

**Histoires à
dormir sans
vous**

Jacques Sternberg

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Jacques Sternberg
Histoires à dormir
sans vous



folio

Tout est dit, tout est dit

Jacques Sternberg

**Histoires
à dormir sans vous**

Éditions Denoël, 1990

Si je préfère les femmes aux hommes, c'est parce qu'elles ont sur eux l'avantage d'être plus déséquilibrées, donc plus compliquées, plus perspicaces et plus cyniques, sans compter cette supériorité mystérieuse que confère un esclavage millénaire.

E. M. CIORAN, *Aveux et Anathèmes*, 1987

L'absence

Il y avait trois ans que la femme toujours aimée lui avait été enlevée par la mort. Il ne s'en remettait pas. D'autant plus amer que sa situation matérielle n'avait jamais été aussi florissante.

Il en arriva à larguer peu à peu, mais implacablement, toute envie de vivre et décida d'en finir en se jetant par la fenêtre de son appartement de grand standing. Sans doute aurait-il choisi un autre moyen de suicide s'il n'avait pas habité si haut : 42^e étage d'une élégante tour de verre et d'acier.

Il était 8 heures du matin quand il plongea dans le vide après avoir enjambé son balcon.

C'est en passant devant une vaste baie vitrée du 30^e étage qu'il capta la vision magique d'une fragile et tendre blonde qui s'habillait pour aller au bureau. Et il sentit, en flash, la silencieuse explosion d'une fulgurante certitude : celle d'avoir croisé l'autre femme de sa vie.

L'agenda

Depuis cinq ans qu'il vivait avec la ravissante Béatrice, sa passion n'avait jamais rien perdu de sa ferveur.

Il vivait pour elle, travaillait pour elle, ne voyait qu'elle, hanté par son corps et ses paroles, son visage et sa peau, ses gestes et ses silences, séduit jour et nuit, au gré de toutes les heures.

Traditionnellement, après la Noël, il achetait l'agenda de l'année suivante et y notait à l'avance tout ce qu'il fallait prévoir aux dates qui concernaient, d'une façon ou d'une autre, leur histoire.

Dès le 13 février, il y avait la Sainte-Béatrice, prétexte évident au premier cadeau de l'année, toujours différent d'un an à l'autre. Puis, le 20 mars, c'était l'anniversaire de sa compagne qu'il avait connue à dix-neuf ans alors qu'elle allait maintenant sur ses vingt-quatre ans. Pâques lui offrait l'occasion d'enfermer dans un œuf au chocolat quelques babioles comme un collier de perles ou un bracelet en or massif. Le 8 mai, jour férié de la Victoire de 1945 devenait une commémoration personnelle puisque ce jour était celui de sa rencontre avec Béatrice qu'il célébrait avec un faste tout particulier. Mais il n'oubliait pas pour autant, à la fin du même mois, la fête des Mères car si elle n'avait pas d'enfant, Béatrice était pour lui sa sœur et son amie, sa maîtresse et sa mère. Quant au 6 juin, date du débarquement en Normandie, elle lui rappelait son irruption dans la vie de Béatrice : c'est à cette date qu'il avait pour la première fois plongé, éperdu, au plus profond de ses abîmes de douceur. Mais ce n'est que le 3 juillet qu'elle lui avait avoué qu'elle l'aimait, instant qui méritait d'être célébré par un somptueux repas arrosé au champagne. Et le 20 juillet, jour de leur premier voyage vers l'Italie était honoré avec fidélité par un déluge de fleurs d'une banalité toute méridionale. Même la ridicule Assomption, le 15 août, avait droit dans son agenda à une mention spéciale car tous deux avaient connu, cette nuit-là, leur plus exaltante montée vers le plaisir. Seul le 21 décembre, qui annonçait l'hiver, ne pouvait en aucun cas l'inspirer car leur grand amour partagé ne s'était jamais refroidi un seul instant.

Tout était concerté, noté, et il ne risquait jamais aucun oubli, pas

la moindre surprise. Voilà pourquoi, cette année-là, il fut très étonné de trouver, en feuilletant son agenda au début du mois de novembre, la mention « Ne pas oublier les fleurs » portée à la date du 22. C'était le jour de la Sainte-Cécile et, à sa connaissance, Béatrice n'avait jamais porté qu'un seul prénom. Et il ne trouvait aucune Cécile dans leurs familles. De plus, le 22 novembre ne lui rappelait aucune séquence de querelle, de réconciliation, de perversité particulière ou de déraillement amoureux. Il en arriva à se dire qu'il avait dû confondre cette date avec une autre.

L'évidence lui éclata au visage comme une grenade le soir du 20 novembre quand on lui apprit par téléphone que la femme de sa vie venait de trouver la mort dans un accident de voiture, en plein centre de la ville.

L'enterrement eut lieu deux jours plus tard. Avec fleurs et couronnes.

L'amnésie

Il venait d'avoir quarante ans quand il eut sur la route cet accident qui le laissa plusieurs semaines dans le coma.

Il en sortit privé de son identité, de sa mémoire, ne reconnaissant plus ses proches ni les lieux où il avait vécu. Sans plus aucun souvenir de son passé.

La médecine le prit en charge et s'acharna sur sa personne. On aimait bien les cas exemplaires, rares et désespérés.

L'équipe de spécialistes de l'impossible fit des miracles, patiemment, progressivement. L'amnésique reconnut peu à peu sa femme qui avait son âge, ses deux grands enfants, puis son père, mais pas sa mère, une maîtresse avec laquelle il avait rompu, quelques relations sans importance et un seul de ses amis. Et surtout, il en arriva à mémoriser avec une minutieuse netteté toutes les circonstances de son accident, toute la journée dont les multiples incidents l'avaient mené en pente douce jusqu'au seuil de la mort.

Deux ans passèrent.

Il ne mit pas très longtemps à reconnaître la maison où il vivait depuis toujours. Ce qui fit surgir du néant une quantité de souvenirs se rapportant à sa vie quotidienne, surtout qu'il avait toujours été très casanier. Mais il eut beaucoup plus de mal à se rappeler sa femme à l'âge de trente ans et ses enfants en bas âge. Comme s'il y avait une grande vitre sans aucune transparence posée en travers de cet espace temporel du passé.

Il lui fallut attendre encore plusieurs mois avant qu'il puisse enfin voir distinctement des visages et des séquences enlisés dans un passé encore plus lointain. Il revit les premières années de sa vie conjugale avec sa jeune épouse de vingt-deux ans si belle si froide si hautaine et si difficile à vivre. Il découvrit avec une stupeur insoupçonnée quel acharnement elle avait mis à faire de chaque jour un pernicieux enfer quand il lui était resté fidèle pendant dix ans.

Puis, très peu de temps après, il bascula dans une avalanche de souvenirs de son enfance, de son adolescence tellement insouciantes, heureuses, sans le moindre nuage.

Et, un matin, à l'aube, il en arriva, au gré des souvenirs disparates, à visualiser avec une précision jamais connue tous les détails de sa rencontre avec celle qui allait devenir sa femme.

C'est alors qu'il se redressa dans son lit, comme confronté brutalement à un indicible sujet d'épouvante, il hurla AU SECOURS !, prit quelques vêtements et se rua dehors en continuant à appeler à l'aide, de plus en plus hagard, de plus en plus incontrôlable.

Quand on arriva à le maîtriser, il avait perdu la raison.

L'approche

— Vous m'aimez donc vraiment ? lui demanda-t-il. Elle hésita avant de répondre.

Elle se maria avec un autre, eut un enfant, se lassa, divorça. Ensuite, elle se tourna vers lui.

— Oui, répondit-elle, pourquoi ?

Les baisers

Ce n'était pas un obsédé sexuel, mais plus simplement, un homme assoiffé de rencontres, hanté par le besoin de séduire des femmes et d'être séduit par elles. Avec ou sans l'accomplissement par l'acte d'amour. Être fasciné, subjugué, lui importait plus que baiser par simple curiosité, dans une relative indifférence. Il ne puisait que dans les méandres de l'éternel féminin sa consolation de vivre pour crever sur cette dérisoire planète. Rien d'autre ne l'avait jamais intéressé, ni le travail ni les diversions intellectuelles ni surtout l'ambition de gagner du pouvoir ou de l'argent.

Cette enivrante dérive avait été toute sa vie. Et maintenant il venait d'atteindre soixante-dix ans et il devait bien admettre que cette même vie était derrière lui.

C'est alors qu'il entra un jour dans une librairie où il fut accueilli par une douce jeune femme d'une vingtaine d'années dont le ravissant visage d'enfant assez narquois contrastait de façon insolite avec un corps singulièrement excitant, à la fois gracie et bien en chair, indolent et vibrant.

Dès la première heure, il l'invitait à prendre un café en face de la librairie et, à partir de cet instant, il affronta, en toute amertume avouée, une morne évidence : il désirait cette presque adolescente qui agissait avec la plus stricte neutralité et, de plus, il avait même vécu pas mal d'années sans avoir ressenti un désir aussi lancinant. Dououreux aussi : depuis la cinquantaine affrontée sans complexes, ses maîtresses avaient souvent l'âge d'être ses filles, mais cette fois il se laissait troubler par une femme qui pouvait être sa petite-fille. Que faire sinon refouler ses impulsions et pédaler dans les regrets ?

Mais, dès cette première rencontre, il revint tous les jours à la librairie. Comme sur la pointe des pieds, discrètement, furtif, fureteur, butinant d'un rayon à un autre pour acheter invariablement un ou deux livres par jour, jamais moins, jamais plus.

Ensuite, après avoir réglé son achat quotidien, il s'approchait de la petite libraire pour lui dire au revoir et lui donner deux chastes baisers, à peine appuyés, sur les yeux ou près des lèvres ou encore

dans le cou, sans jamais effleurer le corps de la jeune femme, acte qu'il craignait parce qu'il aurait pu lui faire perdre son apparent sang-froid. Et, de toute façon, éprouver la douceur et humer l'odeur de cette peau encore tellement enfantine suffisait à le faire rêver, fantasmer, regretter. Aller plus loin l'aurait dégoûté de lui-même.

À la fin de l'année, il ne put cependant s'empêcher de dresser un bilan, comme emporté dans une absurde rêvasserie. Et sans être un virtuose du calcul mental, il lui fallut bien reconnaître qu'à une moyenne de 100 frs par jour en achat de livres, il avait dû dépenser au cours de l'année environ 30 000 frs dans cette seule librairie.

Il pensa alors avec quelque ironie que les prostituées l'avaient toujours laissé indifférent et que jamais il n'aurait eu l'idée de cracher 300 frs pour s'en payer une, mais qu'il avait accepté, sans même y penser, de dépenser cent fois plus pour quelques baisers aussi légers qu'anodins. Et, pour comble, il lui avait été très consolant d'agir ainsi. Mais il ressentait plus de nostalgie brumeuse en reconnaissant qu'il avait rarement vécu une aventure sans aventure aussi perverse sous l'aspect de la plus apparente innocence.

La bifurcation

Faire de la route en voiture m'avait toujours ennuyé.

Je prenais régulièrement le train quand je revenais de la côte normande vers la capitale, mais ce jour-là j'avais un rendez-vous important en fin d'après-midi et les horaires ne m'arrangeaient pas. J'avais cependant choisi d'éviter la monotonie de l'autoroute pour retrouver sur la route nationale désertée le halo des années d'un déjà lointain passé. Il y avait longtemps en effet que je fuyais de temps en temps la ville pour passer quelques jours à bord de mon voilier et y oublier, au près serré ou au portant dans les vagues, tous les miasmes du quotidien citadin.

Je ne roulais que depuis une demi-heure quand je ressentis le besoin de prendre un café dans le bistrot d'un petit village traversé par la route.

Je la vis immédiatement alors que je me demandais encore à quelle table j'allais réinstaller pour jeter sur le papier quelques notes qui me tournaient dans la tête. De toute façon, à part un serveur, il n'y avait qu'elle dans ce minuscule bistrot de campagne. Mais, même s'il avait été rempli de clients, je n'aurais sans doute remarqué que cette calme blonde au brumeux regard ; j'aurais été frappé de plein fouet par ce visage si triste qui me souriait pourtant depuis que j'étais entré, avec pas mal de tendresse et un évident soupçon d'ironie. Je connaissais ce sourire de connivence, presque de complicité. Il ne s'adressait pas au client de passage, mais à l'écrivain que l'on reconnaissait, sans doute pour l'avoir déjà vu à la télévision. Et justement, mon dernier passage dans une émission littéraire remontait à la semaine précédente. Tout s'enchaînait avec une inéluctable logique, même si le lieu ne semblait guère directement relié à la littérature ni aux mondanités parisiennes.

La renommée, toujours si relative d'ailleurs, me laissait froid, sauf quand elle servait de prélude à d'improbables rencontres. Et celle-ci en était une, je le pressentais.

La jeune femme me souriait toujours, de façon plus imperceptible cependant. Et comment imaginer un prologue doté d'une pente douce

plus facile à suivre en toute désinvolture ? Faire semblant d'ignorer ce sourire eût été au contraire assez grossier. Je le lui rendis donc tout en lui demandant si elle acceptait de prendre un autre café avec moi. Sa bouche mima que oui, bien sûr. Je ressentais presque le besoin de me frotter les yeux pour les dégrasser de toute illusion d'optique : la situation, si banale dans quelque bar à la mode de la capitale, paraissait tellement incongrue dans ce patelin perdu au milieu des prés et des champs.

— Vous n'allez pas me dire que vous habitez ici ? lui dis-je.

— Pourquoi pas ?

— Un visage aussi lucide que le vôtre, dans un village de quelques dizaines d'habitants, c'est assez peu plausible. Simple question de pourcentage.

— Vous croyez ? demanda-t-elle en jouant la candeur de sa voix mate et grave, véritable reflet sonore de son regard de calme voyeuse.

— Je vous voyais moins bronzé, ajouta-t-elle avec assez d'indifférence pour bien me faire comprendre qu'elle me connaissait de vue et qu'elle n'était pas très surprise de m'apercevoir devant elle.

Tout cela, lui fis-je remarquer, ne me disait pas ce qu'elle faisait dans ce bistrot. Elle me répondit avec une louable neutralité qu'elle prenait, comme moi, une consommation, mais qu'en effet elle n'habitait pas ici. Elle avait simplement passé quelques jours chez des amis qui louaient une maison dans les environs.

— Mais comme je m'ennuie avec eux et que me promener dans la verdure m'ennuie aussi, je viens souvent passer un peu de temps ici.

— À boire du café ?

— Ça dépend. Parfois du whisky. Voulez-vous que je vous en offre un ? Boire seule est un vice qu'on aime bien partager.

J'approuvai, nous nous retrouvâmes devant deux whiskies servis très généreusement, sans ces ridicules doseurs qui me faisaient toujours penser à des éprouvettes chimiques.

— Il y a longtemps que vous me connaissez ? lui demandai-je pour rester dans la plus stricte neutralité.

— Quelques années. Je n'ai lu que cinq ou six de vos livres alors que vous avez bien dû en écrire plus de trente. Mais le premier m'aurait suffi, il m'a hantée pendant bien longtemps.

Elle m'avoua aussi son sentiment de déception quand, après m'avoir lu, elle m'avait un jour vu à la télévision. Je lui paraissais trop sûr de moi, de ma présence à l'écran, trop agressif dans le superficiel, un peu ivre aussi, et si visiblement satisfait de réanimer une émission à succès assez languissante.

— Étrange, lui dis-je. C'est exactement ce que je ressens quand je

me revois sur cassette.

— Ça ne m'étonne pas, murmura-t-elle en m'effleurant la bouche d'un seul doigt, d'un geste las qui me parut si touchant.

Moi, en revanche, j'étais assez étonné. Généralement, mes lecteurs rencontrés par hasard m'agaçaient très vite, même quand il s'agissait de lectrices. Ils en faisaient trop ou pas assez, dérapaient dans l'excès de louanges ou dans le mutisme, givrés par un trac encore plus ridicule. Mais cette jeune inconnue, de toute évidence, n'appartenait à aucune de ces deux catégories. Elle échappait aux normes, à tel point que, même si elle m'avait avoué dès les premières minutes avoir été subjuguée par un de mes livres, j'aurais pu jurer au contraire qu'elle n'avait jamais entendu parler de moi. C'est alors qu'au lieu de la regarder, de l'observer, je la vis soudain.

Elle avait surtout, maintenant que je la scrutais avec une brutale lucidité, quelque chose de singulièrement hivernal, d'insalubre en même temps. Sa peau très blanche et si lisse, ses yeux gris pâle presque décolorés, ses traits aux contours incertains, ses cheveux flous, la trouble densité qui lui donnait une telle présence vénéneuse, tout en elle évoquait un paysage vaguement fantomatique, malsain, noyé sous la brume.

Et cette jeune femme abordée avec une telle facilité n'avait pas seulement pour elle son charme insidieux et sa douce insolence, mais de chaque instant qui pouvait la faire s'enliser dans la banalité, elle savait comment refluer en douce vers la réponse ou la remarque qu'on n'attendait pas. Et chaque fois avec cette atonale lenteur, aussi bien dans ses gestes que dans sa façon de parler, souvent sur le souffle d'ailleurs.

— Je me sens bien avec vous, lui dis-je sans trop savoir pourquoi je lui avouais ça à ce moment-là, alors que je me sens dérangé par la plupart des gens. Surtout quand ils viennent à moi, me semblent légers, diserts. Et rassurants. Ce que vous êtes si peu, au contraire même...

— Oui. Moi aussi, je me sens bien avec vous. On sait cela dès les premières minutes. Et ça me dérange assez...

— Pourquoi ?

— Si je vous le disais, vous ne pourriez pas le croire.

Et la façon dont elle se pencha pour avaler avec quelque avidité une gorgée de whisky me fit croire que vraiment elle voulait biffer ce qu'elle venait de dire. Je l'oubliai moi aussi car je ne posai pas la moindre question à ce sujet.

— Mais oui, Claude Ridder, dit-elle comme si elle s'arrachait une sorte de conclusion, sans aucune trace de trouble dans son expression presque absente.

Ce qui me fit penser que si elle connaissait mon nom, moi j'ignorais le sien et je n'avais pas encore songé à le lui demander.

— Sophie, répondit-elle. Sophie Ristel.

Je lui fis remarquer que nos noms se ressemblaient vaguement.

— Un peu oui, approuva-t-elle. On peut même les associer. Ridderistel... Ou Ristelridder... Ça ne sonne pas si mal.

Oui ça se mélangeait en réalité, si bien que pour la première fois, je m'avouai que je n'avais pas seulement envie de parler et d'écouter parler Sophie Ristel, j'avais également envie de glisser mes mains sous sa robe, sur sa belle peau de blonde extérieurement étale comme un étang, m'y plonger au ralenti, pour y faire monter degré par degré la brûlance qu'elle savait si bien dissimuler. Mais pour quelque obscure raison, peut-être parce qu'elle m'impressionnait, je ne fis pas la moindre allusion à ce désir.

Et pour la première fois également, je me demandai qui était exactement Sophie Ristel. Si vraiment elle n'était qu'une lectrice de charme qui, par un absurde et dérisoire hasard, s'était retrouvée à la même minute que moi dans un endroit où, à part nous, il n'y avait personne d'autre. Était-ce vraiment un hasard ? Mais, en fait, qu'avais-je d'assez intéressant pour justifier une rencontre arrangée en secret par une certaine Sophie Ristel ? Dans quel but et pourquoi ? Je n'étais pas assez célèbre ni assez distant avec la presse pour justifier une véritable mise en scène de rencontre à l'improviste. Je n'étais pas non plus un agent double, un délinquant recherché par la police ni même un riche célibataire convoité par toutes les femmes esseulées. D'ailleurs, Sophie n'entrait dans aucune de ces catégories. Peut-être pouvais-je à tout prendre lui poser la question. Celle-là même que je savais idiote.

— Vous êtes journaliste, Sophie Ristel ?

Cela la fit rire. Elle avait un rire très peu sonore, mais si spontané qu'il la métamorphosait entièrement.

— Non, vraiment pas.

— Je ne vous vois pas non plus dans la peau d'une journaliste. Mais je ne vous vois pas davantage dans celle d'une comédienne, d'une employée ou d'une mère de famille.

— C'est tout simplement parce que vous me voyez comme je suis vraiment. Je me contente de survivre. Je suis fondamentalement sans emploi. En revanche, je mangerais bien quelque chose, pas vous ?

— Si. Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ?

— Presque rien. Je n'aime pas manger. Mais, par hasard, j'aime le seul plat qu'on puisse vous proposer ici, les moules marinière.

Avec les bulots, les pinces de crabe, et les crevettes, les moules

marinière étaient une de mes rares gourmandises. On en commanda donc, accompagnées de deux autres whiskies qu'elle buvait comme moi noyés dans deux tiers d'eau gazeuse. Sophie prenait un tel plaisir à déguster ce plat si populaire dans le Nord qu'on aurait pu jurer qu'elle mangeait un homard arrosé d'un grand cru. Ce qui ne l'empêcha pas de s'intéresser plus à ma vie qu'à celle des crustacés.

— Depuis combien de temps gagnez-vous bien votre vie ?

J'hésitai un instant avant de répondre dix ans.

— Et avant ? interrogea Sophie avec plus d'attendrissement que de véritable curiosité.

— Je végétais dans l'anonymat en allant d'un boulot minable à un autre, d'un bureau dérisoire à un autre.

— Et vous écriviez déjà pour vous ?

— C'est quand je croupissais dans les bas-fonds des travaux forcés que j'écrivais vraiment. Des textes rédigés en état second, presque en écriture automatique. Ils ont d'ailleurs été refusés par tous les éditeurs pendant des années.

— Et celui qui m'a tellement frappée ?

— C'est le premier texte délirant qui a fini par être publié. Il a eu deux ou trois cents lecteurs, deux notules dans toute la presse.

— Mais tout a bien dû basculer un jour...

— Oui, quand j'ai écrit froidement une histoire d'amour presque vraie qui a bouleversé tout le monde. Le triomphe de la banalité.

— C'est un peu triste tout ça.

— Si on veut. Mais devenir un vieux paumé de cinquante ans aurait été encore plus triste.

— Parce que vous avez cinquante ans ?

— Quarante-neuf plus exactement. C'est tout comme.

— Ça dépend de ce qui peut vous arriver durant l'année qui vous sépare des cinquante ans, non ?

Cela me fit sourire. J'aimais bien ses phrases d'une acide lucidité qui sapaient au vol des clichés lancés pour ne pas dire grand-chose. Et pour tenter quand même de ravalier mon image de marque aux yeux de Sophie, je lui avouai qu'entre deux romans commerciaux, j'écrivais des textes méprisants pour me défouler de ma nausée de la fin, de mon sens de l'inutile, du dérisoire de toute ambition.

— Et comment échappez-vous au ridicule d'écrire d'innombrables variations sur le fait que tout est ridicule ?

— Justement, quand j'écris tout cela, j'échappe à cette sensation d'inutile. Je ne pense plus alors qu'à mon besoin d'écrire. Parce que c'est ma came. Ma survie.

— Vous n'en avez pas d'autre ? ironisa Sophie en me jetant un

regard qui en disait long sur son refus de se laisser duper.

— Les filles parfois. Quand je veux vraiment une femme plutôt qu'une autre j'arrive à tout oublier. Même la visqueuse certitude que je dois quand même crever. Et qu'avoir ou ne pas avoir cette fille n'a en réalité aucun sens.

— Vous vivez seul ? me demanda Sophie qui me donnait parfois l'impression qu'elle enregistrerait des notes pour ma biographie détaillée.

— Rarement. Je me suffis mal à moi-même. La dernière femme avec laquelle je vivais m'a quitté il y a quelques semaines. Écœurée, lassée.

— C'est pour cette raison que vous êtes venu passer quelques jours au bord de la mer ?

— Oui. Pour cette seule raison, sinon je n'aurais eu aucun besoin particulier d'aller reluquer la mer.

Je scrutais le visage de Sophie, je le voyais avivé par la curiosité, le besoin de creuser, d'aller plus loin en arrière. Comme moi, elle devait être subjuguée par l'idée de remonter à la source des choses, de suivre de cause en cause, d'incident en incident, le pourquoi d'une rencontre à un carrefour aussi imprévu que ce bistrot perdu si loin de nos lieux familiers.

— Mais la jeune femme qui vous a quitté, vous auriez pu aller l'oublier ailleurs. Voyager plus loin, vous consoler dans un autre lit, vous saouler dans des bars...

— C'est encore en hissant les voiles que j'oublie le plus facilement. Et puis ce n'est pas elle que je regrette, c'est moi avec elle. Il y avait longtemps que je n'avais pas été aussi calme avec une très jeune femme, aussi confiant.

— Au fond, si elle n'était pas partie, vous ne seriez pas ici aujourd'hui ?

— Certainement pas. Il nous arrivait de faire du bateau ensemble, mais elle n'aimait que la chaleur, le soleil d'été.

Et en cette saison, ici, vraiment... C'est tellement important que je sois venu ici aujourd'hui ?

— Plus important que vous ne pouvez le croire.

Sophie eut une moue assez amère en prononçant ces mots comme si elle n'avait pas pu s'empêcher de mimer la gravité de son propos.

— Aujourd'hui même ? Pas hier ni demain ? dis-je.

— Non. Aujourd'hui, ce mercredi.

— Parce que je vous ai rencontrée ?

— Si on veut.

— Pourquoi me regardez-vous comme ça ?

— Comment ? Comme ça ?

— Avec cet air absent et une certaine compassion.

— Parce que je ne vous imaginais pas comme je vous vois maintenant.

Elle avait dit cela avec une sourde neutralité et sans allumer dans son regard aucune expression particulière. C'était une simple constatation. Mais je pensai à cet instant que j'avais rarement rencontré une dialogueuse comme elle. Fascinée par les mots, provocatrice, à l'affût des réponses amorçant d'autres questions, sans jamais tomber dans l'épuisante futilité d'une simple conversation. Avec elle, chaque phrase en entraînait une autre, souvent teintée d'équivoque, de tendre ironie ou d'invisible perversité. De ces phrases apparemment banales, énoncées avec le maximum de Concision, qui toutes remettaient les choses en cause et donnaient une impression de chute alanguie dans les pensées les plus ambiguës de Sophie. Je suivais cette pente et j'en venais à me dire que peu à peu j'allais peut-être passer à mon insu de la douceur de ses mots feutrés à la douceur plus carnivore de ses cuisses. Mais je me retenais de la toucher, je n'allais pas vers elle, je ne l'effleurais même pas d'un seul doigt. Elle me paraissait à la fois rassurante et vénéneuse, proche et fuyante, pleine de sollicitude et d'indifférence. Et je faisais semblant de ne rien remarquer, mais je n'étais pas dupe : Sophie posait beaucoup plus de questions que moi, elle ne parlait jamais d'elle et me faisait sans cesse parler de moi. Pourquoi ? Je n'en savais rien, je n'avais jamais été méfiant et son jeu me fascinait, surtout que son sens de l'interrogation tellement au point était si rare à une époque où l'on se contentait de mornes échanges culturels ou de ratissage de tous les poncifs. Je ne fis donc rien pour changer de sujet, de rythme, de climat. Au contraire, je lui demandai si elle avait vraiment entendu parler de moi. Elle me répondit que non, pas spécialement, mais qu'elle croyait avoir une image de moi.

— Et comment m'imaginiez-vous ?

— Je vous voyais plus cynique. Plus brutal aussi. Moins lucide. Donc moins désespéré.

— Vous enjolivez la réalité. Je ne suis pas désespéré, je suis sans espoir. Je n'ai plus rien à décrocher. Et plus rien ne me donne vraiment soif. Finalement, dans mon passé, j'ai tout réussi et tout raté, ça ne m'a mené nulle part.

— Socialement, vous êtes arrivé comme on dit dans la bonne société.

— Je crois surtout que je suis arrivé au point mort. Je ne devais pas être fait pour cette chute en pente molle. Surtout que c'est une chute vers le haut. De toute façon, depuis deux ans, je suis un

sursitaire. J'ai failli me noyer après avoir chaviré avec mon dériveur, en plein hiver. Dans un grain brutal de force 10. Sans le chalutier qui passait par là, j'étais mort.

— Oui, le 12 février 1980.

Une véritable décharge de stupeur me parcourut de haut en bas. Jamais une phrase apparemment anodine ne m'avait fait un tel effet, mélange de crainte, d'incompréhension et de curiosité.

— Quoi ? Qu'est-ce que vous venez de dire ? arrivai-je à énoncer de façon plus ou moins compréhensible.

— Je dis le 12 février 1980.

— Comment pouvez-vous savoir cela ? Je sais bien que j'ai raconté ce fait divers dans une revue de nautisme... mais pourquoi l'auriez-vous lu ? Et de là à retenir la date exacte...

— J'ai sans doute une très bonne mémoire.

— Une si bonne mémoire que vous ne faites jamais la moindre allusion à votre vie.

— Ma vie n'a pas tellement d'intérêt, je suppose.

Elle supposait, soit. Mais cela me laissait un âcre arrière-goût de malaise. Celui de savoir que si Sophie ne s'intéressait que médiocrement à sa vie, en revanche elle s'intéressait de si près à la mienne qu'elle en connaissait des détails que tous mes proches ignoraient. Même la femme qui partageait par à-coups ma vie, cette année-là, n'aurait pas pu citer la date exacte de mon naufrage.

De façon de plus en plus insinuante, une impression de trouble me gagnait : cette petite blonde que j'avais jugée, au premier regard, disponible et gentiment narquoise, ne gagnait pas à être connue, elle perdait peu à peu son apparente simplicité, sa spontanéité, sa désinvolture de fille peu maussade, pas farouche et si ouverte aux problèmes des autres. Des autres ? Rien de plus faux sans doute. Seuls mes problèmes la concernaient. Elle n'avait jamais fait la moindre allusion à quelqu'un d'autre. J'en arrivais à me demander qui était Sophie Ristel et si vraiment seul le hasard l'avait placée à cet endroit anonyme où j'allais la rejoindre un peu plus tard. Pourtant, je n'avais jamais cru à rien. Ni au destin, ni aux signes, ni aux surprenantes coïncidences. Il en fallait plus pour me faire dérailler de ma certitude que nous n'étions sur cette planète que pour être trimbalés d'un néant à un autre, au gré d'une multiplicité de hasards erratiques.

Mais, en attendant, c'est Sophie qui reprit la conversation, et toujours sans dévier de son sujet de prédilection : moi. Avec une indéniable légèreté. Fallacieuse, probablement.

— Ça va peut-être vous étonner, mais j'ai été assez déçue de voir que vous aviez une voiture.

— Tout le monde en a une, parfois deux.

— Peut-être. Mais en ce qui vous concerne, votre dériveur et votre Solex paraissent vraiment votre label personnel. Ils sont plus célèbres que vos livres.

— C'est ça l'usure. Je ne lance plus mon dériveur dans des vagues de terreur et j'ai troqué mon volage deux-roues contre une caisse à roulettes.

— C'est triste.

— Ah oui ? Tellement triste ?

— Bien plus que vous ne pourriez le croire. C'est si dangereux, une voiture.

Je lui fis remarquer que le deux-roues était bien plus dangereux qu'une voiture pour son utilisateur. Elle en convint en silence, avec soumission.

— Parfois, Sophie, je me demande quand même où vous voulez en venir. Même si je me le demande sans aucune méfiance.

— Et si je ne pensais, depuis tout ce temps, qu'à venir simplement à vous ?

— Vous seriez donc quand même une journaliste, une enquêtrice, ou quelque chose de ce genre ?

— Je vous ai dit que non. Et je ne mens jamais.

— Jamais ?

— Vraiment jamais. C'est mon label personnel.

— Ce n'est pas comme moi.

— Je sais. Ainsi quand vous dites avoir quarante-neuf ans, vous mentez.

— Vous le savez ?

— Vous en avez cinquante-quatre. Mais ce n'est qu'un demi-mensonge. En réalité, vous ne paraissez pas avoir plus de quarante-cinq ans.

— Oui. Avec la différence que je sais avoir mes cinquante-quatre ans. Et je m'en fous de l'âge de mes artères, je ne connais que celui de ma carte d'identité.

Sophie ne bougeait presque pas et n'esquissa aucun geste vers moi, mais elle ne cessait jamais de me regarder. Et à certains moments, comme celui-ci, elle savait voiler son regard, le laver de toute ironie pour laisser filtrer soudain une si déchirante mélancolie qu'elle me fit tout oublier pour me transfuser sans transition une seule obsession : celle de basculer vers elle pour la caresser de la tête aux pieds en silence au lieu de poursuivre avec tant de sincérité cet inutile dialogue. Je n'en fis rien et Sophie demeura sur le terrain de la sincérité justement, en murmurant :

— Vous mentez peut-être sans cesse, Claude Ridder, mais vos livres ne mentent pas : vous promenez vraiment l'horreur de la mort en laisse.

— Et constamment, pour mon malheur, pas seulement pour l'emmener pisser deux fois par jour.

— C'est pour cette raison que vous me regardez comme ça ? demanda Sophie en allumant à peu près le même regard assez troublé au fond de ses yeux.

— Comme ça ? Comment ?

— Avec cette façon de guetter, entre deux phrases, le moment de passer aux actes. Non parce que je vous plais particulièrement, mais parce que me faire l'amour peut vous donner l'oubli pendant quelque temps.

— Si vous n'êtes pas journaliste et si vous savez tant de choses de moi, peut-être êtes-vous, plus simplement, une admiratrice ?

— Vous en avez beaucoup ?

— De plus en plus. Le génie, ça n'attire personne, mais la réussite, donc le fric, c'est un bon aimant.

— Ça vous déçoit ?

— Non, ça me rassure. Et me fait comprendre que la planète tourne rond sans ratés : toujours dans le sens des aiguilles de l'intérêt, à tous les niveaux.

Sophie m'approuva par un lumineux sourire qui la rendait presque rayonnante en un dixième de seconde, puis elle observa une pause pour se recomposer un visage d'où elle avait réussi à gommer toute expression identifiable.

— Et moi aussi, bien entendu, articula-t-elle avec une lenteur calculée, je viens vers vous par intérêt ?

Sa question me surprit, me prit de court parce que je ne me l'étais pas posée un seul instant. Et je ne voyais pas comment y répondre avec précision.

— Je me le demande... Je ne sais pas pourquoi, mais dans votre cas l'intérêt ne me semblerait pas lié à une question d'argent. Je pressens autre chose, mais quoi ?

— Vous raisonnez raisonnablement. L'argent n'a rien à voir dans cette histoire. Et si j'ai bien compris, vous devez déjà savoir que je suis venue sur le coup de 15 heures, ici même, pour vous attendre. Vous, Claude Ridder, et personne d'autre.

— Je n'en suis pas tout à fait sûr, mais je le crois, oui.

— Et dans quel but à votre avis ?

— Peut-être le plus simple. Pour me rencontrer. Me donner un manuscrit à lire, profiter de mes quelques relations. Ou pour passer un

moment avec moi. Par curiosité ou par désœuvrement, sans doute.

— Un moment ? Un seul ? Vous croyez ?

Elle se tut exactement comme elle se serait arrêtée net au bord d'un précipice. On aurait pu jurer qu'elle allait au contraire s'abandonner à un long monologue. Et puis non, elle le remplaça par le silence et une totale immobilité. Seuls ses yeux semblaient vivre et respirer. Son attitude hiératique me fit penser à la sournoise panique affrontée un jour à bord de mon dériveur sur une mer que ne troublait pas le moindre souffle de vent, mais qui soulevait une calme et lourde houle engendrée par une récente tempête. Il me semblait que toute la mer n'était qu'une gigantesque entité qui respirait au ralenti et allait d'un instant à l'autre s'entrouvrir en un seul gouffre, m'aspirer et...

Et Sophie entama son prologue d'une voix douce, mais sans tendresse particulière, sans aucune trace de sensualité dans son expression.

— Et si je vous disais qu'en effet j'ai envie de vous et que je ne pense qu'à rentrer à Paris avec vous pour y passer la nuit ensemble.

Je ne répondis rien, je ne voyais pas ce que j'aurais pu dire. C'était un peu imprévu, mais plausible. Pas plus insensé qu'autre chose. Mais l'attitude de Sophie, toujours aussi étale et réservée, me donnait à penser que cette proposition énoncée sans aucune sentimentalité dissimulait sans doute un arrière-plan dont j'ignorais tout. Je ne savais pas encore que je n'étais plus maintenant qu'à quelques minutes de la vérité qui surgissait au ralenti, au gré de phrases apparemment anodines. En effet, Sophie ne pouvait plus reculer, elle en avait déjà trop dit. Et soudain, un peu théâtralement cette fois, alors qu'elle était restée si longtemps à mes côtés, parfois presque collée contre moi, elle se leva, fit le tour de la table et s'installa en face de moi, comme pour prendre du recul et gagner de la présence en ne cherchant plus que mon regard, en évitant tout autre contact.

— Je vous connais assez, Claude Ridder, pour savoir que vous ne croyez pas aux voyantes, aux tireuses de cartes, aux branleuses de tarots ou autres conneries du même genre, annonça Sophie.

Je l'approuvai en haussant les épaules.

— Alors écoutez-moi bien. Vous m'avez dit que vous avez passé quatre jours à naviguer. Vous comptiez rester plus longtemps, éventuellement ?

— Non. Je devais rentrer aujourd'hui. Dans l'après-midi.

— Pourquoi aujourd'hui ?

— Parce que j'ai un rendez-vous important en ville.

— Avec qui ?

— Parfois, je vous trouve quand même un peu indiscrete. Avec

mon éditeur. Pour une question d'argent si vous voulez tout savoir. Ce qui justifie l'importance de mon retour, aujourd'hui même.

— J'imagine que vous devez voir votre éditeur en fin d'après-midi, entre 18 et 19 heures ?

— Comment pouvez-vous savoir cela ?

— Vous allez partir d'ici vers 16 heures et vous n'avez plus que deux heures de route à faire. C'est un calcul assez élémentaire.

— Il est même assez simplet, mais il n'explique pas grand-chose.

— Surtout qu'il n'a en réalité aucun sens. Parce que vous n'arriverez jamais jusqu'à l'heure de votre rendez-vous avec cet éditeur.

Je crus vraiment avoir mal entendu, surtout que Sophie m'avait annoncé cela comme si elle avait dit que le temps semblait se couvrir.

— Ah ! non ? Parce que je vais passer tout l'après-midi ici avec vous, peut-être même la nuit ? Oublier tout le reste ?

Sophie m'adressa un sourire plein de modestie avant de reprendre la parole avec encore plus de gentillesse :

— Non, vous n'arriverez pas à l'heure là-bas parce que vous aurez un accident à 17 h 18. Donc bien avant d'arriver à l'endroit où vous êtes attendu.

— À 17 h 18 ? Mais c'est aussi précis qu'un horaire de chemin de fer.

— Exactement. Mais ce sera sur la route, au volant de votre voiture.

— Et j'imagine que vous savez naturellement comment les choses se dérouleront ?

Sophie paraissait plus enjouée soudain, comme emportée au gré des événements.

— De la façon la plus banale. À un croisement d'ailleurs assez peu dangereux. Tout arrivera bêtement comme toujours dans le cas d'un accident qu'on pourrait si bien éviter. Une collision avec un camion que vous percuterez à un croisement.

— À vive allure évidemment.

— Oui. Vous serez tué sur le coup.

C'était curieux. Personne n'avait évidemment jamais eu l'occasion de me jeter à la figure une révélation de ce genre. Surtout pas avec cette décontraction. Mais je croyais ce que Sophie m'annonçait et pourtant je ne ressentais aucune panique. Sans doute parce que je ne voyais pas la situation virer soudain au cauchemar : dès le moment où l'on précisait l'horaire exact d'un accident on pouvait lui échapper.

— Et mort sur le coup... Quelle précision dans les moindres détails. Vous n'avez pourtant pas l'air d'une des trois Parques, Sophie,

ni même d'une trieuse de destins.

Et soudain, elle redevint grave, vira avec quelque fièvre dans un climat plus oppressant, plus nocturne.

— En effet, Claude. Je ne crois ni aux Parques ni même au destin. Je suis comme toi, je ne crois en rien.

Ah ! J'accusai le coup, elle venait de me tutoyer. C'était la première fois. Je le lui dis.

— Oui. Mais ce n'est pas tout à fait innocent. C'est pour te dire que tu ne partiras pas vers 16 heures comme prévu. C'est assez intime comme révélation, tu ne crois pas ?

— Cela me permet de te poser une question un peu indiscreète : Qui êtes-vous, Sophie Ristel ?

— Je suis une jeune femme, Claude Ridder. Celle dont vous avez envie et celle qui est venue à vous uniquement pour vous donner envie d'elle.

— D'elle seule ?

— D'elle seule, aujourd'hui. Je ne suis pas la femme de votre vie, je suis celle de votre journée. Mais cette journée aurait dû normalement être la plus importante de votre vie puisqu'elle devait être la dernière.

— À cause de vous.

— Oui. Ce n'est évidemment pas ici que nous devons faire l'amour. Vous devez me vouloir, comme vous me voulez d'ailleurs, puisque tout se déroule jusqu'à présent comme prévu. Et vers 16 heures au moment de reprendre la route, vous devez me persuader de vous suivre, de rentrer avec vous en ville pour passer la nuit dans votre appartement. Sans manquer pour autant votre rendez-vous avec l'éditeur.

— Et alors ?

— Alors, si je vous laissais agir ainsi, comme c'est programmé, vous signeriez votre arrêt de mort. Dans cet accident, à 17 h 18.

— Avec vous ?

— Non, à cause de moi. Uniquement à cause de moi. Voyez-vous, Claude Ridder, à 17 h 16 alors que vous roulerez assez vite, vous aurez pour la première fois un geste vers moi. Un geste assez peu raisonnable. Vous vous pencherez vers moi pour m'embrasser. Et deux secondes plus tard, à cause de ce moment d'inattention, vous percuterez un camion de plusieurs tonnes.

J'essayais de regarder Sophie comme la nocive inconnue qu'elle prétendait être, mais des images contradictoires s'enchevêtraient en moi, me brouillaient toute chance de raisonner.

— Et vous me dites tout ça froidement ? arrivai-je à articuler.

— Je vous explique calmement les faits. Ce qui était prévu, ce qui devait arriver.

Il me fallut attendre un instant avant de pouvoir m'ex-primer. Exactement comme on avait besoin de reprendre son souffle avant de pouvoir replonger dans l'eau. Et j'en vins quand même à demander à Sophie l'essentiel, en quelques mots réduits à leur plus simple signification :

— Si j'ai bien compris, vous m'avez en effet expliqué ce qui devait arriver, mais que se passera-t-il en réalité ?

— Maintenant que je vous ai mis au courant, plus rien, justement. Seul, sans moi dans votre voiture, vous pouvez partir à 16 heures et arriver à l'heure à votre rendez-vous en ville. Sans histoire. À moins que vous ne considériez que mourir sur la route par vague désir d'une femme n'est pas non plus une telle histoire...

— Sans vous dans ma bagnole, je ne rentre pas de plein fouet dans ce camion ?

— Évidemment non. Puisque vous serez attentif. Et, de toute façon, vous ne le croiserez même pas. Vous ne partirez pas exactement à la même heure si vous me laissez ici. Peut-être dix ou cinq minutes plus tôt ou plus tard. Et rencontrer ce camion à un carrefour ne peut se jouer qu'à un dixième de seconde près.

— Sophie, vous n'essayez quand même pas de me faire croire que vous êtes ma mort ? Que j'ai rencontré dans une gargote de campagne, la mort... Sous les traits d'une tendre et séduisante jeune femme ?

— Oh non, Monsieur, répliqua-t-elle en mimant un timide affolement, je ne suis pas aussi importante que ça. La mort, ça n'existe pas, il n'y a que des millions de morts pour chaque individu, puisque l'on peut mourir de n'importe quelle façon, à n'importe quel instant, à cause de n'importe qui. Je n'étais plus modestement que votre mort d'aujourd'hui à 17 h 18. Rien de plus.

Et curieusement sa descente dans l'incroyable par une série d'aveux énoncés sans aucun pathétique, cette succession de coups de théâtre qui dépassaient la logique, tout cela s'était déroulé dans le climat anodin d'une conversation sur la hausse des prix ou la difficulté de se loger dans le monde moderne. Sophie ne semblait pas avoir changé d'attitude à mon égard, elle ne se montrait ni plus distante ni moins tendrement équivoque ni plus aguicheuse ni moins décontractée. On aurait pu jurer que nous avions pris quelques verres ensemble, puis un moules et frites tout en échangeant des propos allègres et allusifs dont nous avions déjà tout oublié. Il me restait quand même à savoir pourquoi elle avait agi ainsi avec moi.

— Pourquoi ? Je vous avoue que je n'en sais rien. C'est assez confus. Peut-être parce que vous m'avez touchée, ce que je n'attendais

pas trop. Mais ce n'est sans doute pas aussi simple que cela.

— Peut-être qu'un jour, nous nous reverrons et qu'alors nous ferons l'amour ensemble...

— Non. Vous ne me reverrez jamais. Mais vous rencontrerez sans doute un jour une de mes cousines et vous ne la reconnaîtrez pas puisqu'elle ne me ressemblera pas du tout.

— Et celle-là, évidemment, ne se trahira pas.

— Il y a en effet bien peu de chances que cela puisse se dérouler de cette façon une deuxième fois.

— Et à vous, cela vous était déjà arrivé de vous trahir ?

— Cela n'aurait pas pu m'arriver. Vous vous méprenez encore sur mon compte. Je ne suis pas une employée de la mort, je n'étais que l'absurde cause de votre accident d'aujourd'hui. Absolument rien d'autre.

— Une chose est certaine. Je ne vous oublierai jamais.

— Non. Moi non plus je ne vous oublierai jamais.

La circulaire

Dans un club de livres vendus par correspondance, c'est là que j'avais échoué après une longue période de chômage. Au rayon des expéditions, avec la plus humble des fonctions : manutentionnaire. Parfois, à l'emballage, parfois, à l'envoi des circulaires ; cela dépendait des jours, des exigences du travail le plus urgent.

Cette semaine-là, j'avais été affecté au pliage de la circulaire du mois. Un luxueux dépliant sur papier glacé qui proposait les œuvres complètes d'un célèbre raté contemporain, découpées en dix volumes reliés plein carton hideusement bigarré, en harmonie avec l'ineptie des textes imprimés. Ensemble racoleur que renforçait de toute sa présence de brûlante femelle une brune de choc dont la silhouette très accidentée ondulait en pleine page du document, la bouche entrouverte pour laisser passer le slogan qui servait d'hameçon : IL NE VOUS RESTE QUE DIX JOURS POUR BÉNÉFICIER DU PRIX DE SOUSCRIPTION.

Cette phrase, gonflée en lettres de sang, s'imprimait depuis quatre jours en moi, toujours au-dessus de mon dernier angle de pliage à ras du visage de la brune incandescente, dont les seins obus éclataient au centre de la feuille pliée alors que les fesses et les jambes gigotaient en bas de page. Tous ces appâts étaient comprimés tant bien que mal dans une robe de satin noir assez moulante pour deviner l'épaisse toison du sexe sous le tissu adhésif, à tel point que je me demandais inlassablement si, à force de plier cette créature trop bien bombée, la robe n'allait pas craquer de haut en bas pour dévoiler un corps d'alcôve lourd de toute sa blancheur, de toute sa sève, de toutes ses courbes d'attaque qui violaient mon regard.

Quatre jours déjà que je recevais cette explosion charnelle dans les prunelles pendant qu'en réflexe automatisé mon index patinait de gauche à droite, sur le glacis du papier, à une implacable allure de croisière, balafrant le cul de la fille, puis son cou, ses seins, toujours au même rythme de piston monomaniacal, pendant que ma tête subissait un martèlement de questions également monocordes, aussi obsédantes que la répétition et la stupidité des gestes supportés durant

huit heures par jour.

Questions vaines car personne ne me demandait de penser, mais de me plier aux servitudes de mon unique besogne : plier. Sans ployer. En bon employé digne de passer à la caisse en fin de semaine.

Et la semaine justement, de minute en minute, d'heure en heure qui rendait chaque geste plus épuisant, en arriva à bout de course. Le vendredi soir enfin me tomba dessus, m'allongeant presque pour le compte. On me remit mon salaire pour me ranimer, un peu d'argent pour tenir le coup, pas trop bien entendu, juste de quoi survivre et me forcer à revenir au travail le lundi matin, acculé et vaguement reposé, juste assez pour refaire le même circuit, au même rythme, aux mêmes conditions.

Le samedi, je me réveillai en douceur vers 10 heures puisqu'il n'y avait pas de réveil pour me faire sursauter à 7 h 30. Mais, presque immédiatement, je me rendis compte qu'il y avait quelque chose de différent dans le minuscule meublé – à peine meublé d'ailleurs – que je louais depuis deux ans. Quelque chose en plus, quelque chose qui n'avait jamais été là. Un paquet ouvert sur la table, ce ne pouvait être que cela. Il était très encombrant, il contenait des livres, une lourde masse de livres reliés, hideusement reliés, de ces reliures or et arabesques multicolores qui changeaient les livres en boîtes de chocolats pour anniversaire.

Je me levai pour m'approcher. Mais je n'avais pas besoin de regarder le nom de l'auteur ou les titres de ces dix volumes pour savoir à quoi m'en tenir. Ceux-là mêmes que la brune dévorante tendait d'un air gourmand à ras de sa belle bouche de suceuse comme si elle allait les bouffer les uns après les autres jusqu'à la dernière fibre.

Et je les aurais acquis comme elle m'incitait à le faire une fois, cent fois, mille fois, cinq mille, dix mille fois de suite en l'espace de quelques jours ? Pas possible, je n'avais pas pu aller jusque-là, on avait dû me donner hier soir ces volumes en prime pour ce travail de pliage forcené. Ou alors je les avais volés juste avant de quitter le bureau ?

La preuve ? Flagellé par cette idée, je palpai mon veston, j'en extirpai mon portefeuille, je l'ouvris. Je ne retrouvai qu'une petite coupure alors que j'avais touché la veille ma paie sur laquelle je n'avais prélevé que le prix d'un maigre repas le soir, d'une ou deux consommations dans le même bistrot. Mais tout ce qui manquait équivalait très exactement au prix des dix volumes mis en souscription.

Garce de circulaire ! « Il faut acheter notre série luxe ! » « Plus que 10 jours pour bénéficier du prix de souscription. » J'avais mordu à l'appât. Alors que je n'avais pensé qu'à happer les seins, les cuisses et

la bouche de celle qui servait de faire-valoir à ces dix volumes si bien méprisés. La garce publicitaire ! Elle m'avait si bien tourné la tête et les sens que j'avais fini par acheter ce tas de papier, aveuglé, même si sans relâche mes yeux s'étaient noyés dans la broussaille d'un sexe trop constamment imaginé. Je m'étais laissé prendre en somnambule, sans même m'en rendre compte, sans retrouver le moindre souvenir de mon acte... rien, pas même l'ombre d'un souvenir.

Le contrat

Elle s'était mariée par indifférence avec un homme qu'elle méprisait, mais qu'elle comptait bien exploiter pendant quelques années.

Quelques années seulement, si bien qu'à l'intérieur de son alliance, dès le premier jour, elle avait fait graver la date de son divorce.

La correspondance

Humble employé au tri postal depuis plus de vingt ans, pour rien au monde il n'aurait abandonné ce travail qui était toute sa raison de vivre.

Tous les jours, en effet, il avait pris l'habitude de subtiliser une cinquantaine de lettres qu'il emportait chez lui, en rejetant systématiquement celles dont les enveloppes révélaient la lettre d'affaires ou la facture. Seules les lettres d'amour l'intéressaient.

Dans son modeste meublé, il commençait par les ouvrir toutes à la vapeur, puis il les lisait avec attention pour éliminer celles qui n'étaient que familiales, amicales, touristiques ou analytiques, bref le tout-venant. Celles-là, il les remettait dans leurs enveloppes qu'il refermait avec une louable minutie.

Mais il accordait sa soirée et une partie de la nuit aux quelques missives – rarement plus de quatre ou cinq – écrites par des amoureux, repus ou éperdus, déçus ou mordus, surtout si le ton montait jusqu'au convulsif. C'est à cet instant qu'il s'enlisait dans sa passion personnelle : en incomparable virtuose de la contrefaçon épistolaire, il récrivait méticuleusement à la main les lettres sélectionnées, saccageant à plaisir leur texte original, transformant les déclarations obscènes en glaciales ruptures, les reproches agacés en demandes d'amour, les mièvreries sentimentales en dégueulis orduriers et les tendres approches en giclées de fiel. Avec pour seul point de mire la perturbation psychique, le bouleversement dans la vie de ceux qui allaient recevoir, avec un jour de retard, une lettre attendue métamorphosée en charge explosive.

C'était là son seul plaisir. Et même son seul vice.

Le couple

Il venait de regarder l'heure à la vieille horloge de ce café, il eut le temps de penser qu'à partir de cet instant, elle serait en retard quand il la vit devant lui. En revanche, il n'eut pas à se demander si leur trouble ne s'était pas dissous en une seule nuit. Sans rien dire, elle s'était penchée vers lui et lui happait en douceur une de ses lèvres.

— Sylvie, murmura-t-il. J'ai eu si peur que tu ne viennes pas.

— Il aurait fallu me jeter en prison pour m'empêcher de venir te rejoindre.

Il ne la connaissait que depuis la veille. Au hasard d'une soirée aussi morne que mondaine, on les avait présentés l'un à l'autre. Elle était accompagnée, lui aussi, et ils avaient à peine eu l'occasion de se parler. Mais le désir immédiat, souterrain, ravageur qu'ils avaient éprouvé en très peu de secondes se passait de mots. C'est donc en quelques syllabes qu'ils s'étaient fixé rendez-vous pour le lendemain soir.

Sylvie venait d'avoir vingt-trois ans et n'avait plus qu'une seule soirée à passer dans la capitale avant de retourner en Californie où elle vivait, mariée, oisive, sans enfants. Quant à lui, il s'appelait David, il venait d'atteindre la quarantaine, passait sans trop de conviction d'une maîtresse à une autre, mais n'était pas du tout oisif, plutôt oisieux car journaliste dans un quotidien qui n'avait vraiment aucun intérêt.

Ce que Sylvie avait bien pu ressentir de si violent rien qu'en le voyant, il se le demandait en vain. Il n'avait rien de très remarquable ni d'exagérément sensuel, et il devait en général se donner beaucoup de mal pour séduire, ce qui l'arrangeait parce qu'il aimait la difficulté et l'attente, le jeu de l'équivoque et surtout la griserie du verbe qu'il maîtrisait en virtuose.

En revanche, il était plus facile de comprendre pourquoi Sylvie l'avait attiré avec une si foudroyante évidence : elle répondait exactement à la brutale mise en relief de tous ses fantasmes sexuels.

Vêtue très chastement d'un pull rouge assez ample au-dessus d'une longue jupe noire peu moulante, elle lui avait explosé dans le regard

avec une calme obscénité. Plus révélée que si elle était à peine vêtue d'un slip. À dix mètres d'elle, il avait tout vu d'elle, tout vraiment de cette grande fille aux cheveux sombres et très épais, à la chair pleine et ferme qui offrait, en poupe, des seins sans défaut, en poue une éblouissante chute de reins qui cascadaient en fin de course sur des fesses dont aucune robe de grosse laine n'aurait pu dissimuler la présence. Elle ne pouvait être qu'une femelle de choc, aussi bien cambrée qu'une noire, elle qui avait au contraire une peau d'une insolite blancheur, mais si peu anémique, gorgée de toute cette vitalité que l'on sentait bouillonner dans son regard, sa bouche, son ventre agressivement bombé, ses cuisses nerveuses. Tout cela fascina David, surtout qu'il devinait avoir trouvé par hasard en une seule femme ce qui le troublait depuis toujours : un visage à la fois lucide et animal, un corps qui appelait l'orgasme, et surtout cette certitude de humer tout l'érotisme que dégageait à ses yeux une toison sombre sur une peau claire alors que les filles très bronzées, surtout les blondes, avaient toujours évoqué pour lui la sieste bêtement solaire, l'esthétisme publicitaire. Et de ces filles comme Sylvie qu'on avait une furieuse envie, non pas d'admirer ou de charmer, mais de lécher, d'écarteler, de fouiller, de violer des mains, d'inonder, il en avait vu pas mal en rêve, parfois dans des magazines, plus rarement déjà dans la réalité et, chaque fois, il les avait manquées soit par malchance, soit par maladresse, soit par peur de les perdre ou de les gagner.

Jusqu'à cette soirée où soudain son fantasme lui avait été présenté le plus simplement du monde, lui avait souri, pour surgir bien réel au rendez-vous du lendemain, comme promis, aussi simplement.

David et Sylvie en se retrouvant ne ressentirent pas le besoin d'échanger, en timide préliminaire, du dialogue racoleur. La furtive approche de la veille leur avait suffi. Ils s'engouffrèrent dans un interminable baiser en chute libre vers l'indécence qui les rafala tous les deux au seuil de la jouissance. Comme ils n'en étaient ni l'un ni l'autre à leur premier baiser, ils se rejetèrent en arrière, égarés, passablement surpris aussi. Revenant à la surface des réalités, ils mêlèrent leurs regards embrumés pour exprimer à quel point ils avaient envie l'un de l'autre et ne trouvèrent que quelques balbutiements élémentaires à échanger, éternelles variations sur le thème de « Je te veux ».

— J'ai tellement envie de m'écrouler avec toi dans le premier lit venu, souffla Sylvie. Ça ne t'ennuie pas d'attendre un peu, de laisser les choses durer comme elles sont ?

David approuva en lui glissant un doigt entre les lèvres. Rien qu'en embrassant Sylvie, il avait laissé ses mains l'effleurer de haut en bas et, à tous les niveaux, recto verso, il avait ressenti la même marée intime monter vers lui, la même brûlure se propager en lui. Attendre

loin d'un lit lui paraissait la seule chance de ne pas réduire leur rencontre à un coït sauvage de quelques minutes. De plus, il ne se prenait pas pour un athlète sexuel, il se jugeait incapable de retrouver au cours de la même soirée la spontanéité violente de la première vague de désir assouvi.

Il était l'heure du crépuscule.

— Je boirais bien un whisky, mais pas dans un café, proposa Sylvie.

Il suffisait de traverser la rue pour trouver, dans une petite impasse, un bar de nuit toujours désert à 19 heures invariablement l'heure d'ouverture.

À part le barman et un habitué accoudé au comptoir il n'y avait personne dans ce lieu qui n'était que douce pénombre, velours, cuivres et vieilles boiseries. David et Sandra s'enfoncèrent dans un recoin, blottis l'un contre l'autre sur la même banquette.

Au premier verre, David prit Sylvie par les cheveux au ras du cou qu'il mordilla, lécha, et sous cette caresse elle eut un spasme d'une telle violence qu'il n'osa pas s'obstiner, d'autant plus qu'elle le suppliait de ne pas le faire.

— Non, David, ça me rend folle, murmura-t-elle à moitié gémissante.

Au quatrième verre, David envoya en douceur, mais sans hésiter, son poing entre les cuisses de Sylvie et il crut recevoir une véritable décharge électrique en pleine moelle épinière en débarquant dans la mousse humide d'une toison touffue qui prouvait qu'elle ne portait pas de slip. Elle eut la force de refermer ses cuisses si dures, puis de souffler dans l'oreille de David « Pas là, pas ici, je t'en prie, je vais hurler » après quoi elle sembla s'affaïsser anéantie, privée de tout réflexe.

— Sandra, murmura-t-il d'une voix étouffée ce qui témoignait d'un renoncement à toute originalité.

Il n'aurait pas pu l'exprimer par des mots, trop sonné pour en arriver là, mais il avait malgré tout la conscience de vivre un événement amoureux d'une perturbante singularité à ses yeux : c'était bien la première fois qu'il touchait, comme en état second, une femme dont il aimait la chair et la peau dans son ensemble, et qu'il laissait aussi librement ses mains s'affamer d'un corps qui l'excitait de haut en bas, sur chaque centimètre carré de peau, de la bouche aux cuisses en passant par les seins et les fesses. C'était encore le visage de Sylvie qui le touchait le moins, il ne lui trouvait rien de très fascinant, pas vraiment de charme non plus ni même de grâce. Alors qu'au gré de toutes ses aventures, il avait toujours senti son désir naître d'un regard, d'une ambiguïté du discours, d'une séduction entièrement

contenue dans le visage, les attitudes ou l'allure. En revanche, jamais encore il n'avait connu une femme dont les seins l'excitaient autant que le cul et la bouche autant que le sexe. Il y avait toujours au moins une défaillance dans cet incontournable quatuor de l'érotisme, quelque chose qui l'attiédissait, le rebutait même.

— Parfois quand tu me touches, j'ai l'impression que je pourrais m'évanouir, dit Sylvie.

Cela non plus, il ne l'avait jamais entendu.

Et elle ne mentait pas, son visage s'était peu à peu vidé de son sang, comme si elle avait été vampirisée. Elle avait le regard égaré, noyé dans une inquiétante fixité, comme celui d'une petite fille perdue au seuil d'une incompréhensible histoire, regard étrangement soumis qui jurait avec tout ce que Sylvie dégageait de bestial, de violent, de rapace.

David ne touchait plus sa compagne, mais elle lui avait happé un doigt qu'elle mordillait avec une certaine gourmandise. Il tentait de se retrouver dans le cadre d'un bar traditionnellement bien fréquenté alors qu'il s'était enlisé en dehors du temps dans l'insalubre moiteur d'une improbable inconnue.

Il demanda l'addition, ne voyant plus trop ce qu'ils auraient pu faire ici, à part se saouler pour oublier qu'ils étaient ivres l'un de l'autre. L'addition qu'il régla en liquide lui parut plus salée qu'il n'aurait pu le croire, mais il détestait cette manie qu'avait le consommateur moderne de tout régler par chèque, y compris son journal ou son café.

La logique la plus élémentaire aurait dû les entraîner en pente raide jusqu'à la première chambre de n'importe quel hôtel, mais il n'y en avait pas dans ce quartier.

Il héla un taxi et se fit conduire jusqu'à une place vers laquelle convergeaient des rues qui regorgeaient de restaurants, de cafés, de boutiques dans le vent et d'hôtels pour un moment.

Dans les foyers, les émissions de télé se concurrençaient au couteau, la circulation était donc fluide, le trajet assez court et David ne tenta aucun geste plus déplacé que celui d'enserrer tendrement le genou de Sylvie. Il n'appréciait pas les tripotages dans les taxis ou les salles de cinéma considérés comme les antichambres de l'hôtel de passe. De plus, s'il avait dû vraiment faire à Sylvie ce qui l'obsédait, ils auraient sans doute été éjectés de la voiture.

C'est alors que, d'un commun accord, ils commirent leur première erreur.

Ils avaient faim et décidèrent d'aller dîner.

Sans aller bien loin, ils entrèrent dans le premier restaurant chinois qu'ils rencontrèrent. Tous les autres restaurants débordaient de

bruit et de clients, celui où ils s'installèrent était presque désert. Ce qui leur paraissait plus important que n'importe quoi.

Sans se concerter, ils s'étaient assis l'un en face de l'autre, désunis par une table assez étroite. Mais ce n'était pas quelques centimètres carrés de bois qui les séparaient, c'était tout un monde mental. Quand David et Sylvie ne se prenaient pas les lèvres, les mains ou les cuisses pour si bien s'électriser, ils n'avaient pas grand-chose à se dire et même les regards qu'ils échangeaient ne recelaient que le désir. David ne savait pratiquement rien de Sylvie, elle non plus ne savait rien de lui et, entre le potage pékinois et le canard laqué, ils ne trouvèrent presque rien à exprimer, de même qu'ils n'avaient rien à se demander. Ils ne connaissaient l'un de l'autre que cette soif qui les liait, les jetait l'un contre l'autre et cela leur suffisait. Elle ne se lançait jamais dans un dialogue logique ou continu et ne parlait en termes répétitifs, presque balbutiés, que de ce qu'elle ressentait ; David ne se montrait guère plus loquace, peu soucieux de savoir ce que Sylvie avait dans la tête alors qu'il était obsédé par l'électricité sexuelle qu'elle avait dans le sang. D'ailleurs, quand il la regardait se taire, manger, se laisser aller au gré du banal quotidien, il la trouvait presque laide avec son large visage aussi brutal que sensuel. Mais tout changeait dès qu'il passait la main autour du cou de Sylvie, qu'il lui donnait un doigt à suçoter, qu'il lui caressait simplement les bras. Instantanément, tout se mettait à vibrer en elle, la désarmait, la transfigurait, lui sensualisait la bouche, allumait ou embrumait son regard et lui donnait une imprévisible beauté qui passait du nocturne au vénéneux, de la cruauté à l'extasié avec une inquiétante fluidité.

Il était temps d'en finir avec ce repas et de quitter cet endroit. David avait la lancinante impression que s'il demeurait ici, il en arriverait à entamer une conversation presque mondaine avec une Sylvie qui ne penserait plus qu'à déguster une banane flambée en sirotant un cognac ou alors il en arriverait à la prendre par la main pour l'entraîner vers les toilettes, s'enfermer avec elle à double tour et la prendre brutalement de n'importe quelle façon, dans n'importe quelle position.

Comme aucune de ces solutions ne lui convenait, il demanda l'addition. Elle était déjà sur la table, pliée dans une soucoupe.

Le montant ne lui coupa peut-être pas le souffle, il en avait vu d'autres dans sa vie de consommateur, mais il lui parut quand même singulièrement élevé. Comme il n'avait pas sur lui beaucoup plus de mille francs en argent liquide, il décida de régler par chèque.

Mais quelques gestes lui suffirent pour comprendre qu'il n'avait pas pensé à prendre son chéquier. Et il nourrissait un immuable mépris pour tous ces nantis bardés de cartes bleues, de cartes du

Dinner Club ou autres pièges bancaires. Tout en payant, il ne put s'empêcher d'exprimer en silence son inquiétude : il ne lui restait que quelques centaines de francs pour terminer la nuit, à peine de quoi payer une chambre d'hôtel à deux étoiles. Mais sans doute Sylvie était-elle logée dans un palace, il le supposait sans lui avoir posé la moindre question à ce sujet.

Elle venait d'ailleurs de se lever, elle arrivait vers lui qui était resté assis et lui plaqua son sexe juste à la hauteur de la bouche.

— Tu sais, lui dit-elle alors qu'il mordillait à travers la robe des touffes de poils. J'aurais voulu payer ce dîner. Mais je pensais tellement à te retrouver que j'ai oublié de prendre de l'argent.

Et David, lâchant la proie pour la réalité, pensa qu'il était vraiment temps, et pour beaucoup de raisons irréfutables, de quitter cet endroit et d'aller s'engouffrer dans le premier hôtel du quartier.

Ils quittèrent la rue commerçante et s'engagèrent dans une ruelle obscure encaissée entre deux murs, grossièrement pavée, si bien qu'on aurait pu jurer qu'elle devait déboucher sur la campagne. Mais elle menait en réalité à un ensemble de résidences modernes et à un petit hôtel dont le panneau lumineux semblait faire de l'œil aux clients.

Avant d'arriver jusque-là, David s'arrêta et cala Sylvie dans un renfoncement du mur pour l'embrasser, la caresser sans tendresse, fébrilement, presque féroce, obsédé par le besoin de toucher et fouiller ce sexe agressif qu'il savait à nu puisqu'il avait eu la preuve qu'elle ne portait rien sous sa robe. Ses doigts dérapèrent le long du pubis, se firent soudain happer dans le remous brûlant des cuisses de Sylvie qui poussa un étrange cri de plaisir et de révolte, puis glissa de tout son corps le long du mur, comme privée de poids, de densité, de muscles et elle s'écroula sur le trottoir, sur le point de perdre connaissance. David s'agenouilla, la prit tendrement dans ses bras, comme si elle avait été une petite fille victime d'un ébranlement nerveux. La sourde violence de cette réaction sous un furtif attouchement le laissait sans voix et sans initiative. Il avait caressé, depuis son adolescence, des centaines de ventres frigides ou assoiffés, endormis ou torrides, jamais pourtant il n'avait provoqué une telle exacerbation du désir. Jamais il n'avait dû refouler avec autant d'hébétude son envie de se jeter toute rage dehors sur une créature à peine humaine, mais réduite à une sorte de plante animale gorgée de sucs brûlants, d'abandon et de fureur.

C'est en titubant l'un contre l'autre qu'ils poussèrent la porte de ce très modeste hôtel de passe où il ne devait guère y avoir plus d'une vingtaine de chambres réparties sur deux étages. Une matrone obèse leur accorda un bref regard à la fois envieux, méprisant et dégoûté, avant de leur signifier qu'il n'y avait aucune chambre de libre.

David agissant comme un somnambule poussa devant lui Sylvie qui lui donnait la sensation de n'être qu'une énorme poupée bourrée de son. Ils étaient aussi sonnés, déconnectés de la réalité, l'un que l'autre, comme jetés dans un monde parallèle, exclusivement enlisé dans l'improbable.

Ils marchaient en automates, ralentis, se traînant presque, mais à partir de cet instant les événements allaient se précipiter à un rythme très rapide, comme s'ils se bousculaient avec une impitoyable logique.

Arrivés quelques minutes plus tard devant un autre hôtel assez cossu, ils n'eurent pas besoin de passer la porte vitrée de l'entrée : elle portait un écriteau indiquant COMPLET.

Humilié, frustré, David ne put que prendre convulsivement la main de sa compagne sans trouver quoi que ce soit à dire. Il avait toujours su qu'il ne pouvait pas emmener Sylvie dans son appartement puisque, depuis trois ans, il n'y vivait pas seul. Mais il apprit, ce qu'il ignorait, qu'elle était exactement dans la même situation : son mari occupait la chambre d'hôtel où elle avait bien l'intention de ne revenir que le lendemain matin. David écouta cette calme révélation, le souffle coupé, alors qu'elle contenait plus de banalité que d'impossible. Mais pas un instant il n'avait imaginé Sylvie arrivée des États-Unis avec un mari qui ne lui inspirait pas le moindre commentaire.

Le temps de réaliser qu'il ne lui restait plus les moyens de s'offrir une chambre dans un palace ni la solution d'échouer dans celui où Sylvie était descendue, il encaissa encore en plein regard l'affichette COMPLET dans trois autres hôtels du quartier. Tous étaient pleins. À un kilomètre de là, se déroulait un Salon du prêt-à-porter.

Faire le point de la situation ne lui prit que quelques secondes car tout lui explosa dans la tête en une silencieuse déflagration : depuis hier déjà, il crevait de désir de faire l'amour à une jeune femme qui disparaîtrait à l'aube et il paraissait de plus en plus évident qu'il était hors de question de trouver un endroit où l'emmener. Et il devait être 2 heures du matin, à quelques minutes près.

C'est alors qu'au gré de son désarroi, il s'aperçut qu'il tenait toujours Sylvie par la main et que, dans ce quartier qu'il ne connaissait pas, il venait de trouver par hasard un étrange petit square. Avec quatre bancs verts autour d'une ridicule fontaine plantée au milieu d'un assez vaste triangle de terre battue, sans aucun arbre, sans même un parterre ou un buisson. Le tout était coincé entre une large avenue de grande circulation déserte à cette heure et une rue étroite où il ne devait jamais passer personne, même en plein jour.

Mais pour David le décor perdit soudain toute sa morne réalité citadine pour se réduire en un simple lieu désert, nocturne quoique

assez éclairé, anonyme mais doté miraculeusement de cette chose qui pouvait devenir le substitut d'un lit douillet : un banc de bois à haut dossier où il pouvait s'écrouler avec Sylvie, faute de mieux, faute d'un autre lieu.

Elle devait penser exactement la même chose puisqu'elle fut la première à s'effondrer sur le banc. Sans équivoque inutile, il faut dire : les cuisses ouvertes, la jupe relevée jusqu'au nombril pour dévoiler mis à nu son pubis hérissé de désir, les seins dégagés toutes pointes dehors, comme si elle offrait à David le choix des moyens pour arriver à ses fins et assouvir leur faim commune. David était resté debout, il s'arc-bouta au ralenti comme aspiré par tant de ténébreuses visions, il avala de toute sa bouche les bouts des seins, pendant qu'une de ses mains s'enfonçait profondément dans le sillon du cul de Sylvie alors que l'autre piquait de plusieurs doigts en pleine fournaise d'un con arrivé depuis des heures à marée haute, ce qui arracha à Sylvie un rugissement de brutale et brève jouissance ; et c'est avec une sauvagerie primitive qu'elle se saisit du sexe que David allait lui darder entre les cuisses, mais elle ne lui laissa pas le temps d'arriver jusque-là, sa bouche aussi équatorisée que tout son ventre s'en empara au vol pour se le fourrer d'une seule goulée jusqu'au fond du gosier.

Ils en étaient là, bavant, salivant, au seuil du dernier orgasme quand ils reçurent en pleine gueule le jet blafard de deux énormes lampes de poche. Quatre policiers les entouraient, debout, silencieux, pas plus indulgents pour autant.

Ni David ni Sylvie n'avaient entendu venir et s'arrêter devant l'entrée du square deux voitures de police qui faisaient une ronde dans le quartier. Routine quotidienne car plusieurs hommes politiques très en vue habitaient le quartier.

On demanda les pièces d'identité des deux délinquants. On s'étonna de les voir, à leur âge, se faire prendre en flagrant délit d'attentat à la pudeur sur la voie publique. Comme Sandra était de nationalité américaine et simple touriste, on se proposa de la raccompagner jusqu'à l'hôtel où elle affirmait être descendue. Quant à David, on l'embarqua dans l'autre voiture et on le boucla pour la nuit dans le commissariat le plus proche ; on verrait bien après.

On lui désigna un banc où il pourrait s'allonger, isolé dans une minuscule pièce délabrée. On n'alla pas jusqu'à lui dire que, de toute façon, les bancs semblaient lui convenir particulièrement.

Que lui restait-il à faire ? Tenter de trouver le sommeil, évidemment. Mais comment basculer jusque-là alors qu'il avait encore dans les doigts la brûlure du ventre de Sylvie, dans les narines son odeur de jouisseuse excitée, dans le tympan ses râles et son dernier hurlement, et surtout dans le regard des visions éparées et si

obsédantes de cuisses écartées, de poils humides, de gouffres nocturnes, de cul quémandeur, de bouche ouverte assoiffée. Il n'eut même pas à se concentrer sur certains détails, il se laissa simplement aller et se fît foudroyer par une série de spasmes d'une sourde violence. Même englué au plus profond d'une femme désirée, il avait rarement ressenti une telle jouissance.

Étrange hommage à la femme d'une seule nuit, si bien offerte et mieux arrachée encore. Il en était arrivé à tromper Sylvie avec l'image de Sylvie. Preuve sans appel qu'elle était bien un de ses fantasmes, qu'elle était destinée à demeurer un fantasme.

La courtoisie

Elle avait reçu une excellente éducation et le savoir-vivre lui était naturel.

Quand, lasse de tout, elle se jeta dans le vide du haut du septième étage, elle eut le tact de refermer la fenêtre derrière elle pour ne pas faire de courant d'air dans la pièce où son mari lisait le journal.

Le credo

Il avait toujours été fasciné par la publicité à la télévision. Il n'en manquait jamais aucune, les jugeait pleines d'humour, d'invention, et même les films l'intéressaient moins que les coupures publicitaires dont ils étaient lardés. Et pourtant la pub ne le poussait guère à la consommation effrénée, loin de là. Sans être avare, ni particulièrement économe, il n'associait pas du tout la publicité à la notion d'achat.

Jusqu'au jour où il abandonna son apathie d'avaleur d'images pour prendre quelque recul et constater que la plupart des pubs ménagères, alimentaires, vacancières ou banalement utilitaires étaient toutes, d'une façon ou d'une autre, fondées sur la notion du plus, de la réussite à tous les niveaux, de la santé à toute épreuve, de l'hygiène à tout prix, de la force et de la beauté obtenues en un seul claquement de doigt.

Or, il avait toujours vécu avec la conscience d'être un homme fort peu remarquable, ni bien séduisant ni tellement laid, de taille moyenne, pas très bien bâti, plutôt fragile, pas spécialement attiré par les femmes et fort peu attirant aux yeux de ces mêmes femmes. Bref, il se sentait dans la peau d'un homme comme tant d'autres, anonyme, insignifiant, impersonnel.

Il en avait souffert parfois, il s'y était fait à la longue. Jusqu'au jour où, brusquement, toutes les publicités engrangées lui explosèrent dans la tête pour se concentrer en un seul flash aveuglant, converger vers une volonté bouleversante qui pouvait se résumer en quelques mots : il fallait que ça change. Ou plus précisément, il fallait qu'il change, qu'il devienne une bête de consommation pour s'affirmer un autre, un plus, un must, un extrême, un miracle des mirages publicitaires.

Il consacra toute son énergie et tout son argent à atteindre ce but : se dépasser lui-même. Parvenir au stade suprême : celui d'homme de son temps, de mâle, de héros de tous les jours, tous terrains, toutes voiles dehors.

C'est sur le rasoir Gillette qu'il compta pour décrocher la

perfection au masculin et s'imposer comme le meilleur de tous en tout dès le matin. La joie de vivre, il l'ingurgita en quelques minutes grâce à deux tasses de Nescafé. Après s'être rasé, il s'imbiba de Savane, l'eau de toilette aux effluves sauvages qui devaient attirer toutes les femmes, à l'exception des laiderons, évidemment. Et pour mettre encore plus d'atouts dans son jeu, en sortant de son bain, il s'aspergea de City, le parfum de la réussite. Sans oublier d'avaler son verre d'eau d'Évian, la seule qui devait le mener aux sources pures de la santé. Il croqua ensuite une tablette de Nestlé, plus fort en chocolat, ce qui ne pouvait que le rendre plus fort dans la vie. Puis il décapsula son Danone se délectant de ce yaourt spermatique, symbole visuel de la virilité. Et termina par quelques gorgées de Contrex, légendaire contrat du bonheur.

Il eut la prudence de mettre un caleçon Dim, celui du mâle heureux. Sa chemise avait été lavée par Ariel qui assurait une propreté insoutenable repérable à cent mètres. Il rangea ses maigres fesses dans un Lewis pour mieux les rendre fascinantes à chaque mouvement. Il enfila ses Nike à coussins d'air, avec la conscience de gagner du ressort pour toute la journée. Son blouson Adidas lui donna un supplément d'aisance, celle des jeunes cadres qui vivaient entre jogging et marketing.

Avant de sortir pour aller au bureau, il vida une bouteille de Coca-Cola pour sentir lui couler dans les veines la sensation Coke, il croqua ensuite une bouchée Lion qui le fit rugir de bonheur et le gorgea d'une bestiale volonté de défier le monde de tous ses crocs. Il ne lui restait plus qu'à poser sur son nez ses verres solaires Vuarnet, les lunettes du champion, et d'allumer une Marlboro, la cigarette de l'aventurier toujours sûr de lui, que ce soit dans la savane ou sur le périphérique.

Lesté, des yeux aux pieds, de tous ces ingrédients de choc, il aborda sa journée de morne travail aux assurances en enlevant avec brio quelques affaires en suspens depuis des semaines et constata que plusieurs employées se retournaient sur son passage dans les corridors, sans compter que l'une d'elles lui avait même adressé quelques mots.

Il quitta le bureau au milieu de l'après-midi pour aller dans un pub voisin où il commanda un Canada Dry, le dégustant avec la mâle assurance du buveur de whisky certain de ne pas dévier dans l'ivresse. Et rien qu'en jetant un vague regard derrière lui, il repéra immédiatement une jeune femme qui lui parut digne de se donner à lui. Elle était très joliment faite, un peu timide sans doute, mais l'air pas trop farouche et fort mignonne. Pour un homme peu habitué à la drague, il avait eu du flair et le coup d'œil. Grâce à Pink, Flocc, Crash, Zoung, Blom ou Scratch sans doute.

Sans hésiter, il l'invita à prendre un verre à sa table. Elle le

regarda de haut en bas, eut presque l'air de le humer, accusa alors un léger mouvement de recul impressionné.

— M'asseoir à votre table ?, dit-elle d'une voix essoufflée. Je n'oserais jamais. Vous êtes vraiment trop pour moi.

Il la rassura, l'enjôla, la cajola du regard, de la parole et, à peine une heure plus tard, il se retrouvait avec elle dans son petit appartement de célibataire. Il lui servit un Martini blanc, ne prit rien et lui demanda de l'excuser un instant après lui avoir délicatement effleuré les lèvres. Il ressentait le besoin de se raser de près.

Il entra dans sa minuscule salle de bains où la jeune femme, subjuguée, le suivit. Il s'aspergea de mousse à raser Williams surglobulée par l'anoline R4 diluée dans du menthol vitaminé, puis il prit son rasoir Gillette et vit sa compagne se décomposer.

— Non, balbutia-t-elle, oh ! non ! Moi qui croyais que vous seriez mon idéal... Mon rêve de perfection masculine... Mais ce n'est pas avec Contour Gillette que vous vous rasez, c'est avec Gillette G. II... Rien ne sera jamais possible...

Il n'eut même pas le temps de la rattraper, déjà elle avait ouvert et refermé la porte derrière elle.

Le croisement

L'homme et la femme se faisaient face, séparés par une vitre. Ils étaient en effet dans une de ces cabines téléphoniques jumelées où l'on peut se voir sans entendre ce que l'autre dit.

L'homme téléphonait à sa maîtresse, la femme à son amant. Et, par coïncidence, leurs deux coups de fil baignaient dans le même climat : celui d'une rupture définitive.

La jeune femme signifiait à son amant marié qu'elle en avait assez d'être traitée en mendiante de quelques heures de présence de temps en temps. Et l'homme, un célibataire d'une quarantaine d'années, recevait assez brutalement son congé parce que sa maîtresse ne l'aimait plus.

Ils terminèrent leur communication au même moment. Elle s'était limitée à un quart d'heure pendant lequel ils n'avaient pas cessé de se regarder. Lui trouvait qu'elle avait un si doux visage de femme enfantine et désarmée. Elle lui trouvait un regard déchirant, une expression à la fois humble et désespérée sans être amère.

Ils sortirent en même temps et sans rien savoir l'un de l'autre, après avoir échangé à peine deux ou trois mots, allèrent prendre une consommation au café qui faisait face à la cabine.

Il leur fallut moins d'une heure pour tomber amoureux l'un de l'autre.

La dactylo

Elle travaillait au service du courrier d'un modeste Club de lecteurs.

Apparemment, ce n'était qu'une dactylo d'une évidente banalité. Pas très jolie, ni particulièrement excitante, elle ne semblait avoir aucun atout de choc pour séduire.

Et pourtant, elle passait pour la femme la mieux habillée de l'entreprise, tous les jours différente, elle changeait souvent de coiffure et on la sentait aussi coquette que frivole. De même, elle s'imposait comme la seule employée à supporter invariablement avec le sourire sept heures de travail intensif, sans compter les heures supplémentaires qu'elle acceptait avec autant de bonne humeur.

Attitude d'une lumineuse logique, car plus elle rédigeait de lettres commerciales, plus cela lui valait un courrier secret, des rendez-vous encore plus secrets qui lui rapportaient de solides revenus supplémentaires alors qu'elle était évidemment sous-payée.

Son courrier adressé aux abonnés du fichier était pourtant d'une exemplaire banalité et ne contenait rien de bien personnel. Mais à chaque client mâle, elle avait pris l'habitude d'envoyer, à la place des sentiments les plus distingués ou les plus cordiaux, ses sentiments les plus vicieux.

Comme ça, en douce, sans prévenir, et sans un mot de plus.

Le début

Le crépuscule qui tombait sur l'univers tout neuf annonçait la première nuit.

Adam s'approcha d'Ève, d'un air engageant, visiblement satisfait de lui, le sexe dressé, les mains ouvertes. Qu'il projeta vers les beaux seins de sa compagne. Qui accusa un imperceptible mouvement de recul.

— C'est ennuyeux, lui dit-elle, mais vous n'êtes pas du tout mon type.

La dérive

En face de la maison très basse accrochée à la colline qui surplombait la Manche, sur la bande étroite d'une petite plage de sable fin, à un mètre de la mer étale à marée haute, Éric étarquait le foc de son dériveur léger qui s'appelait également *L'Éric*. Par hasard, car il portait déjà ce nom en relief sur une plaque de cuivre quand il avait acheté d'occasion le voilier de ses rêves sur le béton d'un club nautique.

Il y avait quinze ans de cela, Éric l'avait toujours barré en solitaire et comme il quittait régulièrement la capitale pour retrouver l'ivresse de hisser les voiles, il avait fait avaler des milliers de milles à l'étrave de son bateau qui s'était payé tous les temps, toutes les vagues, tous les courants et tous les impondérables toujours à craindre quand on défiait une mer ouverte. Éric, en effet, naviguait aussi bien en plein été qu'au cœur de l'hiver.

On était en avril et il faisait exceptionnellement beau sur la côte Ouest depuis plus d'une semaine. Éric se sentait particulièrement heureux de prendre la mer ce matin-là. Il avait de plus en plus de mal à supporter l'hystérie des grandes villes et passer de la dérisoire névrose citadine au calme marin lui paraissait un antidote dont il pouvait de moins en moins se passer. Souvent, il lui arrivait, après un mois sans mer, de pousser son bateau dans les vagues avec les gestes fiévreux d'un camé en état de manque et de revenir vers le rivage à la nuit tombante, sonné, salé, lavé de tout miasme terrestre, vidé de tout souci matériel ou professionnel.

Journaliste peu ambitieux alors qu'il venait de dépasser la quarantaine, il préférait les filles, la mer, la rêvasserie à la course au pouvoir ou à l'argent, il vivait d'assez peu en écrivant des chroniques très caustiques que pas mal de journaux se disputaient. Cela le laissait depuis bien des années sans horaires, sans contraintes avec pour seul véritable acquis ce qu'il appréciait le plus : une totale liberté.

Malgré le soleil si brûlant pour la saison, les plages étaient encore désertes et aucun bateau n'avait quitté le port à la pleine mer. À peine si un homme promenait son chien à ras des flots et si, plus loin, un

pêcheur promenait sa ligne dans l'eau sans aucun espoir de tenter le moindre poisson.

Éric fut donc assez étonné de voir s'avancer vers lui une jeune femme qu'il ne connaissait pas. Et qu'il n'avait encore jamais vue, de cela il était convaincu : il ne l'aurait jamais oubliée même s'il l'avait à peine entrevue ici ou ailleurs.

— C'est votre nom ? lui demanda-t-elle en désignant la plaque rivée à l'arrière du voilier.

— Je ne suis pas l'Éric de mon bateau, mais je m'appelle Éric moi aussi.

Elle s'appelait Juliette.

Et portait bien son nom car tout en elle était candeur et douceur, blondeur et blancheur. Mais sans aucune mièvrerie, car elle irradiait au contraire la joie de vivre, et dégageait une surprenante luminosité quand elle souriait, ce qui lui arrivait presque sans cesse, peut-être pour gommer le tragique et l'angoisse que trahissaient ses grands yeux plus sombres que la nuit. Très élancée, presque fluette, on s'étonnait de voir son joli corps enfermé dans le maillot noir très collant que portaient généralement les nageuses solidement charpentées. Plus émouvante qu'impressionnante, elle paraissait assumer avec quelque timidité le fait que son maillot moulait chaque courbe de son corps, exagérant la tendre plénitude de ses seins, l'excitant renflement de son sexe et le galbe sans défaut de ses fesses. Autant reconnaître que tout, en elle, de la tête aux pieds, pouvait fasciner, séduire, attendrir. Et, atout non négligeable, elle avait exactement la voix qu'on aurait pu attendre : douce et cajoleuse, singulièrement en harmonie avec l'équivoque et l'ironie qu'elle distillait dans son dialogue.

Éric n'eut rien à lui demander ou à lui proposer, Juliette lui avoua avec une timide gentillesse que, de la maison de ses parents d'où elle découvrait toute la mer, elle l'avait souvent vu naviguer toujours seul par tous les temps et il lui arrivait de regretter de ne pas s'en aller avec lui à la dérive. Plusieurs fois, elle avait failli venir le rejoindre sur la plage d'où il partait avec son dériveur. Mais elle avait choisi le jour de ses vingt ans pour passer à l'acte, lui demander de l'emmener à bord de *L'Éric* surtout qu'il faisait si beau et que la brise était si tiède, si constante.

— De toute façon, ajouta-t-elle en mimant un grand sérieux, j'ai le droit de monter à bord d'un dériveur puisque je suis capable de parcourir à la nage les trente mètres qu'exige le règlement.

Elle savait aussi pourquoi le règlement n'exigeait qu'un parcours aussi ridicule. Parce qu'en aucun cas on ne devait quitter à la nage un voilier qui aurait dessalé, même si on n'arrivait pas à le redresser. Ne pas tenter de regagner le rivage en nageant surtout s'il paraissait

proche, demeurer accroché à une épave que l'on pouvait repérer plus facilement qu'un nageur, c'était une loi sacrée du nautisme. Éric s'étonna des connaissances que Juliette lui énonça comme des vérités premières depuis longtemps acquises. Mais elle habitait depuis son enfance plusieurs mois par an au bord de la mer et avait évidemment fait quelques stages à l'école de voile du coin. En revanche, en ville, elle n'avait jamais réussi à passer son bac. Cela semblait la laisser assez indifférente ; les métiers sérieux l'ennuyaient, les carrières et les grandes ambitions encore plus. Elle ne paraissait pas croire en grand-chose et même si elle ne se laissait pas prendre aux pièges de la vaine révolte ou du mépris théâtral, on la sentait plus avide de faire son temps en douceur sans trop faire de vagues plutôt que se jeter à la conquête de mirages de toute façon dérisoires. Quelques minutes avaient suffi à Éric pour comprendre que Juliette serait fatalement à sa place sur un dériveur puisque, de toute évidence, elle appartenait à la race, en voie d'extinction, des dériveuses légères.

Il ne restait plus qu'à lui demander si elle avait un chandail chaud à emporter, elle l'avait. Elle savait que le vent de Normandie pouvait toujours fraîchir. Et il gardait de toute façon deux cirés à bord, en permanence.

— Alors on y va, dit Éric en poussant le bateau vers la minuscule frange d'écume que dégorgeait une dernière vague de quelques centimètres de haut.

Il soufflait une brisette de force 2, orientée nord-est, elle prenait donc la voile par le travers et c'était bien le départ de plage le plus rassurant que l'on puisse imaginer. Il fit rire Juliette qui découvrit des dents toutes égales entre elles, presque trop parfaites et assez éclatantes pour exprimer la joie de vivre à pleines pulsions.

— Cela me fait rire ces conditions idéales alors que vous savez si bien que le départ de plage peut être un tel cauchemar.

On pouvait le dire. Il en avait claqué des haubans, déchiré des voiles, brisé des mâts ou des bômes, fracturé des safrans ou des dérives en chavirant dans les agressives déferlantes, pris par le travers dans leur enroulement et impitoyablement rejeté vers le rivage ou aussi inexorablement submergé par des trombes d'eau écumante.

— Un jour, lui rappela Juliette, je vous ai regardé partir alors que la mer était creusée par un vent de force 5 qui venait droit du large. J'ai compté vos essais pour rien. C'était fascinant. Vous avez été rejeté douze fois par les rouleaux, sans jamais chavirer, et puis vous avez passé la treizième fois. Il n'y avait pas même un chien sur la plage, vous n'aviez personne à impressionner, rien à vous prouver à vous-même parce que vous naviguez depuis si longtemps sans doute.

Éric souriait en l'écoutant évoquer cette séquence avec autant de

vérité et il croyait revivre la sauvagerie de la mer qui venait se fondre dans son besoin à lui de passer les rouleaux, de gagner le large ce jour-là, à ce moment-là, dans ces conditions particulièrement difficiles, donc un peu effrayantes, avec la certitude que capituler et rester sur sa faim de risques calculés ternirait tout son séjour à la mer.

— Ou alors, ajoutait-elle après un moment de réflexion, vous ressentiez cette fureur de baiser avec les vagues parce que vous aviez un chagrin d'amour à oublier.

Il l'écoutait, il la regardait vibrer, allumée et passionnée, il se souvenait de tout lui aussi, mais de moins en moins concerné par cet épisode tumultueux qui datait de l'an dernier et de plus en plus sûrement happé par une imprévisible réalité : il tombait amoureux de cette si jeune femme enfin venue vers lui par cette journée solaire alors qu'elle avait souvent pensé à agir ainsi.

Avec ses cheveux blonds si flous retenus par un élastique en une soyeuse queue de cheval, on aurait pu lui donner seize ou dix-sept ans seulement, mais à travers la lucidité narquoise de ses propos on pressentait qu'elle avait dû toujours connaître des hommes beaucoup plus âgés qu'elle.

Et le temps passait aussi fluide que le silencieux sillage qui s'écoulait de l'étrave du bateau, aussi rassurant que ce soleil du large normand qui ne surchauffait jamais et autorisait seulement à se passer très exceptionnellement d'un lainage ou d'un coupe-vent. Éric parla assez longuement de lui à Juliette qui, consciente d'avoir à peine vécu, avait beaucoup moins de choses à expliquer. Elle découvrait un homme dont elle avait déjà lu pas mal d'articles souvent assez virulents ou sincères pour éclater comme des bribes de confession et elle se laissait emporter par son ravissement de constater que le marin n'était pas beaucoup moins angoissé que l'écrivain.

Quant à Éric, il découvrait une inconnue si proche de ses fantasmes, de sa façon de voir, d'aimer et de vivre, qu'il avait presque la sensation d'avoir déjà parcouru des milliers de milles avec elle recroquevillée contre ses genoux nus, lovée dans ses mots, perdue dans son regard, confiante, attentive, disponible, offerte sans être soumise, en équilibre entre la tendresse et l'ironie, mais tellement spontanée, si loin de toute notion de jeu ou d'aguicherie.

Leurs corps se frôlaient souvent, mais ils évitaient de se toucher avec leurs mains. Le désir de faire l'amour était en eux depuis les premières minutes de cette virée sous cette saoulante brise solaire, mais ils avaient le temps et se voyaient mal vautrés l'un sur l'autre entre le puits de dérive, les pièces d'accastillage et les cordages d'un dériveur. Simplement, comme pour sceller un pacte tacite, après avoir quitté le rivage, ils s'étaient embrassés très longuement, la bouche à

peine entrouverte, et rien qu'en mordillant leurs lèvres ils avaient pressenti que l'amour entre eux serait, comme cette navigation en douceur, une lente dérive vers le plaisir, quelque chose qui coulerait de source sans heurt et sans inutiles contorsions, sans névrose et sans faux-semblants. Ce baiser presque chaste leur avait paru plus révélateur, plus obsédant que n'importe quel corps à corps. En se parlant, en s'écoutant parler, en se souriant, en se taisant, en se humant, en se regardant, Éric et Juliette avaient eu, de plus en plus insidieusement, la certitude que tout était joué entre eux, noué, indissoluble déjà.

— Je veux vivre avec toi, lui avait dit très calmement Éric alors qu'il lâchait de l'écoute pour ouvrir la grand-voile.

— Oui. Nous resterons ensemble. Dès ce soir, cette nuit et les autres.

— Tu sais déjà que tu auras envie de passer toutes ces nuits avec moi alors que nous nous sommes à peine embrassés ?

— Je le savais avant de t'avoir embrassé.

Ils savaient surtout qu'il n'y avait plus rien d'autre à ajouter. Tout était dit. Il ne restait plus qu'à jouir de cette lente dérive au gré de ce léger vent chaud, au gré de leur désir, de leurs sentiments, de leur tendre attente. Et à en jouir avec l'ivresse de profiter d'une si rare conjonction : une rencontre qui basculait avec tant de charme vers l'amour, dans la douceur solaire d'un mois d'avril comme on n'en avait jamais enregistré dans le Nord.

Éric naviguait depuis l'âge de quinze ans, toujours en dériveur, et il avait appris la prudence, sur toutes les côtes de France, à force d'avatars imprévus, de coups de vent encaissés à l'improviste, de dessalages plus ou moins effrayants, de manœuvres discutables tant il est vrai qu'à la barre une connerie évitée peut toujours en cacher une autre jamais commise. Mais Éric détestait les téméraires, les camés du risque, les régatiers sauvages, les gladiateurs de la victoire. Il aimait viscéralement la mer, donc il la respectait et la craignait parce qu'il savait tout de ses humeurs changeantes, capricieuses, hypocrites et si souvent dangereuses. Il ne perdait jamais de vue deux principes de base : pouvoir rouler de la toile ou diminuer la surface de la voilure, ne jamais se retrouver très loin d'une parcelle de plage ou d'un refuge quand le temps paraissait incertain.

Mais, au milieu de cette radieuse journée de printemps,

Éric ne prévoyait ni menace de danger ni risque mal calculé. C'est en souriant à Juliette, au soleil, au bleu du ciel, à ces moments si rassurants qu'il barrait du bout des doigts, pointant vers le large depuis qu'il s'était éloigné du rivage. Le vent était établi à force 2 maximum, il venait du nord-est et prenait donc le voilier au large,

l'allure, au portant, la plus favorable. Éric ne voyait pas la nécessité de changer de cap pour longer la côte ce qui l'obligerait à louvoyer au près serré, sur le souffle et contre le courant de la marée descendante. Soit à faire presque du surplace. Il préférait naviguer pour le plaisir de naviguer dans les conditions les plus alanguissantes, surtout qu'il n'avait pas d'horaire à respecter et pas de lieu à rallier.

— On ne voit presque plus la côte, dit Juliette. Si on ne vire pas de bord, on arrive où ?

— À l'île de Wight avec un peu de chance. À environ 200 km d'ici.

Il se demanda à combien de milles du rivage il était arrivé et comprit que, de toute façon, il avait dépassé d'assez loin la limite imposée aux dériveurs légers qui devait être de 2 ou 3 milles, il ne savait plus exactement. Il savait en revanche, même si évaluer les distances en mer était toujours très trompeur, qu'il devait sans doute naviguer à plus de 7 ou 8 milles des côtes, ce qui lui arrivait souvent quand le temps était au beau fixe et que la météo affichait un optimisme somnolent. Ce qui lui fit penser qu'il n'avait même pas pris la peine, depuis au moins deux jours, d'écouter un seul bulletin météo.

C'est à cet instant précis qu'il enleva ses lunettes solaires et comprit que le soleil semblait se voiler même si aucun nuage ne le dissimulait, mais tout le ciel avait viré du bleu profond au gris bleu métallique.

Il se demandait s'il n'allait pas empanner pour se rapprocher du rivage quand sa voile se mit à faseyer, son écoute devint toute molle : la brisette de charme avait fait place au calme plat.

Il pensa alors qu'il avait évidemment deux pagaies à bord, mais qu'elles seraient assez peu efficaces pour avaler une douzaine de kilomètres sans l'aide d'un souffle de vent ou à la rigueur d'un courant favorable, ce qui n'était pas le cas.

Il ne pouvait pas savoir à quel point ces suppositions se révéleraient absurdes, il ne savait pas encore qu'il allait passer de ce calme un peu inquiétant au cauchemar à peine crédible en moins de dix minutes.

Le premier signe de l'escalade vers le pire aurait pu rassurer un néophyte, mais il parut de très mauvais augure à Éric et lui donna une sourde inquiétude de tout ce qui semblait se tramer dans les coulisses : il vit sa girouette, rivée très astucieusement à la proue de son voilier, hésiter, trembloter, puis effectuer au ralenti un demi-tour pour s'établir et indiquer que l'imperceptible souffle de vent qui venait du nord-est passait à l'ouest. Cela signifiait, Éric le savait par expérience, que ce calme plat annonçait non seulement un vent différemment orienté, mais sans doute un néfaste changement de climat. Remplaçant tout à coup le nordet de beau temps, le vent d'ouest n'avait jamais eu

la réputation d'annoncer un temps encore plus radieux.

Sans rien dire, se forçant au calme, Éric prit sa pagaie et vira de bord en payayant puisque son dériveur immobilisé n'était pas manœuvrant. Il plaça son étrave rigoureusement face à la côte que l'on devinait à peine, encore fantomatique. Au moins si jamais le vent devait se lever et forcer brusquement, il prendrait le bateau par le travers, l'allure la moins dangereuse pour rentrer en fuite ou en catastrophe en lâchant de la voile.

Puis Éric se redressa pour scruter la mer du côté ouest. Il n'avait pas besoin de jumelles marines pour enregistrer deux faits sans appel : tout l'horizon s'assombrissait par l'ouest, déjà cancérisé au large par du gris sombre ; et la mer, là-bas, n'était plus une seule ligne tirée au cordeau, mais une suite de hachures anarchiques. Et impossible de s'y tromper, la gigantesque nappe de gris enflait, se rapprochait de quoi pulvériser toute illusion en crachant des faits qui avaient fait leurs preuves au cours des temps : le vent avait vraiment tourné à l'ouest, il risquait de souffler avec bien trop de violence pour un simple dériveur si loin du rivage salvateur et, de plus, il avait déjà creusé au large une mer probablement redoutable.

— Le temps va changer, dit Éric à Juliette en jouant un calme qu'il sentait se fissurer. Il faut que nous foncions vers la côte dès que nous aurons du vent dans les voiles.

Et nous en aurons, et plus qu'il n'en faut, pensa-t-il, mais il ne crut pas utile de le dire. En attendant, il lui parut plus important de passer de la tenue d'été azuréen au harnachement nautique de temps normand. Pendant qu'il était encore possible d'enfiler des vêtements au lieu de ne penser qu'à l'équilibre du bateau, Éric réalisa très vite qu'il n'avait pas emporté de combinaisons isothermiques, ce qu'il regretta, et aussi qu'il n'avait qu'un seul gilet de sauvetage, ce qu'il regretta moins car il n'en portait presque jamais. Il tendit à Juliette un lourd chandail marin imperméabilisé, il en mit un plus léger.

— Enfile la brassière par-dessus, lui dit-il en l'aidant à bien serrer les cordons autour de la taille. Comme ça, toi au moins tu seras conforme aux règles de la sécurité.

Il lui restait deux coupe-vent, il valait mieux les mettre également quitte à avoir un peu trop chaud, ce qui n'avait jamais tué personne sur une mer du Nord.

Maintenant la masse sombre des nuages englués les uns dans les autres en passant du gris au noir n'était plus qu'à quelques kilomètres. Elle grossissait à vue d'œil. Il appartenait à Éric de prendre une décision en quelques secondes, à vue d'œil également. La plus importante de toutes : avec quelle voilure étaler ce qui allait leur tomber dessus. Inutile de penser à garder toute la toile avec à son bord

une petite blonde inexpérimentée qui ne pèserait rien au rappel face au vent. Et ne garder que la grand-voile en affalant le foc lui paraissait bien téméraire également.

— C'est un grain qui va nous tomber dessus, pensa-t-il tout haut. Reste calme. Ça donnera un vent très violent, mais les grains ne durent pas plus de dix minutes en général. Je vais affaler la grand-voile pendant qu'il en est encore temps et ne garder que le foc. Ce sera bien suffisant.

Éric raisonnait avec une logique qui s'appuyait sur plusieurs expériences du même genre. Chaque fois, quand il avait l'assurance de pouvoir naviguer en fuite sans jamais devoir virer de bord, il avait pu regagner la côte dans de brefs et redoutables coups de vent en ne gardant que son foc qui tractait dès lors son dériveur avec la violence d'un grand cerf-volant devenu fou.

En quelques gestes aussi précis que rageurs, Éric affala sa haute voile et la ferla très serré autour de la bôme qu'il bloqua pour l'empêcher d'osciller dans tous les sens. Il vérifia les écoutes du foc, les cadènes et les manilles des haubans, s'assura de la solidité de sa barre, de son safran, si souvent responsables de chavirages tragiques quand ils ne tenaient pas le gros temps.

Déjà le vent s'essayait au prologue, par courtes claques qui passaient de force 2 à 4, assez fluctuantes dans leur orientation du même coup. Le soleil s'était retiré de la scène et laissait en échange une lumière glauque parfaitement en harmonie avec le gris sale d'une mer parcourue de décharges inquiétantes, de furieux clapots, comme barattée par un vent de surface. Et le ciel se rapprochait des eaux, monstrueusement gonflé de nuages semblables à ceux d'un crépuscule d'hiver.

— On y va, dit Éric presque soulagé de sentir du vent s'engouffrer dans le foc, avec assez de force déjà pour arracher brutalement le dériveur à son inertie. Si c'est un grain, il ne durera pas assez longtemps pour lever une mer trop dure. Le tout est de gagner la côte le plus vite possible.

Juliette ne répondit rien, elle tenait bien serré le cordage qu'Éric lui avait arrimé au mât pour qu'elle ne perde pas l'équilibre, elle avait peut-être moins peur que lui, d'abord parce qu'elle lui faisait confiance, ensuite parce qu'elle avait moins conscience de tous les sauvages dangers que n'importe quelle mer tenait en réserve, les dispensant aux moments les plus imprévisibles.

Exactement ce qui allait arriver.

Éric avait pourtant raisonné en marin avisé, il avait agi en conséquence avec un maximum de prudence, mais il s'était trompé dans sa prévision du temps : ce n'était pas simplement un grain qui

s'abattait près des côtes après des journées trop chaudes pour la saison, mais une véritable tempête incongrue au printemps qui, depuis ce matin déjà, dégringolait depuis la pointe extrême du Cotentin, véritable dépression climatique comme on n'en avait jamais enregistrée, à cette époque de l'année, dans les annales de la météo. Qu'Éric avait commis l'erreur de ne pas écouter avant de hisser les voiles. Tous les bulletins annonçaient cette tempête depuis la veille.

Éric, lui, n'en prit conscience qu'en entendant le fracas liquide et venteux qui s'amplifiait par tribord alors que son dériveur, encore propulsé par un vent de force 4/5 seulement, ne fracassait avec aisance qu'un clapot assez désordonné qui ressemblait à celui d'un lac flagellé par de mauvaises rafales.

Et ce qu'il vit en se retournant, il ne devait le voir qu'une seule fois et jamais, au gré de ses vingt-cinq ans de défis à la mer, il n'avait eu cette paralysante sensation d'en croire à peine ses yeux, ses oreilles, d'admettre ce que la réalité leur fourguait jusqu'au plus profond de l'horreur : des hordes de nuages changés en hardes de suie accouchaient d'un vent ravageur qui déchiquetait toute l'étendue de la mer, la changeait en un gigantesque escalier de lames de plus en plus hautes, de plus en plus écumantes, marches de cauchemar écroulées les unes sur les autres, lancées à la poursuite de leur fureur dans un vacarme d'apocalypse.

Jamais Éric n'avait vu la mer passer de l'éthalé au déchaînement en si peu de temps, en moins de dix minutes, preuve sans appel que ce vent noir poussait sous son souffle une mer qu'il avait barattée depuis bien des heures et sur un parcours de centaines de kilomètres.

Avant de prendre les vagues dans le cul, *L'Éric* encaissa dans son foc un vent qui passa sans transition de force 5 à 7 avec des rafales de force 9. Quoique sous-voilé, le dériveur déjauga, se perdit dans un seul planing comme s'il allait prendre son envol entre ciel et mer. Pure illusion évidemment, cela ne pouvait devenir, au contraire, qu'une descente aux enfers et, à partir de cet instant, les événements se précipitèrent en un seul crescendo tragique impossible à endiguer. Éric en était conscient, il connaissait son bateau, sa capacité d'étaler des vents assez violents comme ses limites, et savait donc qu'il n'avait aucune chance d'éviter le chavirage dans les creux d'une mer aussi déchaînée, pas une chance sur mille, même à un kilomètre seulement du rivage et on en était loin du compte.

— Agrippe-toi au cordage, ne le lâche surtout pas et mets-toi le plus possible vers l'arrière, cria-t-il à Juliette.

Se faire entendre à travers les gémissements et les crissemments du vent devenait de plus en plus difficile. De toute façon, il n'y avait plus rien à dire, plus rien à faire sinon tenter l'impossible : arriver jusqu'au

sable de la terre ferme.

Flagellé par le sifflement erratique des rafales dans les drisses et les haubans, étourdi par l'explosion des embruns contre la coque, arrosé par le geyser d'intérieur qui fusait par le puits de dérive sous l'effet de la vitesse, à la merci de chaque vague qui se lançait à la poursuite du dériveur pour n'en faire qu'une bouchée entre ses mâchoires molles, Éric savait maintenant qu'il avait gardé juste assez de voile pour aller à son maximum de vitesse sans risque assuré de dessaler, mais il était conscient de demeurer à la merci de toutes les lames qu'il rattrapait sur sa lancée et, plus encore, de toutes celles qui pouvaient rattraper sa poupe pour se jouer alors du voilier comme s'il n'avait été qu'une brindille.

À la fois lucide et sonné, drogué de cette peur, ivre de sa propre folie de s'être perdu dans cette marmite d'épouvante, à la fois certain d'aller au naufrage et quand même électrisé par l'aberrant défi d'y échapper, Éric était entièrement enfermé dans une seule hantise : gagner de la distance vague par vague, demeurer en équilibre à travers ce labyrinthe de pièges mouvants, sans cesse recommencés, sans cesse différents, plus nocifs de minute en minute puisque la mer devenait de plus en plus grondante, même si le vent s'était stabilisé dans sa fureur, à force 8 sans doute, largement au-dessus de la résistance d'un dériveur normalement voilé.

Pendant un interminable quart d'heure, *L'Éric* arriva à surfer en survitesse sur la crête des vagues les moins agressives, à piquer parfois de l'étrave dans les flots pour revenir par miracle à la surface, à négocier en force ou en souplesse les creux les plus sournois, jusqu'au moment où il fut rattrapé par une série noire de trois vagues d'une effrayante puissance qui déboulaient déchaînées vers l'arrière de *L'Éric*, écumantes, sur le point de déferler, aussi redoutables que des rouleaux venant se briser sur une plage de sable en pente douce. La première de ces lames frappa la poupe du dériveur, ce qui le déséquilibra, le fit légèrement pivoter pour offrir son flanc à la deuxième qu'Éric tenta en vain de contrer pour remettre son voilier droit dans la vague qui à cet instant-là se dégueula elle-même en force, déportant le voilier déventé dans l'imparable succion de son creux, l'entraînant à enfourner par le travers, puis à chavirer dans la troisième lame encore plus haute que les précédentes.

Ayant été aspiré puis avalé dans un gouffre remous de haute mer, *L'Éric* se retourna complètement avec une brutalité aussi impressionnante que la rapidité avec laquelle le drame se joua. À cet instant, le voilier devait être encore bien loin de la côte, à 3 ou 4 milles sans doute.

Quant à l'autre Éric, le barreur, il se retrouva projeté à quelques

mètres de son bateau, dans ce raccourci fulgurant des accidents, et sa première sensation n'eut pas la couleur de la panique, mais celle de l'hébétude d'avoir dessalé malgré tout, même si quelques secondes plus tôt il était encore hanté par l'éventualité d'en arriver là. La stupeur cependant se dilua très vite dans l'effroi de se voir non seulement cerné par de terrifiantes parois liquides, mais séparé de son bateau, sa plate-forme épave, ce qui signifiait la noyade assurée s'il n'arrivait pas à la rejoindre et, du coup, il oublia tout pour retrouver un réflexe de marin : il nagea vers son dériveur qui avait fait le grand soleil et flottait avec la dérive en l'air, unique point d'appui d'une coque entièrement lisse battue par les flots.

C'est alors seulement qu'Éric dériva dans une autre réalité qui lui donna la sensation que tout son sang venait de se coaguler dans ses veines : il ne voyait pas où était Juliette. Elle n'était ni sur la coque ni accrochée tant bien que mal au dériveur renversé ni livrée aux vagues à proximité du bateau. Sans pouvoir nager dans ces vagues, elle aurait dû flotter soutenue par sa brassière, elle n'avait pas pu couler à pic même si elle avait dû être assommée par quelque pièce du voilier, ce qui risquait d'arriver quand on dessalait très brutalement. Mais nulle part, il ne la voyait nulle part.

Malgré sa conscience de descendre, degré par degré, dans le cauchemar, Éric eut alors la présence d'esprit de saisir l'écoute qui traînait dans les flots et de la nouer autour de sa cheville pour être relié à son épave si une vague devait l'emporter. Il eut le plus grand mal à se hisser sur son dériveur pourtant tellement plat, y parvenant épuisé avec cette angoisse de réaliser quelle somme d'efforts exigeait le moindre geste accompli dans l'eau. Enfin debout sur la coque, accroché à la dérive il scruta la mer. En vain, il n'arrivait pas à repérer Juliette. Même s'il était toujours difficile de retrouver un nageur dans une mer aussi creuse, Juliette n'avait pourtant pas pu être emportée bien loin en si peu de temps. Surtout que sa brassière réglementaire, donc orange vif, devait être visible d'assez loin.

— Juliette, haleta Éric en imaginant qu'il hurlait son nom à pleine voix, au comble de la révolte, du désarroi, de la terreur de ne pas savoir dans quel acte se jeter.

Mais soudain, flagellé par une image qui lui sauta dans le regard, il crut qu'il devenait fou, qu'il titubait en pleine divagation : et si Juliette demeurerait introuvable parce qu'elle était restée coincée sous le bateau qui se serait renversé sur elle ? Dès lors, le gilet de sauvetage qui la maintenait implacablement au-dessus des flots, comme un énorme bouchon, l'empêchait du même coup de plonger pour se dégager de ce piège. À peine pensable ? Et alors ? Des incidents nautiques qu'on n'avait jamais relevés dans le passé, il y en avait régulièrement. Et d'aussi absurdes, fournisseurs réguliers des

cimetières marins de notre époque tellement avide de défis mortels.

Avec la sensation d'être lui-même frappé de démence, Éric se laissa glisser le long de la coque et s'enfonça sous le dériveur. Pour comprendre que son hypothèse la plus folle n'était jamais que la simple et effrayante réalité. La blonde et douce Juliette surgie pleine de vie dans une radieuse matinée était bien là, il ne pouvait voir qu'elle. À des kilomètres en dessous du niveau de cette matinée solaire. Engluée dans l'horreur de l'imprévisible. Réduite à une énorme tache orange perdue dans un puits de bouillonnements glauques. Ballottée comme un paquet de linge, apparemment sans réactions, trimbalée par les agressives perturbations des lames qui s'engouffraient sous le bateau, coincée dans un enchevêtrement de cordages et d'accastillage, sans cesse projetée contre le fond du dériveur devenu un toit de plomb, un véritable couvercle de cercueil du grand large. Juliette était là en effet, submergée sans cesse par des montagnes d'eau grondante ; prise au piège et mise en cage dans ce bocal de cauchemar, elle dérivait, montait, descendait au gré des courants et des succions, déjà sans connaissance probablement sans paraître blessée, mais étouffée peu à peu, noyée de remous en remous, gorgée de tout ce tumulte liquide rendu plus effrayant encore par le fracas qu'il dégorgeait.

C'est en vain qu'Éric tenta désespérément, logiquement malgré tout, d'arracher Juliette à la noyade sous cette carcasse de 120 kg de plastique qui collait aux flots. Rien de ce qu'il essaya ne servit.

Y voyant à peine clair dans cet aquarium d'eau trouble, déjà mal à l'aise dans l'élément liquide qui lui avait toujours fait peur, submergé par un clapot anarchique, Éric commençait à ressentir les effets de la fatigue, du froid de l'eau, mais tout ce qui lui restait d'énergie se concentrait sur une seule obsession : débarrasser Juliette de la gangue flottante qui l'enserrait du cou à la taille et l'empêchait de passer sous le bateau pour lui échapper. Mais Juliette avait enfilé un coupe-vent qu'il aurait fallu déchirer de part en part pour atteindre les cordons du gilet de sauvetage devenu un gilet de noyade. Il arriva à dénouer le dernier cordon, puis très difficilement l'avant-dernier, après quoi il reçut par puissantes giclées des litres d'eau dans les yeux, les narines, le gosier et faillit étouffer. Il dut renoncer en pensant que, même s'il arrivait à ouvrir cette brassière, il ne voyait pas comment il pourrait l'enlever. Il aurait fallu un couteau pour mettre en pièces le coupe-vent, il n'en avait pas à bord, pas depuis qu'il avait perdu le sien le mois dernier.

Alourdi, y voyant à peine, il eut l'impression de retomber à moitié assommé au fond de lui-même en pensant, comme dans un rêve de demi-veille, qu'il n'y avait plus qu'une ultime solution : tenter de redresser le voilier pour dégager ainsi Juliette, la laisser dériver en

dehors du piège.

Les bras déjà engourdis par le froid, les jambes aussi lourdes que si elles avaient été gorgées d'eau, il ne se mouvait plus qu'au ralenti et il s'acharna en vain à se jucher sur sa coque par le flanc, trop haute, trop lisse et constamment balayée par les lames qui déferlaient par-dessus le voilier. Aveuglé par l'épuisement, Éric se laissa porter jusqu'au safran sorti de l'eau, s'y agrippa et centimètre par centimètre réussit à parvenir, par le tableau arrière jusqu'à la dérive à laquelle il s'accrocha à plat ventre pour reprendre un peu de souffle, un semblant de vie sous la douche constante des vagues ivres de se mettre un obstacle imprévu sous les dents.

Il se mit debout en titubant et selon la règle d'une technique éprouvée et détaillée dans tous les manuels de nautisme, il pesa de tout son poids sur la dérive, l'utilisant comme levier pour faire osciller le dériveur et tenter de le redresser. Mais, malgré les coups de boutoir de la mer, le dériveur les encaissait par le flanc, comme s'il avait été une énorme bouée, sans osciller, sans se soulever alors qu'Éric s'épuisait de tout son corps, soudé à la dérive considérée comme la dernière et seule planche de salut. Rien n'arrivait. Ou bien le mât avait croché dans le sable d'un haut-fond ou alors les caissons étanches s'étaient remplis d'eau, ce qui devait donner au bateau un poids supplémentaire de quelques centaines de kilos impossibles à déplacer.

C'est alors qu'une vague plus forte que toutes les autres déferla en torrent pour submerger la coque attaquée par le travers. Éric fut balayé, emporté, roulé dans les flots comme s'il n'avait pesé que quelques grammes.

Il n'eut aucune difficulté à se laisser descendre sous le dériveur une dernière fois, il lui sembla qu'il coulait tout naturellement à pic. Ce qui serait sans doute arrivé s'il n'avait pas été arrimé à son bateau par le cordage qui lui enserrait la cheville. Mais il ne reçut que la preuve de ce qu'il redoutait. Le regard fixe de Juliette, l'inertie de tout son corps aussi flasque qu'une algue ballottée au gré des turbulences, tout disait qu'elle avait cessé de vivre. Noyée parce qu'il avait voulu la sauver en lui donnant le seul gilet de sauvetage. Celui qu'on devait obligatoirement porter, même par petit temps.

Éric ressentit une véritable décharge de révolte et d'horreur lui traverser tout le corps qui se détendit en un sursaut désespéré. Ce qui le fit remonter à la surface des flots plus déchaînés que jamais. À tel point que, par hasard, il se fit prendre dans un ressac d'une sourde violence, et comme aspiré vers le haut il se retrouva projeté en travers de sa coque où il s'ouvrit l'arcade sourcilière en heurtant brutalement la dérive. Par un fulgurant réflexe de survie, il eut le temps de nouer ses bras autour de cette dérive. Puis, au bout de l'épuisement et de

l'effroi, il sombra dans l'inconscience.

Il ouvrit les yeux, le lendemain seulement, dans une chambre d'hôpital où il avait été transporté inanimé, encore vivant pourtant, souffrant de contusions sans gravité, mais paralysé par une commotion cérébrale.

Il ne sut jamais que lui seul avait été repêché par l'équipage d'un chalutier qui déboulait dans les vagues pour regagner au plus vite un port où trouver refuge.

En effet, il avait perdu la raison. Il ne la recouvra jamais.

La différence

Depuis sa rencontre avec Françoise, il croyait vivre au gré d'un rêve plein de douceur et d'improbable.

Cela datait de l'an dernier, ils se voyaient presque tous les jours, et elle ne semblait pas s'en lasser, même si elle ne pouvait lui consacrer que peu de temps entre sa vie privée bien organisée et son travail quotidien.

Elle s'était donnée à lui dès les premiers jours, ce qui le laissa sidéré ; jamais en effet il n'avait été plus étonné de troubler et de séduire une femme qu'il connaissait à peine. En toute lucidité, son étonnement se justifiait vraiment : Françoise avait vingt-cinq ans alors que lui venait de dépasser la soixantaine ; de plus, il ne pouvait rien lui apporter sur le plan matériel et, de toute façon, elle n'était pas vénale.

— L'âge, ça ne veut rien dire, disait souvent Françoise et cela le faisait sourire parce qu'il savait qu'à part le temps de vie rien sur cette planète ne pouvait justement avoir la moindre importance.

Mais il oubliait tout quand Françoise le dévisageait, de son beau regard de myope que tout semblait parfois émerveiller, amuser, surprendre. Il avait connu beaucoup de femmes dans sa vie, il en avait séduit un certain nombre, manqué un plus grand nombre encore, mais peu d'entre elles l'avaient regardé avec autant de douceur et de naïveté alors que lui-même ne ressentait que rancune et panique quand il traquait son visage craquelé dans quelque miroir.

Les choses basculèrent après un an seulement, mais assez brutalement.

Françoise n'était plus que rarement disponible, elle travaillait jusqu'à l'épuisement des nerfs, et quand il la voyait dans des bistrots à la sauvette entre deux lettres commerciales, elle paraissait distraite, mal à l'aise, affectée et toujours pressée, hantée par les horaires ce qui ne lui était jamais arrivé. De plus en plus souvent, elle avait un empêchement pour la journée, un travail urgent à finir, un déjeuner important impossible à remettre. Parfois, elle se contentait même de prétextes beaucoup plus flous, mais tout lui semblait bon pour éviter

de se retrouver seule avec lui.

Il essayait de gagner du temps, ne voulait pas provoquer une rupture dont la pensée le laissait hébété, transi. Lui, au moins, ne trouvait guère de questions à se poser : cette jeune femme serait bien son dernier amour.

Un jour, cependant, alors qu'il déjeunait avec elle, il ne put s'empêcher de poser la question qui le hantait depuis toutes ces semaines. Il demanda à Françoise pourquoi elle mentait, pourquoi elle le tenait à distance, ce qui avait provoqué ce changement en elle...

Elle se défendit en disant qu'il se faisait des idées, que rien n'allait au bureau, que son travail ne lui laissait aucune disponibilité d'esprit. Puis elle parla d'autre chose et soudain, assez enjouée, elle le regarda et lui dit en souriant :

— Rien n'a changé, je t'assure. Mais toi, tu n'as rien remarqué de différent dans mon visage ?

Il ne voyait pas, non. Elle était toujours aussi pâle, aussi mince, elle avait même l'air assez reposée ce jour-là.

— Je suis pourtant une autre, ajouta-t-elle. Je porte des verres de contact depuis un mois.

La distance

Ils s'aimaient depuis deux ans.

Ils s'étaient connus à Paris, mais ne se voyaient que trois fois par an, durant quelques jours. En effet, lui habitait Bruxelles alors qu'elle vivait à Varsovie. Ils se déplaçaient à tour de rôle jusqu'au jour où ils décidèrent de réduire chacun le trajet de moitié et de se retrouver à Berlin, une ville approximativement à égale distance de Bruxelles comme de Varsovie.

Lui devait venir, pour la première fois, par la route en voiture. Elle prendrait comme toujours l'avion.

Il n'atteignit jamais la frontière allemande, il se fit percuter de plein fouet par un camion et fut tué sur le coup. Quant à elle, son avion parcourut encore moins de kilomètres, car il s'écrasa au décollage en une seule gerbe de feu et de ferraille. Comme d'habitude, il n'y eut pas de survivants.

L'erratique

Elle était née d'un père qui aurait pu être son grand-père. Son premier amant avait très largement l'âge d'être son père. Elle épousa un homme assez âgé pour être son arrière-grand-père. Elle en arriva à mettre au monde un enfant qui pouvait être sa mère.

La fidélité

C'est par hasard qu'il avait trouvé un jour ce numéro spécial d'une revue d'art consacré aux photos libertines de la Belle Époque.

Rien qu'en le feuilletant, il tomba en arrêt devant une photo reproduite en pleine page, en noir et blanc singulièrement contrastée, violence débraillée qui donnait un choc sans rapport avec la mièvrerie des traditionnelles photos couleur pastel. L'image qui le frappa si violemment avait, en plus, sa force de percussion : une femme un peu trop dodue accroupie à quatre pattes sur un tapis douteux, posée là les cuisses largement ouvertes, tendant à tout voyeur anonyme un superbe cul presque blafard, profondément fendu, agressivement bouffé par la lourde toison de poils très sombres d'un con offert inversé ce qui doublait son pouvoir de vulgaire provocation.

Jamais il n'avait vu une image érotique dégager pour lui une telle obscénité crûment déballée alors que les jolies images satinées de branlettes propres des magazines à la mode l'avaient toujours fait sourire.

Il y avait cinq ans déjà qu'il gardait ce document dans un classeur contenant ses photos personnelles, toutes d'une irréprochable chasteté. Il ne possédait même pas quelques Polaroid des beaux corps de certaines de ses amies. Jamais des clichés de ce genre ne lui avaient fait le moindre effet.

Mais, en dépit du désir qu'il ressentait à cette époque pour une femme à peine rencontrée, dès le premier jour il avait été emporté par le besoin de se branler devant la photo découverte par hasard. Et, au gré des moments, des années, il lui arrivait encore de se masturber devant cette créature sans visage réduite à une croupe envahissante, véritable cliché de la porno qui coïncidait secrètement avec ses fantasmes personnels.

Et comme il était assez infidèle, très attiré par les inconnues, vite lassé quand il les avait dans sa vie, il lui arrivait souvent de rester en manque entre deux trop brèves liaisons.

C'est à ces moments-là qu'il revenait à la photo 1900. Exclusivement à elle. À travers tout, il demeurait fidèle à cette image

en particulier. Jamais il ne lui serait venu à l'idée de s'exciter devant une autre. Seule cette image exagérément provocante qui sentait le fauve, la moiteur et le foutre anonyme, le rut à l'état pur, le troublait instantanément même quand il venait de perdre une femme désirée et demeurait sur sa soif d'un corps bien précis.

Jusqu'au jour où, un lendemain de rupture parmi tant d'autres, il sortit de son classeur son document de prédilection, il l'ouvrit à la page voulue, ce qu'il aurait pu faire les yeux fermés et il en crut difficilement ses yeux pourtant grands ouverts.

Il regardait, il avait du mal à croire ce qu'il ne voyait plus : la femme dont il lorgnait la croupe obscène obsédante depuis cinq ans ne figurait plus sur le document. Il ne restait plus sur la photo que le tapis usé, le gris sale de la chambre de passe.

Et, en travers de la page, un message hâtivement griffonné en grosses lettres mal formées :

DEPUIS LE TEMPS QUE J'EN AVAIS MARRE DE RESTER À
QUATRE PATTES POUR TE MONTRER MON CUL.

TROUVES-EN UNE AUTRE.

La figurante

Il l'avait remarquée sur le tournage d'un film dont il était le scénariste alors qu'elle faisait partie, plus modestement, du lot des figurants muets. Il n'avait vu qu'elle dans ce grouillement humain et il en était tombé amoureux, le temps d'un regard. Le sien, parce qu'elle n'avait pas levé les yeux vers lui.

Le soir même, il l'invitait à dîner, mais leur aventure s'arrêta là. Elle vivait avec un homme qu'elle aimait et les autres ne devaient avoir aucune chance de l'intéresser. Il n'arriva même pas à lui arracher un autre rendez-vous. De toute évidence, elle était de ces amoureuses fidèles qui se méfiaient des tentations légères souvent susceptibles de devenir, à la longue, de dangereuses obsessions.

Cette attitude le bouleversa parce qu'il la jugeait tellement imprévue et, au lieu de se faire une raison devant ce refus, il s'enlisa dans un entêtant masochisme, si bien que son attirance se changea très vite en un véritable sentiment passionnel. À but perdu, sans même l'espoir d'un écho.

Deux ans passèrent.

Il ne fallut que ce laps de temps et trois films à la petite figurante pour devenir une vedette que tous les metteurs en scène demandaient. Non sans raison car elle avait autant de présence que de charme, un minimum de mystère, une silhouette difficile à oublier et même un réel talent de comédienne.

Le scénariste se faisait plus péniblement une place au soleil, et son amour demeuré dans l'ombre le hantait toujours. Il n'avait pas cherché à oublier sa figurante qui maintenant faisait de la figuration sur toutes les affiches, et sans jamais essayer de lui téléphoner ou de la harceler pour la revoir, il lui écrivait toutes les semaines une lettre, parfois très brève, parfois de plusieurs pages. Dans ces lettres, il ne lui parlait jamais de ce qu'il ressentait pour elle, il ne la traquait pas, ne lui demandait rien.

Elle ne répondait jamais à ces missives, mais un jour au bout d'un an, elle lui écrivit un petit mot sans aucune fioriture pour lui demander son numéro de téléphone personnel. Rien d'autre. Depuis ce

signe, il attendait. Sans impatience, sans illusions exagérées, avec cependant une sourde certitude qu'un jour elle viendrait à lui, d'une façon ou d'une autre. Ce qu'il dissimula sans rien changer à son rythme d'une lettre par semaine et sans se montrer plus sentimental que d'habitude.

Il fut assez étonné d'être réveillé un mardi matin à 7 heures par la sonnerie du téléphone. Personne ne l'appelait jamais si tôt.

Une femme se présenta comme une des rédactrices attachées au service d'information d'un grand quotidien. Elle lui demanda s'il était bien l'abonné du 42 33 75 04. Il affirma que oui. Elle lui demanda ensuite s'il connaissait personnellement Michèle Farber. C'était bien le nom de la femme à laquelle il pensait depuis tant de longs mois.

La rédactrice lui apprit alors qu'on avait relevé dans l'agenda de rendez-vous de Michèle Farber une curieuse note à la date de ce jour : *Ne pas oublier d'appeler le 42 33 75 04. Et lui avouer que c'est lui que j'aime.*

Mais elle devait lui apprendre une triste nouvelle : Michèle Farber s'était suicidée dans la nuit.

La filature

Amorale, elle l'avait toujours été d'instinct. Infidèle aussi, cela coulait de source puisqu'elle était fort séduisante et passablement excitable. Et bien entendu, elle avait beaucoup d'amants concentrés dans le même espace-temps, autant d'hommes qu'elle ménageait à coups de mensonges plus ou moins habiles.

Mais elle s'empêtrait si souvent dans son propre labyrinthe de duplicité qu'elle avait engagé un détective privé pour la prendre en filature et lui dire le lendemain matin ce qu'elle avait fait de son temps la veille.

Le froid

Depuis deux ans déjà, tout le monde connaissait son ravissant minois de tendre petite blonde : elle léchotait sur tous les écrans un esquimau glacé pour le compte d'une importante agence de publicité.

Et elle avait pris une telle habitude de suçoter ce bâtonnet de glace qu'elle était prise de nausée dès qu'elle prenait dans sa bouche le sexe tiède d'un homme.

La fuite

C'est au printemps 44 qu'il s'était évadé de Gurs, l'un des camps de triage avant le transfert vers Drancy et de là vers une mort certaine.

Il avait échoué dans un petit village du Cantal où il résidait avec de faux papiers. En toute impunité car avec ses yeux bleus, ses cheveux plutôt blonds on le prenait pour un Français du Nord. Sa carte d'identité le disait d'ailleurs né à Lille. Profession : étudiant puisqu'il n'avait que dix-huit ans. Même cela était faux car depuis deux ans déjà, il n'avait plus qu'un seul statut : Juif traqué.

La jeune femme de vingt-cinq ans qui, à la fin de cet été-là, tomba amoureuse de lui était réfugiée parisienne et mariée à un petit employé qui, s'il n'appartenait pas à la Milice, la fréquentait en tout cas assidûment.

Comme il était exclu pour un couple illégitime de se compromettre dans le seul hôtel du patelin, la jeune femme, plus délurée que son compagnon, se libéra pour toute une soirée et elle l'entraîna au plus profond d'un bois où seul un chien policier aurait pu mettre le museau sur eux.

Ils s'écroulèrent enfin entre deux fouillis de verdure et se collèrent l'un à l'autre au bouche-à-bouche. Il faisait trop froid pour se déshabiller entièrement et la femme commença par retirer son slip en se tortillant. Puis elle se jeta sur le ventre du garçon qu'elle désirait depuis quelques semaines déjà et lui prit le sexe, le tendant vers sa bouche entrouverte, excitée certes, mais pas assez égarée pour ne pas lui dire d'une voix essoufflée :

— C'est drôle... Je ne t'aurais jamais pris pour un juif.

Ensuite, d'une seule goulée, elle l'avalait.

La remarque encaissée de plein fouet avait de quoi faire débâter n'importe quel homme, mais il était jeune, jamais encore une femme ne l'avait aspiré avec une telle gloutonnerie et, de toute façon, le temps d'y penser, il prenait déjà son plaisir dans une explosion de sperme et de salive.

Mais le lendemain à l'aube, il prenait son vélo et quittait le pays pour aller se planquer chez des fermiers résistants qu'il connaissait.

Il abandonnait sa première maîtresse expérimentée, dont il regretterait certainement le corps, la fureur dans l'amour et la soif de jouir, mais il ne pouvait pas prendre le risque d'avoir été aussi simplement identifié par elle. Même si elle méprisait son mari, elle pouvait parler, se trahir.

Le jeune homme n'était plus qu'à 40 km de la ferme où il voulait se rendre, il roulait sur une route de montagne dont les lacets serpentaient entre les arbres d'une vaste forêt quand il tomba, après un virage en tête d'épingle, sur une colonne d'une centaine de véhicules de la Wehrmacht immobilisés devant l'entrée d'un tunnel dynamité, saboté par des hommes du maquis.

Un sergent le héla, lui barra le passage, le conduisit jusqu'à la voiture d'un commandant qui examina ses papiers d'un air parfaitement détaché. Il ne se demanda pas un instant s'ils étaient vrais ou faux. Il prenait pour acquis qu'un étudiant français de dix-huit ans pédalant tout seul dans une région sauvage où les maquisards pullulaient ne pouvait être que l'un d'eux. Un agent de liaison sans doute.

On le fusilla contre un arbre. Il y avait le choix à cet endroit.

Le glissement

Coralie...

Elle s'appelait Coralie.

C'était un nom comme un autre pour les autres, mais pour moi c'était celui de la femme qui allait changer ma vie. Dès le premier jour, dès la première minute même, tout bascula en moi, à cause d'elle. Tout bascula de moi vers elle.

Coralie n'était personne. Elle ne répondait à aucune définition, n'avait aucune particularité flagrante ; elle n'avait pas d'emploi et on ne voyait pas du tout quel travail ou quelle fonction elle aurait pu assumer. Elle n'était que l'équivoque. Rien de plus, mais rien de moins surtout. Elle en était l'incertaine définition dans un monde où tout peut être classé, répertorié, étiqueté. Elle aurait pu être n'importe qui, abandonnée à n'importe quoi, de n'importe quelle façon, au hasard de n'importe quelle circonstance. De l'équivoque, elle avait le sourire, la calme réserve comme un glacié au-dessus de ses remous intimes, la voix égale et mate, les élans de fierté et les reculs craintifs, l'ironie souvent, le sérieux parfois, la tendresse de temps en temps, la froideur aussi. Elle était un peu nocturne, un peu solaire, souvent entre la gaieté et le morbide, toujours entre deux eaux, entre deux incertitudes. De l'équivoque, elle avait surtout les fluctuantes contradictions, en permanence, dévoilées aux moments les plus imprévisibles. Coralie, même si elle ne changeait jamais de corps ou de nom pouvait se révéler humble et hautaine, humaine et végétale, amoral et pure, sincère et menteuse, raisonnable et délirante, brûlante et frigide. Elle n'avait pourtant qu'un seul visage sur lequel on ne lisait presque rien, trop lisse pour être net, trop doux pour être vrai, trop calme pour être rassurant, à la fois défini et bouleversé par de grands yeux qui passaient de l'ironie au tragique avec une inquiétante mobilité.

Seul son corps éclatait, défini, définissable, étiré triomphal et fascinant dans les trois dimensions : Coralie était une longue tige singulièrement femelle, à la fois indolente et vibrante, très mince et trop bien cambrée, provocante par ses longues jambes, ses seins

parfaits, ses fesses aguicheuses, corps de charme choc qui distillait à chaque mouvement la grâce et la sensualité comme si Coralie avait baigné en permanence dans l'huile et le feu liquide de son regard désarmant.

Je l'avais rencontrée de la façon la plus banale : alors qu'elle errait, désœuvrée, dans un jour comme un autre, un jour ouvrable d'ailleurs, et je puis affirmer que ce jour-là, aucun avion ne s'était déplacé pour inscrire en lettres de feu son nom dans le ciel.

Soudain, quelque part, dans un lieu public, au milieu de la foule anonyme, je n'avais plus vu qu'elle, je l'avais abordée, lui avais demandé son nom, son numéro de téléphone. Puis je l'avais laissée partir car elle semblait pressée. J'en avais assez vu, j'en savais assez. J'en avais même trop vu pour ne pas me sentir coupé du reste de la planète.

Le lendemain, je me retrouvai en effet dans un autre monde. Je ne reconnaissais plus l'appartement où je me réveillais depuis plus de quinze ans, je ne savais plus où je travaillais ni pourquoi je travaillais, je ne voulais plus voir la jeune femme que je croyais désirer depuis quelques mois, je me désintéressais de mon avenir comme de mon passé. Je ne pensais plus à rien. À rien d'autre qu'à Coralie. Je ne comprenais pas encore pourquoi je pensais à elle avec une telle force alors que je l'avais à peine entrevue, à peine entendue, mais cette force justement emportait tout, y compris le pourquoi, le comment et les commentaires. J'avais Coralie, inexplicablement ou non, dans le regard, dans le ventre, sur la langue que je voulais si volontiers donner à la chatte, dans les jambes que j'aurais voulu prendre à mon cou. Mais pour fuir quoi alors qu'il était trop tard. Pour aller vers où ? Vers Coralie, très évidemment. Il n'y avait plus d'autre issue.

Et pouvait-on aller vraiment vers elle ? Aussi simplement que je l'avais fait la veille ? Cela me paraissait peu probable, soudain impossible. Elle m'avait donné son numéro de téléphone comme elle m'aurait donné l'heure exacte, j'étais persuadé qu'il ne s'agissait pas d'un faux numéro, j'avais même pensé à cet instant que je pouvais lui demander de me suivre, de s'ouvrir sur le premier lit venu, elle se serait sans doute exécutée sans rien dire, sans un geste de provocation ou de protestation. Soudain, tout cela me paraissait irréel. Et la panique me prit. Coralie existait-elle vraiment ? Je n'en étais plus tellement certain. Il pouvait être 4 heures du matin quand je voulus m'en assurer en lui téléphonant. Puis je pensai que cela risquait quand même de faire mauvais effet à cette heure si matinale. À 6 heures pourtant je faillis me décider. Mais je ne passai vraiment à l'acte que deux heures plus tard.

Elle était déjà réveillée, elle avait effectivement le téléphone, elle

parlait de cette voix feutrée, câline, assourdie, saoulante que je ne lui connaissais pas encore, sans intonation, sans théâtralité, presque neutre, aussi déconcertante que l'ombre de l'ombre d'une voix. Elle ne s'étonna pas de m'entendre, n'accusa aucune contrariété d'être appelée si tôt, m'écouta sans joie et sans ennui, sans agacement, vraiment neutre, linéaire, lisse. Elle était libre le soir même, oui. Elle voulait bien dîner avec moi, oui. Elle ne posait pas de question, non. Elle acceptait, c'était tout. Posée, reposée, posément. Si loin de tout artifice comme de tout sentiment ou de tout assentiment qu'on en arrivait à se demander quel lent coup de théâtre on risquait d'affronter.

Je m'attendais à tout, sauf à ne pas la voir. C'est pourtant ce qui arriva : elle ne vint pas au rendez-vous.

Je comprenais ce que j'avais déjà cru pressentir : tout s'était passé trop simplement jusqu'à présent, dans un monde neutre et parallèle qui n'était pas celui de la réalité mouvante du quotidien. Celle-là, je la vivais maintenant. Je m'y enlisais, perturbé, déjà affolé.

Je téléphonai à Coralie. En vain, il n'y avait personne chez elle et, bien entendu, elle ne semblait pas se juger assez importante pour être sur répondeur. Je n'arrivai à la joindre que le lendemain matin. Elle ne s'excusa pas, ne manifesta ni soulagement ni mauvaise humeur en m'écoutant, ne joua aucun jeu de coquetterie ou de repentir. Elle n'était pas venue parce que sans doute elle avait eu autre chose à faire. Non, elle ne se souvenait pas exactement quoi. Non, elle ne se méfiait pas de moi. Oui, elle était libre ce soir. Elle voulait bien dîner avec moi, oui. J'avais l'impression d'entendre le dialogue de la veille, atonal, réduit à sa plus simple expression, inchangé, comme si une journée avait coulé en vain, inutile, en dehors du temps.

Cette fois, Coralie vint. Elle arriva à l'heure exacte dans le café où je ne l'avais attendue que deux minutes ; elle avait faim, elle n'avait pas soif, elle n'était pas fatiguée, elle irait où je voudrais aller, elle souriait plus qu'elle ne parlait, elle n'objectait jamais rien, ne me proposa pas un restaurant plutôt qu'un autre.

Tout se déroulait de nouveau trop naturellement, comme si tout cela avait été acquis d'avance, sous-entendu, accepté, je le vivais avec une vague conscience de malaise de plus en plus persistante. Elle, au contraire, en était inconsciente ou feignait de l'être. Parfois je me taisais et je tentais en vain de déchiffrer ce que dissimulait son visage. Elle me regardait alors, souriait, me demandait ce que je regardais. Coralie n'insistait jamais, préférait se raccrocher à une diversion quelconque, se contentait de flotter dans son indécence natale, aussi souple qu'une fleur carnivore et vénéneuse qui aurait ondulé au ralenti dans une eau trouble, fière de sa minceur de très jeune fille dont le port de tête hautain semblait narguer le monde et ses figurants

de toute son attentive indifférence.

Sa démarche n'était pas moins impressionnante, à la fois languide et assurée, elle semblait dévoiler de façon souterraine tout ce que Coralie pouvait avoir de feu et de glace en elle, de déchirant et de distant. À la voir se déplacer, on aurait pu jurer qu'elle venait de la nuit vers l'aube, qu'elle sortait du plus profond d'un orgasme sans fin et qu'elle avançait, perdue, calmement éperdue, d'un point indéterminé à un autre.

Il m'arrivait de la laisser me précéder sur les trottoirs, de la suivre alors du regard, fasciné, et j'avais vraiment la certitude que la voir marcher m'en apprenait plus sur elle que bien des mots, des aveux ou des interrogatoires. Il me semblait également savoir que Coralie jetée nue sur un lit, écartelée, offerte au bord de la soumission, ne pourrait peut-être pas m'émouvoir davantage que la même Coralie tout habillée d'une robe très décente, mais bien faite pour mouler ses jolies fesses, sa chute de reins, son long dos, ses superbes seins et dévoiler ce qu'il fallait de ses excitantes jambes si loin d'être parfaites.

Je me demandais comment arriver jusqu'au restaurant sans lui arracher cette robe qui ne servait qu'à la faire éclater de partout, la jeter sur la première banquette venue et la prendre là, en oubliant les convenances, le lieu public et ses badauds, la planète, le siècle, le temps, l'espace, tout, sauf son corps et son visage de statue narquoise.

Mais, paradoxalement, la soirée se déroula sans le moindre incident, sans aucune tentative d'un geste déplacé. Je bus très peu, elle encore moins, je mangeai à peine, elle n'avalait qu'une tranche de saumon au cours d'une heure. Je parlai beaucoup, elle but jusqu'à la dernière goutte tous mes mots de ses yeux où passaient toutes les lueurs de l'amusement, de l'étonnement ou du désarroi sans jamais exprimer un sentiment agressif. Je la dévorai du regard, je mordillai le lobe de son oreille ce qui la fit frissonner, je caressai un peu son long cou si frêle qui se tendit vers moi, elle me toucha le poignet, je ne lui murmurai qu'une seule fois avec quelque froideur que j'avais envie d'elle, alors elle se rejeta lentement en arrière et eut un rire très bref qui ressemblait à un gémissement fort doux, assez enfantin.

Mais je ne lui demandai rien de plus ce soir-là. Je pouvais lui téléphoner le lendemain, oui. Elle serait libre sans doute, elle ne pouvait pas encore savoir précisément. Vers midi, elle me dirait si oui ou non elle avait pu se libérer pour dîner avec moi.

Mais, le lendemain, je l'appelai en vain. De midi à 6 heures de l'après-midi, son téléphone sonna occupé. Ou bien il était en dérangement, ou bien elle avait parlé pendant six heures d'affilée ou encore elle avait décroché pour m'empêcher de la joindre. Ce que je croyais volontiers puisque je la soupçonnais de n'importe quoi,

particulièrement dans l'art de tenir en douceur les gens à distance. Et, pour me rentrer ces évidences dans la tête, je battis un record régional en passant tout l'après-midi devant un téléphone, formant le numéro de Coralie à la cadence d'une fois toutes les dix minutes.

La persévérance menait à tout puisque vers 6 h 50 du même soir, Coralie décrocha, répondit. Elle était contente de m'entendre et de savoir que j'avais pensé à l'appeler. De quoi demeurer frappé de perplexité en se demandant si elle était une indifférente rouée, une enfant un peu attardée ou une professionnelle de l'inconscience. Non, elle ne pouvait pas dîner avec moi. Elle me demandait de la rappeler vers minuit. Elle pourrait sans doute se libérer et prendre un dernier verre. Mais, à minuit, elle m'affirma qu'elle était désolée, elle attendait d'un instant à l'autre l'homme avec lequel elle vivait. C'était la première fois qu'elle faisait allusion à sa vie privée, et elle en parlait avec le détachement qu'elle aurait eu pour mentionner une vague besogne à accomplir. De toute façon, demain il devait repartir en voyage. Demain soir, elle serait libre. Elle voulait bien me voir, oui. Elle ne changerait pas d'avis, non.

Elle arriva, le lendemain, comme la première fois, à l'heure précise. Toujours si calme, entre deux sentiments indéfinissables, à égale distance de la tendresse et de la politesse, toujours aussi inconsciente de la perversité souterraine qui se dégageait de tout son corps d'adolescente jamais aguicheuse, jamais sur la défensive, comme si elle ignorait tout de ma soif d'elle et que je n'étais à ses yeux qu'un passant qui lui aurait demandé l'heure. Même son humeur ne subissait aucune variation sensible et son visage tellement lisse et pâle paraissait plus apte à gommer les expressions qu'à les amplifier ou même les refléter sans réserve.

En revanche, elle portait ce soir-là une mini-robe qui lui dévoilait à plaisir les cuisses et ses seins pointaient si bien à travers le tissu qu'ils paraissaient mis à nu. Je les caressai du bout des doigts et je reçus une véritable décharge d'électricité et de douceur, jamais je n'avais ressenti cela en effleurant à peine un sein, ce qui me laissait en général très froid. Pendant que Coralie me darda dans les prunelles son regard le plus candide, et, en prime, l'ombre d'un sourire qui disait bien qu'elle n'était ni une exhibitionniste ni une refuseuse de caresses.

Je ne tentai plus rien après cette vertigineuse dégringolade en moi causée par un geste aussi anodin. Mes mains avaient du mal à s'accrocher à la table pour ne pas aller m'abattre entre les cuisses de Coralie. J'osais à peine lui toucher le poignet par crainte de perdre le contrôle de mes mains et de me retrouver happé par un besoin de viol jamais ressenti, surtout pas au milieu d'un café très fréquenté.

— Je te veux, lui dis-je vers une heure du matin.

— Oui, dit-elle sur le souffle. Quand ?

— Maintenant.

— Ce n'est pas possible. Je dois rentrer. On m'attend.

— Qui ?

— L'homme avec lequel je vis.

Je m'étonnai. Je le croyais parti depuis ce matin. Je le lui dis puisqu'elle m'en avait parlé.

— Celui-là, c'est un autre. Je ne vis avec lui que depuis quelques semaines. Celui que je dois rejoindre, je le connais depuis quelques années.

Je la laissai me quitter, elle me laissa épuisé, hébété. J'avais la conscience hagarde de la connaître de moins en moins bien, de descendre de plus en plus profond sous une réalité improbable alors que j'avais rencontré Coralie sur un plan bien précis, stable, horizontal, où la pousser vers un lit me semblait presque trop banal. Je n'y comprenais plus rien. Une des deux Coralie devait être une apparence : celle que j'avais vue le premier jour si facile à aborder ou celle que je connaissais depuis cette nuit. Mais comment savoir ?

Je me levai le lendemain agressé par un véritable sursaut de révolte. Après une nuit presque sans sommeil je me retrouvais obsédé par une seule intention, celle de balayer toute velléité et de traiter Coralie sans plus aucun ménagement, en toute impudeur. Mais dès ses premiers mots au bout du fil, tellement inattendus, si quotidiens, lancés avec un tel naturel, je me repliai au fond même de ma faiblesse, timoré, à court de répliques.

— On peut se voir ce soir ? lui demandai-je.

— Ce soir, c'est impossible. J'ai réservé ma soirée à mon fiancé.

Je crus avoir mal entendu, je sentis le choc de ce mot ridicule et désuet me vriller le tympan.

— Ton fiancé ? Je croyais que tu vivais avec un homme, avec deux même.

— Bien sûr. Mais je dois me marier dans un mois.

— Avec eux ?

— Non. Avec un autre. Celui que je vois ce soir.

J'allais raccrocher ; si j'avais pu, je lui aurais flanqué l'appareil à la figure quand, après un temps de pause, elle reprit d'une voix soudain tendrement plaintive :

— Mais tu sais, ça n'enlève rien à ce que je ressens pour toi. Ça n'a rien à voir...

Je demeurai sans voix. Je ne voyais pas du tout ce qu'elle pouvait enlever à un sentiment dont je n'avais pas encore défini la couleur ou

le climat. Je n'insistai pas, je ne voulus pas en savoir davantage, je préférais encore le flou et murmurai que je pensais sans cesse à elle, que je la rappellerais bientôt. Tout en pensant que j'en avais vraiment assez de tenir ce rôle de miteux représentant de moi-même. J'avais envie de ne plus avoir envie de rien.

En tentant de m'endormir ce soir-là, je compris que j'avais à peine fermé l'œil depuis que je connaissais Coralie et pourtant elle repoussait les limites de ma fatigue rien qu'en passant et repassant dans mon regard, balafrant mes yeux ouverts ou fermés.

La nuit, en effet, je m'imbibais de toute la violence que je n'arrivais jamais à trouver quand Coralie me faisait face. La nuit, sans elle, loin d'elle, frustré d'elle, je la désirais vraiment, farouchement, sans retenue, sans recul et sans paroles, dépouillé de toute la stupide réserve qui m'entravait tout élan dans la réalité. Quand j'avais Coralie vivante et brûlante à quelques centimètres de moi mes mains osaient à peine lui toucher le bras alors que la nuit je projetais une Coralie sacrée plus vraie que nature dans toutes les possibilités de l'indécence.

Je passais ces siècles d'insomnie à la déshabiller à moitié ou de fond en comble, à lui arracher son slip que je déchirais par le milieu en lui coupant en deux son cul que je ne pouvais pas visualiser vraiment et pourtant plus obsédant que si je l'avais caressé durant des années ; je passais des heures à me demander ce qu'elle portait sous sa robe, de quelle couleur était son slip favori, jusqu'où montait la température de son sexe que je devinais exagérément débordant de moiteur, de même que je passais tellement de temps à me demander quel sang coulait dans ses veines, quelle sève dans son désir, quelles odeurs dans cette sève, quel désir dans l'humidité hautaine de son regard.

Je laissai passer plusieurs jours et, un matin, je pris une décision que je voulais irréductible. Je devais prendre Coralie le soir même, de n'importe quelle façon, par tous les moyens, au risque de la perdre ensuite, à tout jamais.

Mais quand je lui téléphonai ce jeudi-là, une voix inconnue, me fit savoir, avec un automatisme de mauvais aloi qu'il n'y avait pas de Coralie à ce numéro. Je refis le même appel, j'obtins la même réponse énoncée maussade par une voix métallique. Voilà qui devenait de plus en plus inquiétant. Fallait-il en déduire que Coralie avait, de temps en temps, le pouvoir de disparaître en effaçant derrière elle toute trace de son existence ?

Je ne retrouvai Coralie que le lendemain matin, au téléphone, justement, sans autre explication.

Elle avait bien dormi. Et vous ? Et moi ? Pas du tout, je n'avais pas fermé l'œil de la nuit parce que dans mon désir venait se catapulte la

panique de ne plus jamais arriver à la joindre puisque seul le téléphone me reliait à elle. En effet, je ne connaissais pas son adresse, ni même son nom de famille. J'étais tellement exténué que j'avais du mal à soutenir le récepteur. Elle, non, elle allait bien, elle s'étonnait un peu, sans émotion d'ailleurs, de ne pas avoir reçu de coup de fil hier. Je ne lui parlai de rien, je ne voyais pas comment j'aurais pu lui faire comprendre. Qu'à mon avis elle n'avait pas vécu cette journée de la veille, ce qui l'avait rayée du même coup de la liste des abonnés au téléphone ? Tout cela aurait fait mauvais effet sans avoir aucun effet sur elle. Je préférerai m'en tenir au silence. Elle avait pensé à moi, elle aussi. Même si elle me le murmura comme si elle m'avait annoncé qu'elle avait oublié mon nom, cela me fit plaisir.

— Si tu veux, ajouta-t-elle. On peut se voir ce soir.

Cette invite était aussi une première. Et toujours de cette voix réduite à sa netteté, dépouillée de toute sentimentalité, rien qu'une voix qu'on imaginait faite pour donner avec une certaine douceur indifférente la vitesse des vents ou la progression des anticyclones.

Ce soir, on pouvait se voir, c'était convenu.

On se vit. Du moins, moi je la vis. Restait à savoir si elle me voyait vraiment malgré son regard étonné, attentif, qui avait parfois la fixité de celui des oiseaux de nuit. Je m'étonnais chaque fois de la retrouver si égale à elle-même comme si tous ses gestes avaient été filmés une fois pour toutes et que je revoyais sans cesse les mêmes séquences en trois dimensions. De la trouver de plus en plus obsédante alors qu'elle se contentait simplement d'être là, ni heureuse de me revoir ni contrainte par vénalité ni poussée par un masochisme pervers ni déséquilibrée par une inexplicable attirance. Nous nous étions retrouvés dans un vieux bar presque désert, silencieux ; elle s'était posée sur la banquette de cuir usé, si décente d'attitude alors qu'elle suintait si bien l'indécence intérieure à son insu, ni très expansive ni vraiment renfermée, ni enjouée ni maussade, d'humeur sans tellement d'humeur, incapable d'esquisser un mouvement de tendresse, comme lovée en attente au plus profond de ses marais personnels, de ses brumeuses incertitudes.

Réagir, il le fallait, refuser cette certitude que j'aurais pu me contenter de sa simple présence, de la regarder se lever, s'éloigner de ma table ou avancer vers moi en masturbant l'espace de toute la sexualité lourde de ce corps si léger, entièrement abandonnée à cette curieuse démarche qui semblait la décoordonner, la recomposer en quelques secondes, improbable et pourtant explosive.

— Hier soir, me dit-elle. Je crois que j'avais envie de toi. C'était diffus, mais je crois que c'était vrai.

— Et ce soir ?

— Oh ! ce soir...

Parole qu'elle ponctua d'un geste de sa longue main effilée qui s'abattit sur la table, au ralenti, pour y effleurer mon poignet.

Cela aussi, je croyais le comprendre de mieux en mieux : même si elle était capable de trouble, cela ne pouvait impliquer qu'une sensation de la veille, du lendemain, jamais du moment même. Et cette pensée d'une sempiternelle remise en question m'éclata dans la tête avec une telle force que je la refusai. Je me levai soudain, j'allai vers elle avec la sensation de briser des liens qui me ligotaient au dossier de ma chaise, je fis le vide en moi, je me centrai exclusivement sur ma hantise de Coralie, je tombai sur elle, avec la certitude de tomber en elle et sans lui adresser un mot, sans même la peloter du regard, je la plaquai contre le dossier bien capitonné de la banquette. Puis, de ma langue je lui branlai la bouche, de ma main droite le sein gauche ce qui la fit se cabrer et haleter, et j'envoyai trois de mes doigts de mon autre main en pleine fournaise de ce con qui était, comme prévu, le reflet exact de tous mes fantasmes : une chose vertigineusement en vie vorace très mal contenue par un slip arachnéen, singulier compromis entre une anémone des hauts-fonds et une plante carnivore dégoulinante de sucres abyssaux, et dans ce bouillonnement de sève torride, de tissu détrempé, de chairs, de poils si bien enchevêtrés, ensalivés, mes doigts me semblaient exécuter une triomphale noyade au seuil de l'oubli total, descente d'autant plus envoûtante que Coralie jouissait très évidemment de tout son ventre alors que son visage ne reflétait toujours que le calme et l'attente sans même trahir le moindre étonnement ou la moindre gêne.

— C'est dommage que je sois prise cette nuit, commenta quand même Coralie en se donnant beaucoup de mal pour recentrer son slip au-dessus de son nénuphar défait.

C'était dommage, oui et non. Je savais maintenant que je ne m'étais pas trompé, j'en avais reçu la preuve et cette preuve ne pouvait pas être truquée : loin de l'apparente tiédeur assez enfantine que Coralie exprimait de tout son visage avare d'expressions, la même Coralie dissimulait au fond d'elle-même de surprenantes explosions de chaleur, de plaisir et de fureurs. Je savais, elle savait maintenant que je savais et que j'attendrais d'elle, non pas un simple moment à passer ensemble, je n'en voulais pas, mais toute une nuit. Je la lui demandai, elle me dit que oui, elle passerait une nuit avec moi, quand elle pourrait la prendre. Bientôt, elle me le promettait. Elle m'affirma qu'il fallait lui faire confiance. Tout cela à mi-voix, comme en confidence, sans passion et sans exaltation, un peu sur le ton d'un jeune enfant qui aurait promis d'être bien sage dorénavant.

Ce qui ne l'empêchait pas de garder en réserve toute son ironie

puisqu'elle ajouta :

— Il faut me croire. Je ne promets jamais rien dans le vide, sauf quand je mens.

— Et tu mens souvent ?

— Jamais, sauf quand j'ai promis pour m'en tirer ou gagner du temps.

C'était bien dit. Et il me fallait bien reconnaître que j'avais rarement rencontré une jeune femme qui me laissait aussi perplexe : je ne savais vraiment pas si je devais lui faire confiance à travers tout ou, au contraire, me méfier d'elle à tout instant, surtout quand elle paraissait sincère.

De toute façon, toute une semaine passa alors qu'il ne se passa presque rien.

Cette semaine-là, je la vis tous les jours, tous les soirs, parfois jusqu'à l'aube. Elle venait me retrouver dans des restaurants ou des bars, toujours dans des quartiers différents. Il lui arrivait de ne venir que pour une heure ou même moins, mais elle venait chaque fois, et toujours ponctuelle, presque toujours entre deux rendez-vous. Je ne savais pas avec qui ni pourquoi. Après tout, je ne voyais pas non plus pourquoi elle me revenait si ponctuellement. Un fait cependant me paraissait assuré : avec moi, elle n'était pas vénale, non seulement elle ne me demandait jamais rien, mais il était difficile de l'inviter, elle réglait tout avant moi. Je ne voyais pas trop ce qu'elle pouvait bien faire de son temps et je ne m'en souciais guère. Je la supposais entretenue par un homme ou plusieurs à la fois, je ne lui posais jamais de questions à ce sujet, elle n'en parlait jamais. Je me demandais parfois pour quelle raison elle me voyait moi, si peu, c'est vrai, mais si régulièrement, et apparemment sans dériver vers le besoin de faire l'amour ni même celui, un peu pervers, de se laisser presque violer dans un endroit public. Je ne voyais pas trop. Je ne savais en vérité qu'une chose : je la voulais. Sa métaphysique et sa raison sociale comptaient assez peu dans cette histoire.

Mais il y avait toujours quelque chose quelque part qui servait de prétexte, de contretemps et à chaque jour suffisait son imprévu. Le lundi soir, nous avions à peine une demi-heure devant nous. Le mardi, je titubais dans une telle fatigue que je n'avais rien voulu lui demander. Le mercredi, elle avait un souci secret qui l'empêchait de penser à autre chose. Le jeudi, elle en était débarrassée, mais elle était brisée et n'y touchai donc pas. Le vendredi, elle avait eu si froid toute la journée qu'elle ne se sentait à l'abri qu'entre le velours et les boiseries sombres d'un bar. Le samedi, elle regrettait, mais elle ne faisait jamais l'amour le samedi, peut-être parce que cela se faisait tellement. Et le dimanche, il fallait bien se reposer un peu.

J'avais maigri de quelques kilos, mes yeux noyaient mon visage ; je ne mangeais presque plus et comme nous passions beaucoup de temps dans des bars, je buvais de plus en plus. Je buvais d'ailleurs également quand elle n'était pas avec moi, soit dans la fièvre de la voir bientôt, soit pour oublier son absence. J'étais incapable de relier deux idées cohérentes et quand Coralie me quittait je restais planté dans mon temps à vivre comme un pieu enfoncé dans des heures creuses, esseulé, isolé, stupide.

Parfois je tentais de tout reprendre de zéro. Je me demandais si Coralie n'était pas un mirage sexuel que je me créais de toutes pièces. Comment croire qu'une fille aussi frêle et fragile, plus végétale vénéneuse qu'animale affamée pouvait dégager une telle électricité sexuelle ? Je ne le savais pas. Mais j'avais des preuves de ce que je ressentais. La nuit, quand je me mettais trop tôt au lit, je me diluais mentalement dans une succession d'images de Coralie vue sous tous les angles, je me laissais envorter et si je ne me jetais pas hors du lit, si je ne coupais pas le courant, je finissais inexorablement par me perdre dans le plaisir, en solitaire, enlisé dans des sensations bien plus violentes que celles ressenties si souvent à besoinner entre les cuisses de filles qui n'éveillaient rien de particulier en moi.

Et les jours passaient, passèrent. Mais c'était bien tout ce qui passait. Le reste me restait en travers de la gorge.

Le treizième jour, Coralie m'appela. C'était la première fois. Elle avait mal dormi, elle pensait à moi, elle voulait me parler, me voir. Elle voulait, mais elle ne pouvait pas dans la journée. Elle avait trois rendez-vous compliqués. Je lui suggérai de les déplacer. Elle les avait déjà remis plusieurs fois pour me voir. Demain, elle pourrait s'arranger si je l'appelais avant midi. Ce que je fis pour avoir au bout du fil une femme qui me dit être sa mère et m'expliqua que Coralie était partie pour deux jours sans laisser d'adresse. Je balbutiai des excuses et des remerciements confus. J'étais assez surpris, je ne voyais pas Coralie née, comme la plupart des gens, de parents bien définis, définissables. À mes yeux, elle ne pouvait être qu'une sorte de fantasma, une hantise lancinante sans carte d'identité, sans arrière-plan, sans liens sociaux ou familiaux.

Je passai ces deux jours sans elle à penser sans cesse que j'étais sans elle. J'avais l'impression de ne plus habiter nulle part, de ne jamais avoir eu de lieu de travail, de ne connaître personne à part Coralie, d'être non pas lié à elle, mais au contraire perdu en elle, dans son monde nocturne où j'errais en somnambule, trimbalé entre ses élans furtifs vers moi, ses reculs et ses balbutiements erratiques.

Le surlendemain, enfin, je pus la joindre au téléphone.

— Pourquoi ne m'as-tu pas téléphoné ? s'étonna-t-elle d'une voix

assourdie qui trahissait en effet une certaine inquiétude apeurée. J'étais triste. J'attendais ton appel depuis deux jours.

— Tu étais absente. Ta mère me l'a dit au téléphone.

— Ma mère ? Mais elle est morte il y a cinq ans.

Je n'y comprenais plus rien. J'en arrivais à me demander si la jeune femme que j'entendais au bout du fil était la même que celle que je voyais le soir. Je n'en étais plus tellement sûr, même si elles avaient toutes les deux la même voix enjôleuse, mais pleine d'assurance au téléphone et beaucoup plus feutrée, souvent craintive, au naturel.

— Je te vois ce soir ? demandai-je ensuite pour renouer avec un quotidien qui tournait à la vieille tradition.

— Si tu veux, répondit-elle se conformant elle aussi à un schéma habituel.

Elle arriva à l'heure exacte comme toujours, les seins tendus, la tête haute, le cou oblique, les cuisses érotisant la robe légère, le cul hautain, les reins creusés, un peu hagarde, assez essoufflée. Inexplicablement, on aurait pu jurer qu'elle n'en pouvait plus de m'attendre, qu'elle avait fait en rêve l'amour avec moi depuis plusieurs nuits et qu'enfin elle allait s'écrouler, noyée dans son propre désir.

— C'était long sans toi, me dit-elle. Et j'aurais tellement voulu rester avec toi cette nuit.

— Parce que tu ne peux pas rester ?

— Je ne peux rester que vingt minutes. Ma mère est malade. Je dois aller la voir.

J'accusai le coup, le souffle coupé.

— Ta mère ? Je la croyais morte.

— Ma vraie mère, oui. Mais ma mère adoptive vit toujours et comme je l'ai toujours préférée à l'autre... Tu comprends ?

Non, je ne comprenais pas, mais j'approuvai, incrédule, habitué à ne pas comprendre ce qui m'arrivait par rafales ralenties avec Coralie. Dépasse constamment par les événements, par la charge d'incongru qu'ils contenaient, encore plus décontenancé par la calme désinvolture avec laquelle Coralie manipulait cet impossible. Elle avait même l'air si décontractée dans ce continuel réseau d'invraisemblances qu'il était difficile de la soupçonner de mentir ou de truquer.

Je savais surtout qu'une fois de plus, j'étais condamné à m'enfoncer seul dans la nuit, à partir à sa recherche à travers rêves et fantasmes de demi-veille, titubant entre la fatigue et l'exaspération, la révolte et la résignation.

Je dînai avec elle le lendemain seulement. Elle avait les yeux en

fusion et les mains tellement glacées que j'aurais pu la prendre pour un animal à sang froid, brûlant à l'intérieur seulement, un fascinant prototype d'une nouvelle race encore expérimentale. Je l'avais rarement vue aussi ivre de ses changements en cascades, passant de l'insouciance rieuse à la neurasthénie éphémère en quelques secondes, de la distinction glacée à la provocation presque débraillée ; son visage s'illuminait, puis s'éteignait, se renfrognait pour se détendre, se décomposer et se recomposer avec une dextérité qui me laissait sans voix et sans réactions. Je ne savais que lui dire puisque le temps de penser à la consoler, il me fallait déjà lui demander pourquoi elle riait aux éclats et quand je pensais à la sortir de ses écroulements au fond d'elle-même, elle revenait brusquement à la surface en tortillant de la croupe en toute innocence.

— J'ai des soucis en ce moment, dit-elle. Je voudrais tomber malade, qu'on s'occupe entièrement de moi.

Avec une évidence de plus en plus grande, je comprenais combien il entraînait d'inquiétude et de désarroi dans ce que je ressentais pour elle.

— Tu vas bien ? me demanda soudain Coralie retrouvant une tendre sollicitude, comme celle qu'elle aurait pu accorder à un blessé grave.

— Je ne sais pas. Je te veux, lui dis-je.

Elle était plus pâle encore que d'habitude. Elle avait relevé sa lourde masse de cheveux sombres, ce qui étirait et dégageait son cou si singulièrement bien galbé. Plus que jamais elle ressemblait à un doux et pervers vampire plus avide de caresses et de regards assoiffés que de sang. Et ce corps, à la fois indécent et fantomatique qui évoquait aussi bien la chasteté que la fureur sexuelle, l'air constamment sur la défensive et en demande, refuseur et quémandeur.

— J'ai si mal dormi cette nuit, m'avoua-t-elle d'une voix à peine audible. Je pensais sans cesse à toi. Tu me réveillais.

À tout, je m'attendais à tout vraiment. Sauf à la voir se coller contre moi, s'incruster seins, ventre et cuisses tendus, pour murmurer à ma bouche que nous passerions la nuit ensemble dès qu'elle serait revenue.

— Revenue ? lui demandai-je en la décollant de moi. Revenue d'où alors que tu n'es partie nulle part ?

— Je ne suis pas encore partie, mais je dois prendre un train dans une heure.

Je crus avoir mal entendu, sa phrase m'avait brouillé le regard et le tympan, comme si elle avait été assourdissante et aveuglante, une révélation pleine de bruit et de lueurs. Et, avant de me quitter, Coralie me jeta un tel regard de languide abandon, sa main me frôla le visage

dans un tel ralenti de douceur résignée, puis elle se plaqua contre moi en s'ouvrant ensalivée de la bouche au sexe avec une telle impudeur que je me sentis m'anéantir, dévitalisé, déviolenté, écroulé dans mon épuisement, au sous-sol de mon besoin maladif d'elle, loin de toute révolte, de tout sursaut d'agressivité.

Et Coralie disparut dans la nuit, me laissant seul face à la déchirante sensation de fin. Comme si une seule seconde avait pu, en tombant aussi tranchante qu'un couperet, sectionner des tranches d'espoir à jamais enlisées dans le passé, les rejeter loin de tout improbable avenir. Coralie devait passer un certain temps, elle ne savait pas trop combien, dans une grande ville, à trois cents kilomètres. Pourquoi ? Avec qui ? Au nom de quoi ? Le lui demander n'aurait eu aucun sens.

Je passai cette nuit-là à guetter si je survivrais jusqu'à l'aube. J'avais des palpitations, des vertiges, des spasmes. Comme je m'étais juré que jamais je ne reverrais Coralie, que je ne voulais plus rien savoir d'elle, je devais surtout ne pas prendre le risque de la recréer plus charnelle que jamais, pour la laisser m'obséder et en venir à baiser son image alors que la baiser elle-même dans la réalité me semblait à jamais interdit. Je passai toute cette nuit à lutter contre elle, à repousser sa silhouette, son ombre, sa présence, à me lever pour la fuir, à me recoucher pour me prouver que je pouvais dénouer cette liane de chair qui se tentaculait en moi, s'enroulait autour de mon ventre, se lovait dans mes moindres pensées, se dissolvait pour mieux se recomposer plus tard. Disloquée dans les positions les plus obsédantes, juchée à quatre pattes au ras de mon visage, accroupie empalée sur mon sexe, allongée sur le dos les jambes à la verticale écartelée pour mieux dévoiler un panorama du vertige, réduite à un dos et un cul que mon nez coupait en deux parties égales perdu dans une forêt de poils, repliée sur elle-même tassée en une masse livide de seins, de fesses, de cuisses, de bras que je pouvais déplier, broyer, éventrer, replier, disloquer, renouer, noyer.

Je n'eus pas à me réveiller ce matin-là puisque je ne fermai pas l'œil de la nuit. Il devait être midi quand je reçus un télégramme. Je le décachetai, je le relus plusieurs fois, incrédule comme s'il avait été écrit dans une langue étrangère alors qu'il ne contenait que quelques mots d'une exemplaire banalité : Je t'aime. T'attends ce soir 8 heures au café du Globe. Je n'avais même pas à me demander si le café du Globe existait vraiment, je savais où il était situé, je le connaissais depuis longtemps, j'avais vécu plusieurs années dans la ville où Coralie m'attendait.

Éreinté par une nuit sans une minute de sommeil après tant d'autres nuits rongées par des heures d'insomnie, je titube jusqu'au train et comme le moindre bruit de machine m'a toujours empêché de

dormir, je passe trois heures à tenter en vain de comprendre un texte écrit en français et appuyé contre la vitre je me laisse écœurer par ces centaines de kilomètres de paysage sans paysage.

Un quart d'heure avant 8 heures du soir, quelque chose qui a été moi et qui me ressemble encore vaguement arrive dans le café où Coralie m'a donné rendez-vous. Il n'y a plus de regard dans le bleu de mes yeux, mes muscles me paraissent en lambeaux, ma tension doit être descendue en dessous de zéro, mon cœur charrie sans doute plus d'eau et de vase que de sang et tous les miroirs me renvoient un reflet si morne et grisâtre que j'en suis presque à souhaiter que Coralie ne vienne pas, qu'elle ait oublié, qu'elle se fasse oublier.

Mais elle arrive, justement. À 8 heures moins 2. Elle vient vers moi, elle semble m'avoir reconnu alors que je me trouve méconnaissable. Elle avance vers ma table, impassible, indéchiffrable.

J'ai peur. Tellement peur que je voudrais que la résistance de l'air devienne impossible à vaincre, que l'établissement soit soudain coupé en deux pour empêcher Coralie d'arriver jusqu'à moi. Je me sens hagard, imprécis, marécageux, éparpillé en moi, disloqué, confusément reconstitué en pointillé. Et se superposant à cette image pleine de flous et de trous, je vois son image à elle. Quelle différence ! Comment croire que nous habitons la même planète et surtout que nous avons pu nous rencontrer, nous être présentés l'un à l'autre. Elle est la netteté ce soir, la grâce animale et la décontraction, l'élégance naturelle qui oscille entre la sophistication et l'extrême simplicité. Elle a au plus haut degré l'air d'être achevée, rodée, remise à neuf, reposée, gorgée de vitalité et d'électrodes. Sa peau si pâle n'a jamais été aussi lisse, vierge de toute imperfection ; ses cheveux dénoués n'ont jamais été plus flous et ondoyants, son corps plus assuré de sa beauté et son regard plus fier du mépris lucide qu'il semble accorder à ce monde et à ses locataires.

Que pourrait-elle bien penser d'un figurant aussi terne que moi, aussi déshérité ? Mais, inexplicablement, elle se laisse aller à mes côtés, me regarde, ne dit rien, esquisse un sourire, qui allume explosif tout son regard. Puis, se rejetant en arrière, elle rit presque sans joie et passe au gémissement comme si elle se sentait traquée, soulagée de l'être, heureuse en fin de compte.

— C'était long à attendre, me dit-elle dans un souffle.

— C'était loin, dis-je.

Elle tend le cou, le con, le sein, le bassin, se cambre, se cabre, s'assoiffe et se décoiffe au ralenti contre mes doigts. Calmement convulsée, un peu révoltée, si bien puisée, éperdue, enfin trouvée, elle perd déjà ses quelques grammes de vêtements en donnant à voir presque à nu tous ses secrets, elle semble troquer sa subtile distinction

contre son indécence naturelle, retrouve son souple corps d'attaque, son souffle et ses murmures balbutiés, ses vibrations et, à peu de choses près, elle a déjà l'air aussi délabrée que moi, pas moins épuisée.

— Oui, répond-elle à toutes les questions que je lui ai en vain posées alors que maintenant je ne lui demande plus rien.

Tout est consumé. Consonné avant d'être consommé. Il n'y a plus rien à dire, plus rien à penser. Je n'ai jamais rien vécu, je n'ai jamais touché personne, je n'ai jamais adressé la parole à une femme avant d'avoir souri à Coralie. Et la terre avait ses raisons de tourner dans le vide et ses ténèbres puisque à force de virevolter en pure perte, elle nous avait tournés l'un vers l'autre. Entournés, détournés, contournés, retournés, nous nous tournons vers la pendule. Il est tard déjà.

— On s'en va ? demande Coralie.

— Où veux-tu aller ?

— Je te suis, je veux rester avec toi.

Nous entrons dans le premier hôtel venu, presque en face du café où nous nous sommes retrouvés. Nous y sommes enfin.

Nous échouons dans un hall, puis dans un ascenseur, dans une chambre enfin dont je pourrais à peine dire si elle a vraiment des murs, un plafond, un ameublement, à part un lit pour y pousser Coralie après tant d'heures et de semaines passées à harceler son corps debout contre des façades ou assis sur des banquettes de bistro.

Je m'étais toujours dit que si un jour je devais me retrouver pour la première fois seul enfermé dans une pièce avec Coralie, je ne pourrais plus endiguer mes réflexes de viol si bien refoulés et sans même la déshabiller, sans même la caresser, je lui ferais glisser son slip jusqu'à mi-cuisses et je la prendrais par terre, sur le parquet, comme dans un terrain vague, sauvagement, sans ménagement, sans préambule, sans autre pensée que celle de la saccager de haut en bas, par-devant et par-dérrière, dans la seule ivresse d'oublier en quelques spasmes tout ce récent passé d'attente exacerbée au bord d'un seul corps.

J'avais imaginé que cela se passerait ainsi, mais projeté dans la réalité si souvent rêvée, tout se déroule assez différemment.

À peine le temps d'y croire, je constate que Coralie est déjà allongée sur le lit entièrement nue, désarmante et triomphale, toute pâle et presque diaphane sans l'ombre d'un hâle, aussi lisse qu'un galet poli depuis des siècles par les marées.

— Je te voulais tellement, lui dis-je.

Maintenant que nous avons enfin la nuit devant nous, j'ai le temps de la regarder, de me la rentrer tout entière dans la mémoire. C'est vrai qu'elle est exactement comme je l'avais si souvent recréée, rêvée,

éveillé et camé d'elle. Mon rêve avait du goût, il coïncidait exactement avec mes fantasmes et Coralie répond de tout son corps à toutes mes divagations.

Elle écarte les jambes, je m'écarte et seule ma bouche et mes mains vont à sa rencontre. Elle se tend de tout son corps vers moi, j'attende de toute ma soif à sa pudeur. Elle se liquéfie, je m'embrase. Elle est la noyade, je suis l'incendie, nous sommes faits pour nous entendre. Je m'abats un instant sur sa bouche que j'ai si souvent mordue et fouillée, je descends au ralenti vers les seins, je dérape sur la pente du ventre pour me perdre un instant entre ses cuisses, y recevoir la vision de ce sexe sombre et débordant de sourde vie liquide, et à moitié inconscient je laisse ma bouche se perdre dans cette crevasse de haute nuit, paysage d'odeurs lourdes et de ténèbres inondées qui peu à peu me rejettent dans un monde que j'aurais confusément connu un jour, et secrètement tenté de retrouver durant toute ma vie.

— Coralie, arrivai-je à murmurer en tentant un instant de reprendre mon souffle.

C'est alors que j'entendis une sonnerie. Que je pris d'abord pour celle d'un réveil. Mais c'était celle d'un téléphone. Celui de la chambre. Je me relevai, je décrochai.

— C'est pour toi, dis-je à Coralie.

C'était vrai. On l'appelait. Mais qui ? Et d'où ? Qui pouvait savoir que nous étions dans cet hôtel où nous avions échoué par hasard ? Qui l'avait dit à qui ? Et quand ? Et pourquoi ?

Coralie raccrocha presque aussitôt sans avoir prononcé un seul mot. Elle me fit face un instant, le corps et le visage fermés, refermés, plombés. Elle s'était, en quelques secondes, entièrement vidée de tout désir, de toute vitalité, de toute expression. Elle n'était plus que l'apparence intouchable, intangible, d'elle-même. Elle n'exprimait même pas l'agacement ou l'indifférence, la contrariété ou la mauvaise humeur, elle n'exprimait rien du tout. Pas même la neutralité, l'apathie ou l'ennui.

Elle avait déjà pris ses vêtements. Assise sur le lit, agissant avec une calme lenteur, elle ondulait de la croupe pour mettre son slip ; puis se cambra pour se faufiler dans sa robe, durcit ses cuisses pour enfiler son collant, comme toujours très sombre. Je la regardais faire le gosier à sec, les jambes coupées, paralysé dans ma stupeur, incapable de m'arracher une parole. Je ne faisais même pas un geste pour retenir Coralie. Je la laissai même ouvrir la porte. Le tout s'était déroulé en quelques minutes.

— Tu m'appelles demain soir chez moi ? me demanda-t-elle d'une voix égale qui n'exprimait aucun sentiment en m'accordant un regard

brumeux qui ne révélait rien non plus.

Comme si j'avais eu les tendons du cou sectionnés, je laissai aller ma tête en avant pour approuver sans m'en rendre compte.

Et par un réflexe conditionné, je me levai, j'allai vers elle, j'esquissai le geste de l'embrasser. Elle m'écarta.

— Non. Pas ici, pas maintenant, énonça-t-elle d'une voix glaciale, celle qu'elle aurait eue pour me défendre de lui mettre la main au cul devant une centaine de personnes.

La porte se referma sur elle.

Et, du même coup, elle s'ouvrit sur le mystère de Coralie. Je voyais clair, je venais de tout comprendre, je savais enfin qui elle était, ce qui faisait son étrangeté, sa foncière ambiguïté.

Coralie n'était pas comme je l'avais cru, une femme capricieuse, ondoiyante, imprévisible, indécise, toujours entre deux eaux troubles, trop compliquée pour ne pas s'enliser dans ses méandres intimes. Coralie était, au contraire, très simple, très nettement définie, très cohérente. Mais elle était double et assumait ses deux personnages, contradictoires et bien distincts, dans la même vie, à des moments également bien distincts. D'une part, à certaines heures, elle vivait à pleins nerfs, disponible à tout, ouverte à n'importe quoi, affamée de vibrations, assoiffée de sensations, erratique, généreuse de ses pensées narquoises comme de son corps, charmeuse et si légère, impossible à choquer, allumée par son sens de la logique absurde et de la dérision, électrisée et rieuse, même si un arrière-plan de morbidité et de tristesse ne la quittait jamais. Et d'autre part, à certains moments plus difficiles à soupçonner, elle était le contraire de ce personnage : une femme orgueilleuse, donc facile à blesser, redoutablement égocentrique, égocentrifugée, incapable de donner quoi que ce soit, presque muette, sans aucune affectivité, enfermée à double tour au plus profond de ses caves secrètes, engoncée dans la froide réserve et le sérieux, abandonnée, passive dans son hiver personnel, incapable de réagir, pesant une tonne d'inertie et de révolte inutilisable, mais volontiers hargneuse, odieuse même et peut-être soulagée de l'être, de le prouver.

Ces deux Coralie vivaient ensemble, cohabitaient tant bien que mal, mais ne se déplaçaient jamais ensemble. L'une chassait l'autre, se remplaçant à tour de rôle, jamais superposées. Parfois, cependant, il pouvait y avoir un déraillement, un changement à vue trop foudroyant pour ne pas donner l'alerte. Je venais d'en vivre un qui m'avait révélé la vérité : alors que Coralie dérivait au gré de son désir et de sa fureur de se laisser aller toutes écluses ouvertes, un simple coup de téléphone avait suffi à la rejeter dans la peau de l'autre Coralie, la vider de toute pulsion, la désexciter de fond en comble, l'obliger à s'enfermer en

quelques secondes dans le comportement et l'apparence d'une Coralie qui assumait des contraintes, des tracasseries, toute une vie dont j'ignorais tout, à laquelle elle n'avait jamais fait la moindre allusion.

— Tu m'appelles demain soir chez moi ? m'avait-elle si bizarrement suggéré.

Je ne voulais pas répondre à cette demande, si saugrenue quand elle l'avait énoncée avec une telle simplicité. Je ne voulais plus jamais revoir Coralie. J'avais compris, je ne pourrais jamais oublier la scène vécue dans son implacable, incompréhensible froideur. Je n'avais plus rien à attendre de Coralie. Je l'avais admis.

Mais je savais déjà, même si je tentais de le nier, que je l'appellerais. Comme convenu sans doute. Demain soir comme demandé. Parce que je pourrais encore moins oublier son odeur, son sexe hérissé sous mes doigts, sa grâce juvénile dans toutes ses attitudes y compris les plus provocantes, sa présence obsessionnelle de fille qui savait si bien échapper aux caresses pour soudain les provoquer et les boire jusqu'à la lie. Parce que, même si je ne devais plus jamais arriver à gommer de ma mémoire la scène incongrue que je venais de vivre, je ne pourrais de toute façon pas me passer de l'absence ou de la présence de Coralie, de mon obsession de sa présence, de ma souffrance de son absence, de mon besoin d'errer égaré, vampirisé, entre ces deux pôles.

Je ne pouvais que la rappeler et reprendre tout de zéro. La rappeler, la revoir, tenter de lui arracher quelques bribes de tendresse ou de désir, un peu d'espoir au moins, en attendant le jour où Coralie serait assez désarmée pour rester disponible et vibrante pendant toute une soirée, en s'accordant même, qui pouvait savoir, une nuit entière.

Demain soir chez elle. Je m'entendais déjà lui demander si on pouvait se voir, dîner ensemble. Je l'entendais déjà me répondre aimable et détendue, comme si nous en étions à notre premier coup de fil :

— Ce soir, ce n'est pas possible. Mais demain, je serai libre.

Les griefs

Il la connaissait depuis trois mois seulement et il avait bien dû lui envoyer une vingtaine de lettres de rupture.

Cela faisait une bonne moyenne d'autant plus que, bien souvent, il s'agissait d'assez longues lettres haletantes sauvagement rédigées à l'aube dans un état de fiévreuse panique et presque toujours axées autour de l'adieu définitif pour cause de trop-plein.

En effet, à part le désir irrépressible que lui transfusait le corps de son amie, il ne supportait rien en elle. Presque tout l'agaçait, le perturbait, le crispait, le faisait passer de la colère à la dérision, de la hargne à la cruauté.

Il ne lui en parlait jamais, il lui envoyait ses reproches par écrit, et chaque grief explosait en une suite de remises en question et de variations sur le thème de l'exaspération, de l'écœurement face à l'excessif.

Même quand la jeune femme se contrôlait et mettait ses défauts en veilleuse durant quelques jours, sa vraie nature reprenait le dessus et il devait à nouveau affronter les immuables vérités : elle ne lui plaisait pas, elle ne le charmait jamais, il la trouvait trop pesante dans sa vie, trop insupportable dans le quotidien, incontrôlable à tous les niveaux. Ce qui lui procurait un inépuisable choix de reproches, surtout que depuis bien des années il avait toujours vécu dans la légèreté d'aimer alors que sa jeune exaltée sortait à peine de son adolescence en rebelle volontiers déchaînée.

Il lui reprochait inlassablement son consternant manque de tout humour, sa jalousie aussi ridicule que névrotique, sa passion de passer le moindre détail psychologique au microscope, son besoin effréné de se rendre intéressante par n'importe quel moyen, son besoin de séduire au hasard contreplaqué à un art permanent de déplaire, sa crispante façon de paraître si souvent ivre alors qu'elle ne buvait que de l'eau, sa facilité de louvoyer de l'absolu naïf de l'extrême jeunesse à toutes les mesquineries tatillonnes des adultes.

Bref, tout y passait, au rythme de deux lettres par semaine et cela ne faisait qu'entretenir l'insatiable masochisme de la jeune femme.

Parfois, il lui arrivait de se vexer, de piquer des crises de fureur, de hurler sa révolte ou de tomber dans le mutisme de la stupeur indignée, mais elle récupérait très vite une certaine indifférence et rien, en fin de compte, n'entamait jamais vraiment ni son désir ni son amour ni surtout sa soif de manipulations, de rebondissements, de chutes à pic et de reprises en flèche.

Jusqu'au jour où il lui envoya, très exceptionnellement, après une solaire nuit d'amour, une lettre réduite à quelques lignes :

Tu m'étais si douce cette nuit que je n'ai rien envie d'écrire d'autre.

Elle ne vint pas au rendez-vous convenu pour le lendemain, ne téléphona pas, n'écrivit pas un simple mot d'excuse et ne donna plus jamais signe de vie.

Il la chercha et ne la retrouva jamais.

L'hameçon

Jamais il n'aurait cru arriver jusque-là. Il fallait pourtant s'y faire : récemment, dans un train, on lui avait délivré la carte vermeil, qui lui revenait de droit depuis quelques mois. Et parallèlement, son dernier livre, le trentième, qu'il avait mis trois ans à écrire s'était soldé par un morne échec qui semblait bien sonner le glas de sa carrière.

Il se retrouvait non seulement sans situation stable mais sans ressources car il n'avait jamais eu le sens de l'économie. De plus, sa femme qui le supportait depuis plus de trente ans, venait de le quitter pour un docteur à la retraite qu'elle aimait bien.

Bref, il se retrouvait seul, sans argent, sans avenir, sans même les bénéfices à tirer d'un passé souvent bénéfique, avec pour seul bien un présent passablement délabré, angoissant même.

C'est alors qu'il eut l'idée d'insérer dans un hebdomadaire à la mode une petite annonce qu'il voulut vibrante de sincérité. Il mit plusieurs jours à la rédiger :

Écrivain vieillissant ayant connu la célébrité à la quarantaine et la débâcle à la cinquantaine, désormais sans projets comme sans compte en banque, pratiquement privé de toute pulsion sexuelle, cherche à rencontrer pour liaison durable jeune femme intelligente, lucide, à la fois tendre, pleine d'humour et capable de subvenir entièrement à ses besoins.

Et il termina sur une phrase qui devait donner tout son piment à cette annonce : SI PAS TRÈS SÉDUISANTE S'ABSTENIR.

Cet hameçon lancé avec un exemplaire cynisme par un homme qui se trouvait dans une situation assez désespérée pour éventuellement se contenter d'un laidéron salarié devait avoir sa force d'impact souterraine : en effet, cinquante-deux bouches s'y laissèrent prendre.

Il eut néanmoins pas mal de pièges à éviter. Comme il aurait pu le prévoir, la majorité des correspondantes n'étaient évidemment ni intelligentes ni belles ni lucides, ce qu'elles compensaient parfois par une bonne dose de susceptibilité, donc de fatuité. Certaines arboraient

un visage ingrat, mais un corps assez attirant ou vice versa. Beaucoup enfin, dotées de certains attraits et de quelque charme, n'avaient vraiment pas de quoi entretenir qui que ce soit, à peine si elles arrivaient à survivre elles-mêmes.

Mais son annonce fut payante malgré tout, très payante.

Il en était à enlever le slip de la dernière candidate qu'il savait déjà ravissante, ironique et douce, quand il reçut dans les narines l'odeur acide d'un sexe de rêve et dans le regard la vision d'un cul féerique. Et comble de coup de chance, elle préférait se faire caresser plutôt qu'être pourfendue, ce qui convenait admirablement à un homme aussi fatigué.

De plus, si elle n'était pas tellement avide d'écarter les cuisses à tout propos, elle avait un compte en banque ouvert à l'infini. Et elle ignorait l'avarice comme toute forme de mesquinerie.

Cette exemplaire héritière allait à peine sur ses vingt-cinq ans. L'écrivain l'épousa sans tarder, préférant cette solution aux risques de la « liaison durable » souhaitée.

La hantise

Leur rencontre datait de l'avant-veille. Elle ne recelait rien de très surprenant. Il l'avait remarquée dans un café assez fréquenté, il était allé s'asseoir à sa table, et, sans le moindre prologue, il avait entamé la conversation comme s'il la connaissait depuis longtemps.

Elle habitait Amsterdam et comptait passer quelques jours à Paris. Lui avait abandonné la capitale depuis plusieurs années pour se retirer dans une vieille maison délabrée à 30 km de la ville. Il avait donné rendez-vous à la jeune femme pour le dernier soir qu'elle passerait à Paris. En effet, elle devait obligatoirement repartir le lendemain.

Pour venir de sa morne campagne à la ville, il se déplaçait toujours en vélomoteur et, ce jour-là, à mi-parcours sur le coup de 17 heures il roulait assez vite dans la crainte d'arriver en retard. Ils devaient se retrouver dans un bistrot, mais il ne connaissait ni l'adresse ni même le nom de cette inconnue.

Il tenait à la revoir, passer la nuit avec elle. La jeune femme ne lui avait paru ni particulièrement intelligente, ni même très séduisante. Pas si sensuelle non plus. En réalité, il ne se souvenait plus trop de son visage ni même de la couleur de ses yeux. Son souvenir d'elle pourtant si récent était vraiment très flou. Un seul détail le hantait en permanence : le renflement exagéré de son pubis que moulait une robe d'été trop serrée. Comme elle avait des cheveux châains très drus, des sourcils également très fournis, il imaginait avec une précision d'halluciné un pubis lourd d'humidité, véritable tanière de mousse épaisse, d'odeurs marines et de sucres visqueux. Jamais la seule présence d'un sexe imaginé tellement troublant ne lui avait procuré un tel émoi.

Et pendant qu'il roulait, il brassait des images dans sa tête, des bribes de ce futur que chaque tour de roue rapprochait : comment il allait entraîner son inconnue jusqu'à une chambre, où ils iraient dîner pour ne pas être trop loin de l'hôtel, ce qu'il ressentirait en la déshabillant. Ou bien il n'attendrait même pas de la dénuder pour se jeter entre ses cuisses et mordre à pleines dents le tissu gonflé par les poils et les remous du con encore voilé et si bien convoité. À moins

d'imaginer qu'il le mettrait à nu en quelques gestes et le branlerait de tous ses doigts jusqu'à lui soutirer toute sa marée jusqu'à la dernière goutte.

Il ne voyait plus que ces images de viol lui tourner dans les prunelles, il ne regardait plus du tout la route devant lui, n'avait même pas conscience qu'il prenait à toute allure des virages dangereux et surtout qu'il roulait au milieu de la chaussée.

Il ne vit que trop tard surgir en sens inverse le camion de fort tonnage qui le percuta et ne sut même pas ce qui venait de lui arriver. Il perçut le dernier flash d'une énorme robe se déchirant de part en part, des cuisses s'ouvrant pour dévoiler un paysage de broussaille et de marais fascinants bientôt changés en un seul gouffre goulé, velu, ventru qui l'aspirait, le suçait...

Trop tard... Il était à jamais trop tard pour reconnaître qu'au gré de sa vie il avait rencontré pas mal de femmes de l'année, des culs de rêve, des corps de ses fantasmes, des ventres de ses nuits et même une ou deux femmes de sa vie, mais il n'aurait jamais imaginé qu'un jour il se ferait piéger par le sexe de sa mort.

Le hasard

Ils buvaient un café installés à des tables qui se touchaient quand ils lièrent connaissance.

Tous deux allaient vers la quarantaine, déjà fatigués par la vie, déçus par le mariage, indifférents à leur sur-place professionnel, sans enthousiasme pour l'avenir qu'ils prévoyaient morne, sans illusions particulières et sans aptitude à tout bouleverser.

Ils passèrent trois heures à se parler, ou plus exactement à échanger leurs fatigues, leurs déceptions communes, leurs points de vue désabusés, sans révolte, ni vrai désespoir. Ils se sentaient pas mal d'affinités, ils se plaisaient, en douceur, en demi-teintes, sans basculer dans une vraie pulsion de désir.

Ils faillirent échanger leurs numéros de téléphone, mais ils avaient tous deux un tempérament résigné et une longue habitude de la prudence, des reculs timorés. Ils prirent d'un commun accord la décision de laisser le hasard ménager une seconde rencontre.

Le hasard fit singulièrement les choses : ils moururent dix ans plus tard le même jour et furent enterrés dans le même cimetière, côte à côte.

L'heure

Je reconnus immédiatement Laure sur le trottoir de cette petite rue déserte.

Et, au même instant, je m'étonnai de l'avoir reconnue sans aucune hésitation, comme si nous nous étions rencontrés la veille : on était loin du compte, il devait y avoir vingt ans que je l'avais perdue de vue et, de plus, je la rencontrais dans une ville où elle n'habitait pas à l'époque où j'étais tellement amoureux d'elle.

— Laure, murmurai-je étourdi par l'étonnement.

Je sentis qu'elle, en revanche, marquait un temps avant de me reconnaître. Normal, seule ma réaction à moi me paraissait tellement insolite : en effet, quand j'avais quitté Laure, j'avais trente ans, elle cinq de moins ; elle devait donc avoir quarante-cinq ans maintenant et n'avait absolument pas changé. Ni de visage ni d'allure. À peine si elle avait modifié sa coiffure, mais elle portait toujours avec fierté ses longs cheveux châains et, de toute évidence, elle affichait la même arrogance dans son port de tête et comme dans son regard de perverse jeune femme qui avait également gardé intacte sa façon assez indécente de cambrer un admirable corps toujours sans défauts.

— Laure-jamais-à-l'heure, dis-je partagé entre la fascination et le malaise.

Cela la fit sourire.

— Oui, dit-elle. Il n'y a que toi qui m'appelais ainsi. Pourtant j'étais en retard avec tout le monde.

— Il n'y a rien de changé en toi. En vingt ans, tu n'as pas pris une ride, pas un kilo sans doute. Rien. On dirait même que tu as toujours la même montre.

C'était son prétexte favori pour s'excuser avec ironie de ses retards aux rendez-vous. Elle avait à l'époque une montre arrêtée une fois pour toutes sur le chiffre douze.

Invariablement, elle prétendait en riant que c'était ce qui l'empêchait d'arriver à l'heure. Elle se refusait pourtant de donner à réparer cette montre, ou à la jeter.

— Mais je n'en ai jamais changé, m'affirma-t-elle en souriant. Tu as toujours été très observateur. Et regarde, ajouta-t-elle en me tendant son ravissant poignet aussi frêle que celui d'une fillette.

Je vis le cadran, l'heure.

Je crus alors tout comprendre, avec une inexorable conscience de l'impossible, et je regardai en même temps Laure, son corps, son visage pour bien me prouver que je n'étais pas en train de rêver ou de fantasmer.

Il était 6 heures du soir pour tout le monde, bientôt il serait 7 heures, sauf pour Laure. Sur sa montre, il était immuablement midi ou minuit.

L'horticulteur

À part ses fleurs et ses plantes, il aimait la femme avec laquelle il vivait depuis quelques années.

Son monde se limitait à ces deux passions. Exclusives et d'égale intensité. Souvent, en effet, il lui arrivait de regarder ses fleurs tropicales, puis le corps de sa superbe femme, ses plantes rares, de nouveau le visage également fascinant de sa compagne, cela durant de longues, très longues minutes et vraiment il se sentait aussi bouleversé par sa femme fleur que par ses végétaux si féminins.

Puis, un jour, des rumeurs se mirent à circuler dans la région, de maison en maison, jusqu'au bourg le plus proche. On s'étonna de constater que personne n'avait plus aperçu la femme de l'horticulteur depuis un certain temps alors que les voisins et les commerçants la voyaient régulièrement, même si elle parlait peu et tenait tout le monde à distance.

Il y eut enquête.

Assez insistante dès les premières questions, de plus en plus soupçonneuse puisque l'horticulteur répondait assez évasivement quand déjà il consentait à prononcer quelques paroles.

On fouilla la maison de la cave au grenier, on ne décela rien de suspect. On déplaça les meubles, on enleva les dalles de la cave, on fit quelques trous dans certains murs, on ne trouva aucune trace de corps ou de sang. On remua la terre du jardin, les pavés de la cour intérieure, les planches d'un hangar, on ne trouva absolument rien, aucun indice. On voulut même retourner à la bêche le sol artificiel de la grande serre tropicale, mais les plantes les arbres et les grouillants végétaux s'enchevêtraient sur chaque centimètre carré en une jungle tellement inextricable que toute fouille paraissait ridicule.

On abandonna, on fit même quelques excuses.

Et pourtant, si les policiers s'étaient aventurés dans le monde étouffant et suintant de cette énorme serre... Ils auraient vu ce que l'horticulteur voyait tous les soirs depuis des semaines, ce qu'il passait des heures à regarder, extasié, pris entre les délectations du morbide et celles de l'amour fou.

Ils auraient vu, là sous l'ombre parasol d'une feuille géante, une main effilée délicatement ciselée qui semblait s'enliser entre les pétales d'une fleur transparente ; là, un peu plus loin, un bras couleur ivoire, si fin qu'il servait de tuteur à une fragile plante qui serpentait du sol vers d'inaccessibles hauteurs ; là, à un autre niveau, des doigts presque diaphanes greffés à la base de vénéneuses orchidées ; un peu plus loin, les deux demi-globes blafards d'un cul parfait, marmoréen, comme une vasque renversée d'où surgissait la longue tige d'une fleur des tropiques.

Et surtout, au milieu d'une flaque de petit marais, posée très droite, hautaine et livide, une étonnante tête de femme qui semblait incrustée, prisonnière de sa beauté, entre les courbes et les replis d'un gigantesque nénuphar.

L'idée

Comme les affaires marchaient de plus en plus mal, alors que la crise mondiale se portait de mieux en mieux, cette importante marque de parfums qui dégringolait la pente eut l'idée d'offrir avec tous ses produits pour mâles irrésistibles une femme à titre d'essai.

L'inconnue

Jamais je n'oublierai celle qui, pour moi, restera toujours l'inconnue.

Je l'avais vue un matin dans un bureau et nous avions échangé quelques mots anodins concernant son travail quotidien de secrétaire. Elle venait à peine d'être engagée dans cette maison d'édition où je connaissais tout le monde, sauf elle.

En réalité, il me semblait l'avoir regardée assez distraitement et je fus stupéfait de me réveiller le lendemain obsédé par son visage, sa présence et même sa démarche, son comportement. Je n'y comprenais rien. Je ne me souvenais pas de la couleur de ses yeux ni du son précis de sa voix, je ne gardais aucun souvenir de notre dialogue aussi flou qu'impersonnel, je ne visualisais pas précisément son corps à peine entrevu si décent dans sa journée. Et pourtant je voulais cette jeune employée, j'avais rarement désiré une femme avec cette force de percussion.

Il était 10 heures quand je me rendis à la maison d'édition où elle travaillait et je sentis mon influx nerveux se dissoudre quand je vis une autre secrétaire à la place qu'elle occupait hier encore. On m'apprit qu'elle avait donné sa démission le matin même à 9 heures en affirmant de sa voix lasse et atonale que cet emploi lui paraissait sans intérêt et mal payé.

Quant à mon second sujet de stupeur, il me laissa sans réaction, hébété : personne dans cette firme ne connaissait son nom, pas même son prénom, ni son adresse. Personne ne savait d'où elle venait ni si elle avait déjà travaillé dans une autre entreprise.

Comment dire tout ce que je tentai pour la retrouver ? Sans le moindre point de repère, comment mener une enquête sérieuse ? Feuilletter des annuaires ou des archives, passer au crible des fichiers ne servait à rien, m'adresser à un détective privé n'aurait pas eu plus de sens. Et j'étais non seulement incapable de trouver la moindre trace de son identité, mais inapte à m'arracher de la mémoire un signalement plus ou moins précis. En désespoir de cause, pour tenter quand même un acte, je fis relever les quelques empreintes digitales

qu'elle avait laissées derrière elle au bureau, mais cela ne me mena nulle part.

Ne pouvant aller vers elle, je n'eus plus d'autre souci que de l'appeler pour qu'elle vienne à moi.

Par les ondes et les écrans de télévision, je lançai des appels hagards pour alerter la jeune femme qui avait été secrétaire du 2 au 4 avril dans une maison d'édition bien précise et je lui demandais de me joindre personnellement par téléphone. Je plaçai également des annonces dans les journaux à gros tirages, mais en vain.

Un an avait passé quand je reçus une convocation pour me rendre à la morgue. Un préposé sans signe particulier me reçut pour me dire qu'une jeune femme qui s'était suicidée au gaz avait laissé derrière elle un seul indice la rattachant à une réalité quelconque : un morceau de papier où étaient notés mon nom et mon adresse. Peut-être pouvais-je l'identifier ?

Je la reconnus immédiatement. Impossible de ne pas reconnaître son glacial visage d'indifférente à qui la mort, il fallait le reconnaître, allait comme un gant.

Inutile de dire qu'à son poignet, elle portait un bracelet avec la mention « Inconnue ».

L'indifférence

Indolente et toujours lasse, elle n'avait jamais eu la curiosité de regarder son visage dans un miroir. Elle ne vivait que de démission, d'attente vaine et sans aucune impatience.

Elle avait d'ailleurs pris une telle habitude de compter sur les autres que, la nuit, il fallait dormir à sa place.

L'invite

Le feu, à ce croisement de deux boulevards venait de passer au rouge et, d'un coup de frein, j'immobilisai mon vélomoteur quand la jeune femme arriva à quelques centimètres de moi sur sa Mobylette.

Je la regardai en souriant, attendri.

Jamais depuis des années, il n'avait fait aussi froid. Moins dix degrés sous zéro. Nous étions pratiquement les seuls à défier ce froid en deux-roues. Mais nous nous étions harnachés en toute connaissance de cause. Elle surtout. Elle était en combinaison orange de motard, casquée, bottée, le visage entièrement protégé du vent glacé par un foulard noir, les yeux protégés par des lunettes de verre blanc. D'admirables yeux gris sombre, ironiques et tendres qui ne pouvaient être que féminins, car le reste ne prouvait rien.

— Pas frileuse, lui dis-je.

— Bien couverte surtout, dit-elle.

Je lui proposai de prendre une boisson chaude dans le bistrot le plus proche. Elle me dit qu'elle s'appelait Aline, que son logement était encore plus proche que n'importe quel bistrot et elle m'invitait à y prendre un verre.

Elle habitait, en effet à quelques tours de roue, un studio assez spacieux situé au rez-de-chaussée, donnant sur une vieille cour intérieure. Un endroit où il faisait bon déguster un café brûlant, amer, à peine sucré, comme je l'aimais.

Aline n'en prit pas, m'affirmant qu'elle en avait déjà bu trois ce matin alors qu'il était à peine midi. Elle enleva son casque, libérant ainsi d'épais cheveux noirs. Elle s'était également débarrassée de sa combinaison étanche qu'elle portait au-dessus d'un jean de toile et un gros chandail de marin pas assez ample pour ne pas révéler le galbe de très jolis seins. Mais elle avait gardé son foulard noir qui dissimulait tout son visage. Cela me faisait sourire, je me disais qu'elle jouait au mystère, ce que j'acceptais volontiers.

Elle disparut un instant, puis apparut toujours cachée par son foulard, mais à peine vêtue d'un T-shirt blanc à ras d'un sexe sombre,

agressivement bombé qui éclatait dans une chair à peine hâlée, comme un appel à l'amour.

— Viens sur moi, murmura Aline en se laissant tomber sur le lit les cuisses ouvertes.

Le temps de me laisser aller dans mon désir brutalement éveillé, j'étais déjà au plus profond d'elle.

Entre notre jouissance en commun sans fioritures et notre rencontre par hasard à un feu rouge, il ne s'était pas écoulé plus d'une demi-heure.

Aline disparut une fois de plus en me promettant une surprise. Je savais ce qu'elle me réservait. Elle allait enlever son foulard et révéler son visage enfin à découvert. Probablement un visage assez ingrat, peut-être inquiétant ou alors déformé par un accident, par une maladie. Elle revint, cheveux noirs au vent, seins nus en avant, poils du con avenants, et visage offert triomphant, sidérant car si ravissant, en parfaite harmonie avec la perfection de son corps. Je le reçus comme un des plus grands chocs encaissés de plein fouet à l'improviste.

— J'ai eu cette idée de garder mon foulard en me déshabillant, expliqua Aline en toute simplicité. On tombe si souvent amoureux de mon visage, je voulais voir si on pouvait me désirer simplement pour mon cul.

La jalousie

Nadia, il l'avait rencontrée à Cannes en hiver 1940.

Elle avait quinze ans, des yeux bleus plus lumineux que les reflets de la Méditerranée, un corps potelé vibrant de sensualité, un charme pervers et mutin qui allumait en bien peu de temps tous les garçons. Il émanait d'elle avec une singulière spontanéité toutes les vibrations de la coquetterie, de la gaieté de vivre, d'une inépuisable garcerie aussi. Elle venait de Paris que ses parents avaient prudemment déserté puisqu'ils étaient juifs russes.

Lui s'appelait Nathan et venait d'Anvers – Antwerpen, Belgique – où il était né seize ans plus tôt. Jamais il n'était allé plus loin que Bruxelles et Dunkerque. C'est dire qu'en arrivant jusqu'en Provence il avait eu la sensation de parvenir dans une sorte de banlieue du paradis terrestre.

Il était tombé amoureux de Nadia rien qu'en la voyant passer avec un de ses amis sur la Croisette. Il vivait hanté par elle depuis ce moment, pris d'amour fou sans le savoir, notion trop floue pour le cancre assez naïf qu'il était à cet âge. Il se sentait tellement gauche quand il parlait à Nadia, timide, peu séduisant, trop agité, pas habitué à une radieuse présence féminine venue d'un autre monde à ses yeux de provincial, d'autant plus cafouilleur qu'il était encore à la recherche de son physique comme de sa personnalité.

De plus, ce qui n'arrangeait rien, Nadia ressentait une obsédante attirance pour un autre garçon du même âge, mais presque adulte déjà : Francis, un beau juif polonais, blond aux yeux bleu sombre, stupide mais très attirant, infidèle et superbement musclé, bref le vrai séducteur de jeunes filles qui ne connaissait ni l'échec ni la moindre inhibition.

Mais des mois passèrent et, peu à peu, Nadia se laissa attendrir par Nathan qui lui écrivait des lettres à la fois narquoises et passionnées qu'elle trouvait troublantes ; elle en arriva, presque à son insu, en douceur, à se lasser du cynisme hautain de Francis qui butinait en vainqueur d'une fille idiote à une autre, si bien que Nadia le vit de moins en moins alors qu'elle voyait tous les jours Nathan ; son

affection pour lui bascula dans un vrai désir, puis de caresses en caresses de plus en plus intimes, elle en vint à se coller offerte et nue contre Nathan, elle devint sa maîtresse avec cette fureur désinvolte des filles assoiffées d'amour depuis leurs treize ans, lui donna sans réserve un sentiment très différent de celui qu'elle avait pu ressentir pour Francis qui, malgré ses airs de conquérant des plages, lui avait à peine caressé le bout d'un sein.

Ainsi, en marge de la tragédie guerrière de l'année 41, descente aux enfers pour des millions d'hommes, Nathan et Nadia vécurent à plein temps non seulement l'éblouissement d'un amour partagé aussi idyllique que le climat azuréen, mais une vie sans le moindre tracasserie matériel ou familial, dans une liberté de tous les instants, loin des accablantes études à cause de la guerre, loin de la guerre à cause de leur jeune âge, ne pensant qu'à se couler de la douceur de la plage dans la fraîcheur des draps de lit, des randonnées à vélo aux virées côtières en voilier, ivres d'eux-mêmes et de leur amour.

Mais, malgré tout, Nadia avait la coquetterie et l'infidélité dans la peau. C'était sa nature, indubitablement. De temps à autre, il lui arrivait de revoir Francis, de l'embrasser avec la frénésie d'antan même si elle n'alla jamais jusqu'à faire l'amour avec lui. Elle cachait cette vérité à Nathan, lui mentait, mais très mal, et Cannes était une si petite ville, elle se faisait souvent prendre en flagrant délit au cinéma ou sur quelque plage, elle commençait par nier, puis avouait tout, se donnait ensuite si tendrement pour se faire pardonner, jurait que plus jamais elle ne le reverrait, le revoyait quand même en secret avec plus de prudence ; tout cela pour reconnaître qu'elle ne pouvait s'en empêcher, qu'aucun sentiment amoureux n'altérerait son besoin d'être volage, et Nathan devait bien s'y faire et connaître tous les tumultueux tourments de la jalousie, sentiment insolite, nouveau à ses yeux d'adolescent trop épris pour ne pas être affamé d'absolu.

À tel point qu'au gré des semaines, il en arriva à vouloir éliminer une fois pour toutes cette image obsessionnelle de Francis, celle-là même qui le hantait et troublait malgré tout son amie. Effacer cette image, donc supprimer le modèle en chair et en os, en fatuité et en bêtise. Cela tournait à l'obsession pour Nathan et, fervent lecteur de romans policiers, il imaginait des crimes parfaits très raffinés, des pièges mortels impossibles à déceler, des accidents criminels bien camouflés. Il le haïssait, le méprisait, lui en voulait à mort jusqu'à le vouloir mort, ne supportait plus cette arrogance que lui donnait la conjugaison de son charme physique et de son vide intellectuel.

Il en était là enfermé dans ses problèmes de fourmi névrotique quand, en 1942, l'horreur de la guerre déferla brutalement jusqu'aux rivages de la côte d'Azur où tout était si bleu, éden si doux si charme mou, même pour les juifs douillettement réfugiés là-bas. Les mesures

antisémites se succédèrent en vagues impitoyables, passant des désignations à des résidences surveillées aux incarcérations dans des camps de travail locaux, puis aboutirent aux premières arrestations avec expédition en colis express vers Drancy et de là vers les camps de l'épouvante.

Nathan en prit conscience le jour où il abandonna toute idée de tuer Francis de ses propres mains. Comment penser à tuer personnellement un juif alors que des milliers d'hommes se chargeaient de cette mission sacrée ?

Cela sans compter que l'objet de leur dissentiment allait disparaître à tout jamais de leur vie : Nadia partait avec ses parents vers New York via La Havane, grâce à un visa qu'ils avaient payé très cher au marché noir de la survie. Francis prit les choses très légèrement, Nathan sanglota durant des jours entiers, désespéré à l'idée qu'il venait de perdre son premier amour, celui qu'on ne remplaçait jamais parce qu'on ne retrouvait jamais ses dix-sept ans.

Francis fut arrêté et déporté vers Dachau en novembre 43. Nathan eut un sursis car il ne se fit arrêter et déporter vers Buchenwald qu'en 44.

Aucun des deux ne revint jamais de là-bas.

Seule Nadia retourna à Paris à la fin de la guerre. Pour retrouver Nathan qu'elle n'avait jamais réussi à oublier. Quand elle apprit sa mort, elle s'effondra, comme écrasée par le chagrin et l'absurde culpabilité de l'avoir abandonné à l'horreur qu'elle avait fuie.

Elle épousa le premier rescapé des camps d'extermination qu'elle rencontra. Un homme de trente ans, doux et assez terne, vaguement photographe, vaguement encore en vie par miracle.

Elle passa avec lui trente ans dans l'indifférence et ne divorça jamais.

Les jumelles

Je crus voir double en les rencontrant pour la première fois à une soirée chez des amis.

Elles s'appelaient Élise et Éliette, étaient sœurs jumelles, apparemment impossibles à distinguer l'une de l'autre. Mais pour faciliter les choses elles portaient des robes de couleur différente. Élise était vert pâle, Éliette orange vif.

Comme la soirée s'annonçait assez morne et que je les trouvais toutes les deux aguicheuses et pétillantes, fort séduisantes aussi, je leur proposai de venir prendre un verre chez moi.

— Si vous y tenez, dirent-elles en chœur car j'allais apprendre qu'elles disaient sans cesse les mêmes choses en même temps, au même rythme avec exactement les mêmes intonations.

Mises en cage dans mon petit appartement, les jumelles synchrones firent encore plus d'effet. Je recevais rarement deux femmes en même temps et jamais des copies conformes dont l'unique identité me donnait le tournis. Vues de loin, elles charmaient par leur légèreté, leur gaieté, leur fascinante silhouette ; vues de près, elles stupéfiaient par leur improbabilité. L'œil n'accrochait aucun détail susceptible de les différencier l'une de l'autre : elles avaient exactement les mêmes yeux pervers, les mêmes cils de biche et les mêmes sourcils sombres et bien dessinés, la même masse de cheveux noirs soyeux, le même teint pâle, la même bouche de ravissant poisson d'eau douce, le même nez un peu écrasé, les mêmes dents presque trop régulières découvertes par un sourire enjôleur qui creusait une seule fossette du même côté de la bouche.

À première vue, la ressemblance coupait le souffle surtout qu'elle multipliait par deux une perfection déjà si rare à un exemplaire.

Mais à seconde vue, qu'est-ce que cela pouvait bien donner ? Aller y voir devait valoir le coup d'œil. Je leur demandai courtoisement si elles accepteraient de se déshabiller. Et aussitôt demandé, aussitôt fait, elles laissèrent tomber leurs vêtements sur la moquette en accomplissant les mêmes gestes dans les mêmes temps avec une telle précision qu'on aurait pu jurer que l'une d'elles se trouvait simplement

devant un miroir et son reflet. Puis, très vite, toute pensée se néantisa en moi, je ne pensai plus qu'à regarder, à dévorer de la prune, à m'en mettre jusqu'au fond des yeux.

Et si, habillées, Élise et Éliette pouvaient surprendre agréablement, une fois nues, elles donnaient un véritable choc presque surréel. Dire qu'elles étaient semblables était en dessous de la vérité, elles éclataient devant moi en chair et en attitudes, en poses et en expressions lascives comme les deux projections identiques d'une seule femme. Elles devaient peser, à un milligramme près, le même poids, les pointes de leurs seins se dressaient de la même façon, elles avaient un grain de beauté placé au même endroit, leurs quatre fesses étaient également exemptes de tout défaut, leurs chutes de reins prenaient le même virage vertigineux, une toison très sombre et touffue leur dévorait goulûment le bas-ventre avec une même présence singulièrement troublante. L'ensemble de ces visions me donnait presque l'impression d'être ivre mort, la preuve en était que je voyais constamment double.

— Allons, Élise, Éliette, à quatre pattes ! je leur ordonnai pour me donner une contenance. Avec vos culs tournés vers moi.

Elles s'exécutèrent avec ravissement et non sans grâce, aussi bien dressées que deux poneys de cirque.

Leurs derrières jumelés violaient la pénombre, blancs et sphériques aussi aveuglants que des ampoules électriques, deux fascinants soleils d'appartement. Et leurs sexes, vus de dos, avaient encore plus de force de percussion : retournés comme des crêpes, ils leur bouffaient l'entrejambe jusqu'au plus profond de leurs fesses largement fendues. Ce n'était pas un simple con qu'elles avaient entre les cuisses, mais un véritable appel au coït viol, bref et primitif, un puits nocturne, un cratère d'incandescence, d'autant plus obsédant que toutes deux étaient assez petites, réduites à des appâts violemment sexués si rapprochés les uns des autres, avec rien d'inutile autour, pas de fioritures, pas de surfaces de chair perdues. Et, bien entendu, ramassées félines autour de leurs charmes lourds d'odeurs et de liqueurs, il aurait été impossible de dire laquelle des deux dégageait le plus d'indécence.

Je ne voyais pas ce que j'aurais pu faire d'autre à part accomplir le dernier acte d'investigation. Autant dire joindre l'indispensable à l'excitant, en vérifiant si par hasard il n'y avait pas une inquiétante différence de température entre les profondeurs d'Élise et celles d'Éliette.

Je me mis à genoux entre elles, d'un seul geste bien synchronisé, je plongeai mon index droit dans l'entaille d'Élise, mon index gauche dans celle d'Éliette. Aucun doute n'était possible : il faisait exactement

aussi brûlant et aussi aqueux dans le mini-volcan d'Élise que dans celui d'Éliette. Ils marmitaient et mouillaient à la même température élevée, avec la même intensité convulsive. Et bien entendu, leurs rôles conjugués avaient la même sonorité, se perdaient dans les mêmes balbutiements.

Je n'eus pas non plus à me demander laquelle d'Élise ou d'Éliette avait la jouissance la plus explosive et la plus accélérée. Un doigt à l'une, un doigt à l'autre, cela fut bien assez pour les envoyer en quelques minutes, hurlantes et bavantes, dans un même orgasme qui leur cassa si bien les jambes qu'elles s'écroulèrent toutes deux à plat ventre contre le sol, écartelées, gisant tout en jus dans le jusant de leur plaisir. Aucun instrument de précision n'aurait pu les départager sur le plan de la vélocité et de la vitalité charnelles.

Quant à moi, je n'avais pas besoin d'un instrument de mesure pour sonder quel degré mon excitation atteignait. Peu de femmes m'avaient produit un tel effet en si peu de temps. Et comme j'étais hostile à la multiplicité et totalement incapable de choisir Élise plutôt qu'Éliette ou vice versa, je décidai avec une louable logique de les jouer à pile ou face.

Le sort désigna Élise et je ne le déploraï pas plus que s'il avait désigné Éliette. De même, Élise qui avait été choisie manifesta une joie juvénile que partagea Éliette à la pensée que sa sœur avait été choisie.

Des mois passèrent et notre liaison qui avait débuté dans un tel climat de simplicité se prolongea sans heurts, sans nuages et sans malentendus.

Jamais je n'avais connu une fille comme Élise, toujours disposée à faire l'amour, demandeuse et vibrante, singulière à force d'être si constamment naturelle, toujours d'humeur égale, pépiante et charmante, jamais angoissée ni angoissante, incapable de provoquer la moindre dispute, pas même une amorce de malentendu, invariablement ivre de bouger, de jouir de tout et de rien, de s'ouvrir à l'insouciance comme à la douceur de vivre en toute frivolité. Je passais une ou deux nuits par semaine avec elle, et je la trouvais constamment égale à elle-même, avec une telle spontanéité, sans jamais le moindre agacement, que j'en arrivais parfois à me demander si, de temps en temps, elle ne déléguait pas dans mes nuits sa sœur qui pouvait prendre l'invisible relais sur tous les plans. Synchrones comme elles l'étaient, il devait sans doute être plus facile d'être deux pour donner cette sensation de me retrouver chaque fois avec cette joyeuse innocence, cette impression de nouveauté sans cesse recommencée.

Je laissais faire, je ne pouvais que laisser faire. Je ne décelais aucune différence, même infime, dans leurs attraits physiques ni dans

leurs réactions ni même dans leurs perversités depuis que je les avais prises dans toutes les positions. Force m'était de dire que je les aimais donc toutes les deux de la même façon, pour les mêmes raisons fort évidentes.

Jusqu'au jour où, au lieu de passer la nuit chez moi avec Élise – ou Éliette ? – je dus partir à l'étranger et je lui demandai de m'accompagner. Quand, dans le train, les officiers de police nous demandèrent nos papiers d'identité avant de passer la frontière, je compris que j'allais enfin savoir si j'étais avec Élise ou Éliette. Il suffisait de jeter un bref coup d'œil sur sa carte d'identité.

C'était Élise.

C'est alors que, dans le courant de la nuit, j'eus l'idée de la marquer, pendant son sommeil qu'elle avait très profond. Je lui fis au bas du dos, au bord même du gouffre des fesses un léger tatouage, invisible pour elle, à peine visible pour moi, suffisant quand même pour la distinguer de sa sœur. À condition de la déshabiller et de lui demander de me tourner le dos, ce qui m'arrivait souvent.

De nouveaux mois s'écoulèrent. Mon enquête d'identification ne fut pas très difficile à mener et elle me donna la preuve que mes soupçons étaient fondés : une fois sur trois c'est Éliette qui m'ouvrait ses cuisses à la place d'Élise. Et même en aiguisant toute ma méfiance, seul le tatouage demeurait une preuve sans appel car jamais je ne pus percevoir un autre indice d'une substitution.

Tout aurait pu en rester à ce rythme de croisière qui semblait arranger tout le monde, mais au cours des semaines, je constatai que si Élise était toujours fidèle à nos rendez-vous, Éliette, elle, venait de moins en moins souvent, jusqu'au jour où elle ne vint plus du tout. Encore une fois, cela ne m'enleva rien puisque cela ne faisait aucune différence.

Quelques mois plus tard, Élise m'annonça qu'elle attendait un enfant de moi. Mais, par l'effet d'une curieuse logique souterraine, ce fut Éliette qui accoucha.

Je considérai que cet enfant avait en réalité deux mères et je crus normal de faire mon devoir en les épousant toutes les deux.

Le lendemain

De tous les habitués de cette boîte de nuit considérée comme un des hauts lieux du snobisme de la capitale, il était celui qu'on enviait le plus.

Il avait en effet tout pour lui, du moins sur le plan de la séduction : un beau visage grave de Viking, un corps bien proportionné d'homme rompu à pas mal de sports ; il était assez intelligent, narquois, cynique, plein d'audace, imaginatif ; et d'ailleurs il gagnait beaucoup d'argent parce que tout lui réussissait, aussi bien avec les femmes que dans les affaires.

Impavide buveur, noceur jusqu'à l'aube plusieurs fois par semaine, baiseur qui ne manquait jamais ses coups, dragueur assez versatile pour changer de partenaire tous les trois ou quatre jours, il avait ce brutal dosage de qualités et de défauts fascinants qui font les hommes à femmes. Il en était conscient, mais demeurait humble par lucidité et faisait semblant d'ignorer que sa réputation bien établie comme son charme toujours en éveil menaient la plupart des filles à une tendre reddition en très peu de temps.

Cette nuit-là il était arrivé au bar avant ses autres complices d'ivresse. Il buvait assez nerveusement, et plus que de coutume, parce qu'il venait de manquer dans l'après-midi une importante commande. Malgré son habitude de tenir l'alcool en marathonnier de la nuit bien entraîné, il sentait son discours devenir de plus en plus incohérent, de même que le décor et les visages effleurés s'enfonçaient dans une brume de pénombre mixturée à une bouillie de sons où il était difficile de distinguer les mots des notes de musique.

Il aurait été incapable de dire quelle heure il pouvait bien être quand il se retrouva dans un taxi avec une femme inconnue qu'il embrassait avec la sensation de s'accrocher aux parois ténébreuses d'un gouffre flou tout en se demandant s'il avait dragué cette créature nocturne ou si on la lui avait présentée. De toute façon, elle sortit du taxi avec lui et il la fit entrer dans son appartement dont la porte se referma sur eux.

Il faisait jour dehors quand il vit confusément une forme très

blanche évoluer dans la pièce où il était encore couché, à peine conscient. Puis la forme, qui avait passé du blanc au noir goudron, le surplomba, s'approcha si près de lui qu'il ne vit plus rien, ce qui lui permit de retomber dans son inconscience plus proche du K. O. que du sommeil.

Il n'arriva à son bureau qu'au début de l'après-midi. Assez étonné de devoir admettre, ce qui ne lui arrivait jamais, qu'il ne se souvenait plus du tout de ce qui avait bien pu arriver dans le courant de cette nuit dont il ne retrouvait que des bribes insignifiantes, mal reliées entre elles. Il se rappelait vaguement avoir emmené chez lui une femme rencontrée dans des circonstances insaisissables et il savait aussi qu'elle avait dû le quitter avant midi puisque à cette heure-là il s'était enfin réveillé, seul dans son appartement.

Quand il prit son premier whisky à son bar préféré, après un frugal dîner arrosé d'un Vichy 42, il eut l'impression assez insolite d'être considéré avec une évidente curiosité par plusieurs hommes, presque tous des habitués de cet endroit. En général, c'était plutôt les femmes qui lui prêtaient une attention volontiers équivoque.

Cette fois, même le barman lui jetait un regard intrigué, lui qui le connaissait depuis plus de douze ans et qui en avait vraiment vu d'autres. Jusqu'au moment où il fut harponné par une de ses plus anciennes relations de comptoir, un de ces faux confidents toujours entre deux verres et constamment au courant de ce que les autres consommaient en chair et en liquide la nuit.

— Alors ? demanda-t-il sans préliminaires avec une gourmandise assez incongrue. Comment ça s'est passé ?

— Quand ?

— Hier soir, voyons. Tu te rends compte de la perturbation que tu as provoquée en l'embarquant au milieu de la nuit...

Il ne retrouvait pas la mémoire des événements que lui relatait son interlocuteur, mais il écoutait avec une attention de plus en plus soutenue, et de la perplexité il passa à l'hébétude quand il comprit que la femme qu'il avait emmenée au plus profond d'une nuit dont il avait tout oublié, c'était Ava Gardner.

La lettre

Il y avait dix ans que Nicole Moreau rédigeait le courrier du fichier clients d'un important club de lecteurs.

Cinq jours par semaine, huit heures par jour, depuis dix ans, à un rythme qui oscillait entre trente et quarante lettres. Toujours personnalisées, chaleureuses de préférence, pour donner à chaque adhérent l'impression qu'il était unique, et toujours gorgées d'inutiles explications, d'excuses et de mots rassurants. Lettres monotones malgré tout, très monotones, car le courrier des abonnés du club pouvait se répartir en trois catégories : les réclamations agacées ou plaintives de ceux qui n'avaient jamais reçu un livre payé et commandé, les reproches de ceux qui renvoyaient un volume qu'ils n'avaient pas commandé ou les doléances de ceux qui avaient refusé un ouvrage arrivé en mauvais état.

Nicole Moreau passait pour l'employée la plus efficace de ce service. Non sans raisons. Elle tapait à la machine plus vite que ses six autres collègues, pensait et rédigeait avec une louable vivacité, avec, même, un réel bonheur d'écriture dans certains cas. D'ailleurs, c'est elle que l'on désignait d'office pour répondre aux clients hargneux comme aux plus fidèles qu'il fallait ménager et traiter avec quelque subtilité.

Parce qu'elle était délurée, intuitive, plus lucide que les autres employées, elle était aussi celle qui trouvait sa vie professionnelle aussi vaine et vide que sa vie privée. Elle travaillait comme dactylo depuis l'âge de dix-huit ans et c'est sans grandes illusions, sans aucun enthousiasme qu'elle allait aborder la trentaine. Elle ne voyait pas exactement les exaltantes compensations qu'elle avait bien pu engranger. Même le travail qu'elle menait à bien avec une telle dextérité, une si constante conscience professionnelle lui paraissait fastidieux et dénué de tout intérêt. Elle n'avait pas d'amies, pas d'aventures passionnelles ni même passionnantes, peu de relations et encore moins de temps pour s'en faire. Elle habitait, en effet, comme beaucoup de modestes employés, la banlieue et passait trois heures par jour en va-et-vient entre son spacieux bureau et son minuscule

logement. Elle avait aimé pendant quelques années un homme marié qui n'avait pas divorcé pour elle et depuis cette liaison, elle n'avait ressenti aucun coup de cœur, à peine de temps à autre, un coup de désir facile à étancher. Elle supportait la solitude, la préférait à la morne fausse entente des couples. Elle regardait peu la télé, lisait beaucoup avec une certaine passion entretenue par ses longs trajets dans les transports en commun, et préférait rester chez elle à écouter des disques plutôt que traîner dans des bistrots en quête de rencontres qui ne lui apportaient jamais rien. Et dans le vaste labyrinthe de son lieu de travail, elle ne vivait pas non plus à pleines pulsions, à peine si elle supportait le milieu faussement littéraire où elle végétait depuis tant d'années déjà ; elle évitait d'ailleurs de penser à son avenir dans cette firme, avec tout juste la perspective d'être ridiculement augmentée de quelques francs par an en attendant la retraite et la conscience qu'on aurait quand même pu, au gré des années, lui confier un travail plus passionnant que celui du courrier quotidien.

En somme, elle faisait partie de cette minorité de femmes qui risquaient de demeurer toujours entre deux chaises, entre deux malentendus. Joliment faite, mais pas éblouissante, intelligente et ironique, mais trop discrète pour être fascinante, elle était également assez émouvante, mais trop effacée sur tous les plans pour séduire ceux qu'elle aurait pu aimer, alors qu'elle ne rassurait même pas ceux qui évoluaient dans son banal quotidien. Où elle n'avait aucune possibilité d'évasion, de changement de rails.

Un jour, alors que l'après-midi entamait sa première heure à des kilomètres-seconde de la fin de journée, Nicole Moreau sentit une étouffante fatigue la gagner à la lecture en diagonale de la dix-neuvième lettre du jour. La réclamation classique d'un client de province, qui, assez évasivement, sans la moindre colère, s'étonnait de ne pas avoir reçu l'ouvrage qu'il avait commandé depuis plus d'un mois.

Et devant cette lettre de doléances si neutre, impersonnelle, comme adressée à un robot répondeur, Nicole Moreau sentit soudain sa lassitude tourner à la calme révolte, au besoin de dire cette révolte, d'oublier et de nier tout le reste. Sans changement à vue, sans métamorphose physique, elle se sentit devenir une autre en quelques secondes. Passer du stade de dactylo à celui d'être humain, de l'état de subalterne à celui de rebelle.

Alors, sans véritable préméditation, elle se mit à rédiger, pour la première fois de sa vie, une vraie lettre. Envoyée non pas à un parent ou à un amant, pas non plus à un ami ou à un juge, mais à n'importe qui – au client inconnu – à cet individu dont elle ne savait rien, qu'elle n'avait jamais vu, jamais imaginé, qui n'était absolument rien à ses yeux, si ce n'est, par hasard, le signataire de la dix-neuvième lettre ;

habitant la Creuse, seul détail concret et sans intérêt que Nicole Moreau avait distraitement enregistré.

Elle commença sa lettre en prévenant le « Cher Adhèrent » qu'elle ne lui parlerait pas de son colis qui semblait s'être perdu, qu'on verrait ça plus tard, une autre fois, un autre jour, et que dans cette lettre commencée à 14 h 12, elle ne lui parlerait que d'elle.

Puis, avec cette précision vierge de sentimentalisme et ce glacis verbal dus à des années de courrier commercial, elle écrivit sans pause et sans ratures, sans chute de tension, une lettre confession sans concession, dépouillée de toute vaselineuse poésie, de tout lyrisme de chambre ou de métaphysique de cuisine. Une lettre rédigée en phrases nettement scandées, presque linéaires, une sobre missive dans laquelle Nicole Moreau raconta ses journées et leur grisaille, ses semaines sans pièges et sans surprises, ses mois qui s'écoulaient sans flux de marée haute et sans ressac de descendante comme perpétuellement à l'étalé ; sa faim de vivre sans cesse nourrie de monotonie qui lui coupait l'appétit, son constant besoin de changements qui ne changeait rien dans son parcours quotidien, sa tristesse de comprendre qu'elle s'ennuyait encore moins avec elle-même qu'avec les autres, sa panique de savoir qu'on la considérait comme une remarquable employée alors que tous les emplois lui paraissaient lassants, idiots, futiles et prétentieux.

Elle termina par un post-scriptum très commercial : *Inutile d'envoyer une lettre de rappel ; pour votre colis perdu, j'alerte le service d'expédition* ; puis constata qu'il était déjà 19 heures et qu'elle avait écrit une lettre de 27 pages. C'est en rédigeant l'enveloppe qu'elle réalisa que son correspondant s'appelait Nicolas Moret, un nom presque semblable au sien, ce qui la fit sourire. En revanche, la Creuse n'évoquait vraiment rien pour elle et c'est avec quelque ironie qu'elle se demanda comment on pouvait habiter si loin, surtout à Châtelus-Malvaleix, patelin de 710 habitants où Nicolas Moret, sans nul doute un prototype exemplaire de la France profonde, devait exercer une profession oscillant entre le notaire, le vétérinaire ou l'instituteur.

Trois jours plus tard, Nicole Moreau recevait une lettre à son nom. C'était la première fois que cela lui arrivait. Alors qu'elle avait bien dû signer Pour le directeur, Nicole Moreau, plus de 70 000 lettres depuis qu'elle travaillait dans cette maison.

Nicolas Moret affirmait avoir lu sa lettre avec infiniment de plaisir et l'invitait à venir passer le prochain week-end à Châtelus-Malvaleix. Il lui joignait un billet pour Montluçon. Il l'attendrait à la gare, assurant que sa voiture était plus reconnaissable que lui-même : une « Traction avant décapotable de 1938 ».

Nicole Moreau n'avait pas appris à connaître les hommes en allant

au lit avec eux, mais en lisant leurs lettres, même si souvent elles ne semblaient pas en dire bien long. Et le ton à la fois prévenant et distant de Nicolas Moret, comme son écriture, sa proposition elliptique mais ferme, son absence de tout épanchement lui disaient allusivement qu'il habitait peut-être au cœur même de la France profonde, mais qu'il n'en était sans doute pas un habitant typique malgré son nom tellement neutre et il ne devait pas exercer une profession aussi banale qu'elle aurait pu le croire.

D'abord, il avait répondu par retour du courrier, ce que n'aurait pas fait un homme soucieux des convenances psychologiques et de l'orgueil masculin. Ensuite, il n'avait opté pour aucune des solutions conformistes : amorcer prudemment en secret une correspondance ou proposer un rendez-vous à Paris, ce qui n'engageait à rien dans cette capitale de l'anonymat. Enfin quelqu'un qui s'avouait moins frappant que sa voiture devait avoir une certaine humilité, même si cette voiture devenue rarissime pouvait servir de passeport à un évident snobisme. De bon aloi d'ailleurs, car moins vulgaire que celui de mettre des roues à son compte en banque avec une Rolls ou une Maserati. Tout cela était sous-entendu dans une lettre décidément assez concentrée et Nicole Moreau le comprit sans devoir peser le pour et le contre.

Si bien qu'elle répondit immédiatement qu'elle serait exacte au rendez-vous.

Elle le fut, la Traction modèle 38 aussi. Décapotée, car il faisait assez beau.

Nicolas Moret n'était pas aussi âgé que sa voiture si bien entretenue, il devait avoir la quarantaine et semblait également l'avoir bien entretenue.

Aux environs du bourg, la jeune femme apprit que la voiture venait d'entrer dans le domaine Moret et quand elle vit la demeure où il habitait, elle pensa qu'il devait être plus facile de se préserver là que dans un placard de la banlieue parisienne. Ce n'était pas exactement un château, mais cela y ressemblait d'assez près : une solide maison du XVIII^e siècle dont la sobre façade en pierre de taille devait servir de rempart à deux étages et une vingtaine de pièces.

Quand Nicole Moreau lui demanda comment on faisait pour avoir une aussi belle maison, Nicolas Moret répondit en souriant :

— Rien. On attend.

— On attend quoi ?

— La mort de ses arrière-grands-parents qui ont fait fortune, puis celle des grands-parents qui ont fait fructifier cet argent, et celle de ses parents qui ont réussi à bien le placer.

— Et vous, dans cette histoire ?

— Moi, je dépense judicieusement ces revenus et je ne fais rien d'autre.

— Vous n'avez appris aucun métier ?

— À part celui de survivre le plus agréablement possible, non. Il y a bien des penseurs un peu partout, pourquoi n'y aurait-il pas des dépenseurs ?

Nicole Moreau l'écoutait fascinée. C'était bien la première fois qu'elle rencontrait un homme fortuné qui ne pensait pas exclusivement à surveiller la marche de ses affaires, de 6 heures du matin à 9 heures du soir.

Il lui fit les honneurs de sa demeure, un labyrinthe de pièces assez basses de plafond où tout était pénombre et bois sombres, cuivres et lourds meubles rustiques, objets insolites et tableaux anciens, avec une majorité d'admirables marines. Ses commentaires détachés et narquois ou parfois nostalgiques en disaient long sur son indifférence à presque tout et sur ses passions plus secrètes pour quelques oasis peu fréquentées. Nicole Moreau le voyait se densifier devant elle, à la fois étranger et si proche, inconnu et pourtant si facile à comprendre. Il devait être doux et cynique, méprisant et déchiré, égocentrique et généreux, calmement ivre de vie et lucidement épouvanté par la mort qui remettait à chaque instant, à tous les niveaux, les pendules à l'heure. Il aimait les livres et la musique, les images et les animaux, les femmes et la mer, les ports et les voiliers. Il avait d'ailleurs un vieux ketch de 20 mètres sur lequel il passait le plus clair de son temps car il n'appréciait que fort modérément la campagne, surtout qu'il haïssait l'agriculture, la verdure, la pêche et la chasse, le vin et la bouffe.

— Mais vous vivez à la campagne, et si loin de la mer en plus.

À quoi il lui fit remarquer que, comme Trouville située à 200 km de Paris, Châtelus se trouvait également à 200 km, en ligne droite, du plus grand port de plaisance de France : La Rochelle. Son port d'attache. Comme sa belle maison de campagne était son havre de rêve, son musée personnel. Nicole Moreau n'en croyait ni ses yeux ni ses oreilles.

— Le châtelain et la bergère, murmura-t-elle en pensant à l'inusable intrigue des romans de gare.

Mais elle n'était pas une bergère et son châtelain ressemblait surtout à un marin avec sa belle gueule burinée et son air d'être revenu de tout, hanté par la conscience d'avancer de toute façon jusqu'au point d'où personne ne revient jamais.

— Venez, dit-il en la prenant pour la première fois par la main. Je vais vous montrer quelque chose.

Il la fit entrer dans une vaste pièce qui n'était qu'une bibliothèque circulaire, surchargée, du parquet au plafond, de milliers de livres

presque toujours reliés cuir, en singulière harmonie avec leurs supports en bois d'acajou.

— Toute cette partie, dit-il en désignant un pan de mur impressionnant, est exclusivement réservée aux livres épis-tolaires. Je les collectionne. Les lettres m'ont toujours fasciné.

Il expliqua qu'il n'aimait pas les romans écrits pour être publiés et lus par le plus grand nombre alors que les lettres écrites en marge de toute idée de diffusion étaient à ses yeux la littérature à l'état brut, la confession parfois sans pudeur, la mise à nu dans un état de transe bien souvent, presque un état second.

— Voilà pourquoi j'ai répondu à votre lettre, Nicole. Qui d'ailleurs ne m'était pas adressée personnellement ni à personne d'autre. Rien qu'au vide. Mais j'ai lu des dizaines de milliers de lettres dans ma vie et il y en a bien peu qui m'ont paru aussi déchirantes que la vôtre.

Il laissa Nicole Moreau avaler les syllabes de cette révélation comme si on les lui transfusait au goutte-à-goutte. Puis il lui demanda :

— Voudriez-vous vivre avec moi ? Chez moi ?

Elle ne put répondre que par un sourire désarmant, et d'ailleurs désarmé.

Ce ne fut que le lendemain matin, après une nuit passée au plus profond des plumes d'un grand lit paysan à baldaquin que Nicole Moreau demanda à Nicolas Moret :

— Il y a quand même quelque chose que je n'arrive pas à comprendre... Comment se fait-il que tu sois abonné à un club de lecteurs aussi vulgaire que celui où je travaille ?

— Ah ! ça... dit-il en riant.

Il savait que ce club avait la réputation de ne sélectionner que les insipides bêtises dont le grand public se gavait. Il en commandait régulièrement pour l'employée des postes qui n'avait presque rien à faire et tirait une certaine fierté d'avoir passé du roman-photo aux niaiseries romanesques.

Alors Nicole Moreau pensa que, décidément, il fallait une avalanche mathématique de hasards fort improbables pour avoir la chance de rencontrer un homme à aimer. Et elle pensa du même coup que, le mois dernier, elle avait été contactée par un club concurrent et qu'elle avait failli changer de travail.

— Tu te rends compte, Nicolas ? lui demanda-t-elle sur le souffle.

— Mais oui, Nicole, murmura-t-il sans savoir de quoi il devait se rendre compte.

La littérature

Nathalie, il la connaissait depuis quelques mois.

Il lui téléphonait souvent, il la voyait de temps en temps, rarement plus d'une heure.

Il la désirait depuis leur première rencontre, mais elle aimait un autre homme et tenait à lui rester fidèle. Il l'avait vaguement caressée dans des bistrots, un peu embrassée et ce corps refusé dont il ne connaissait presque rien le hantait. Il trouvait Nathalie singulièrement excitante, inaccessible, ondoyante, bref fascinante.

Si fascinante qu'il en fit le personnage central d'une longue nouvelle où il la décrivait sous les traits d'une créature à la fois solaire et nocturne, ivre de tendresse et de cruauté, déchirée entre sa violence sexuelle et sa volonté de l'endiguer, une femme-piège qui se débattait dans ses propres pièges, oscillant vénéneuse et languide entre ses élans sauvages, sa torpeur morbide, son humour noir et ses secrètes confusions.

Durant toute une semaine, il vécut dans l'obsession de Nathalie, enfermé dans son bureau, et de phrase en phrase il s'engluait dans une insidieuse passion pour la Nathalie qu'il recréait au gré des pages. Toutes les phrases qu'il lui faisait murmurer sur le souffle, tous les gestes qu'il lui prêtait, toute l'équivoque qu'il lui avait tissée le jetaient inéluctablement dans un état second qui le rafalait de la fièvre au désir, du refoulement à l'attaque brutale, du lyrisme à l'indécence la plus crue. En écrivant le mot FIN il aurait fait n'importe quoi pour arracher Nathalie à son quotidien et la forcer à entrer dans le sien : il aurait donné son appartement pour un lit à partager avec elle, un an de sa vie pour l'aimer le temps d'une nuit, et bien entendu, un plan diabolique pour la séparer de l'homme avec lequel elle vivait depuis quelques années.

Il ne revit Nathalie que dix jours après avoir terminé un texte de quatre-vingts pages haletantes.

Il l'invita à dîner et s'aperçut avec consternation qu'elle n'était qu'une secrétaire assez satisfaite d'elle-même, hantée par ses dérisoires soucis de bureau et par sa volonté de décrocher de minables

promotions, qu'elle vivait en réalité les fesses serrées et l'esprit ouvert à des nuées de mesquineries, plus maussade que secrète, plus insolente qu'insolite, courageuse au travail et peureuse en amour, et finalement assez assoupie au fond d'un corps trop potelé qui n'avait rien de bien saisissant.

Il la quitta assez tôt, prétextant un travail urgent à boucler. Il rentra directement chez lui pour s'écrouler dans un fauteuil, relire avec une lente délectation sa longue nouvelle et passer la nuit avec la Nathalie dont il était tellement épris.

La locataire

Je cherchais depuis un certain temps à acheter une maison à la campagne, mais celle-ci était la première que j'avais eu la curiosité de visiter.

Je venais de parcourir le rez-de-chaussée, je passai au premier étage.

La demeure devait dater des années 20, elle était isolée dans une morne campagne à 2 km du village. Elle me paraissait harmonieuse, inquiétante aussi avec ses vastes pièces toutes désertes, abandonnées depuis des années sans doute.

C'est en arrivant dans la plus grande chambre de l'étage que je ressentis une sourde inquiétude. Je m'étais arrêté au seuil de cette pièce, vide comme toutes les autres, à part une chaise en bois au milieu du parquet et deux candélabres en argent qui, posés de chaque côté d'un haut miroir, semblaient monter la garde sur une cheminée de marbre.

J'avancai vers le miroir, je vis les traits de mon visage s'altérer, déformés par la stupeur. J'apercevais le reflet des deux candélabres, des murs, du parquet, de toute la pièce où je me trouvais, mais sur la chaise reflétée se tenait une jeune femme qui n'existait pas dans la réalité.

Elle me tournait presque le dos, je la voyais cependant assez bien pour admirer la gracieuse cambrure de son dos, le profil d'un sein sans défaut, les longs cheveux sombres et ce corps languide, alangui, tendrement sculpté par une robe mauve aussi intemporelle que la vision de cette créature de l'impensable. Surtout qu'elle tourna la tête vers moi pour esquisser un lugubre sourire, m'adresser un brumeux regard de détresse teinté d'une étrange invite.

Puis elle se figea à tout jamais, gardant la pose, hiératique. Insoutenablement obsédante, inaccessible.

C'est ainsi que je rencontrai la femme qui devait me hanter toute ma vie.

La main

Il y avait un peu plus d'un an qu'il avait fait sa connaissance. Elle était devenue sa maîtresse quelques jours plus tard.

Il n'aimait que très modérément faire l'amour avec elle. Il lui trouvait un corps trop mou, falot, pâlot, privé de vibrations. Ses baisers maladroits et saliveurs le laissaient également assez froid. Surtout quand cette bouche lui happait fébrilement le sexe.

Mais tout changeait quand elle utilisait ses doigts à la fois timides et magiques. Qu'elle refermait sur lui avec une telle douceur, une telle science amoureuse qu'il en arriva à demander sa main à ses parents.

Le mariage

Hanté et dégoûté par la mort, peut-être pour exorciser cette obsession, il avait consacré toute sa vie à défier les risques les plus insensés, à narguer toutes les variations du danger de mort.

Tout y avait passé, tout lui avait réussi : traverser le Pacifique en planche à voile sans radio et sans accompagnement ; avaler le désert du Sahara en Solex ; descendre le Zambèze en canoë esquimau ; parcourir la Sibérie en patins à roulettes ; faire le tour du Groenland à bord d'un dériveur léger ; se laisser emporter dans les torrents furieux du Colorado à califourchon sur un tronc d'arbre.

Et ainsi de suite, au gré des continents et de l'inépuisable réserve de pièges qu'ils recelaient.

À la longue pourtant, il ne s'en tira pas indemne. Mais gagné par une paralysie des deux jambes, arrimé à un fauteuil roulant, il en profita pour participer au Paris-Dakar, épreuve tapageuse qu'il avait toujours trouvée indigne de lui. Il s'en sortit évidemment sans le moindre malaise.

Comme il avait gagné pas mal d'argent, il n'eut aucune difficulté à épouser sa très séduisante infirmière qui n'avait que vingt-trois ans alors qu'il venait d'entamer sa quatre-vingtième année.

Un an plus tard, il ressentit tous les soirs avant de s'endormir des malaises diffus de plus en plus lancinants. Il ne pouvait pratiquement plus bouger depuis quelques mois, mais il pouvait encore penser. Et faire le rapport entre certains faits indubitables : ces malaises lui tenaillaient les entrailles chaque fois qu'il venait d'avalier la tisane bien chaude et bien sucrée que son épouse lui apportait avec une tendre sollicitude sur le coup de 10 heures du soir. Et, en observant avec plus d'acuité le regard bleu candide de sa femme si dévouée, il lui fut facile de détecter, derrière cette candeur, le reflet métallique d'une implacable détermination.

Alors, douillettement installé dans son appartement velouté et feutré, il comprit avec terreur ce que signifiait « vivre dangereusement » : attendre sans aucune chance de s'en sortir la venue sournoise de la fin, d'un instant à l'autre. La mort, avec laquelle

il avait flirté durant toute sa vie. Cette fois, il l'avait épousée.

Le mensonge

Ma rencontre avec Aurore se fit à cause d'une voiture. La sienne, pas la mienne. Je n'en avais jamais eu.

Il faisait très beau, ce jour-là. Exceptionnellement chaud aussi pour un début de printemps. Et tellement lumineux que j'avais déserté mon emploi depuis la veille, sans prévenir personne. Je supportais déjà mal le bureau quand il pleuvait, cela tournait à l'allergie quand il y avait du soleil.

J'avais longtemps marché dans les rues, au hasard, moins grisé par la douce chaleur que par cette impression de désertion, avec le risque de recevoir mon préavis après ces deux jours d'absence. Je souriais à cette idée, sans aucune raison de réagir ainsi.

Depuis une heure déjà, j'étais installé à la terrasse d'un grand café du centre pas trop exposée au fracas du trafic. Je ne pensais à rien, je regardais simplement. Je laissais des flots de passants filer dans mon regard, je me disais que cela finissait par former une sorte de masse liquide qui s'écoulait au ralenti et j'étais étonné de voir qu'aucun détail ne paraissait faire tache dans cet ensemble. Les hommes ne m'avaient jamais intéressé et, à mes yeux, tous me semblaient si ternes, assez abrutis pour se ressembler comme des frères du médiocre. Et les femmes, pourtant si présentes dans mes hantises de prédilection, n'étaient pas plus frappantes à mes yeux.

Je dus détourner les yeux car je supportais mal les lieux où la foule s'écoulait à un rythme d'une impitoyable régularité, impossible à endiguer ou à ralentir. Invariablement, le même malaise montait en moi : cette conscience insidieuse que ces milliers et milliers de passants n'étaient jamais que des sursitaires, des futurs cadavres, et que, dans quelques décennies, il ne resterait plus un seul survivant de ce gigantesque magma d'humains si grouillant de vie.

Sans doute me serais-je levé pour échapper à ces pensées si la voiture n'était pas arrivée. Elle venait de se ranger le long du trottoir, en douceur, et n'avait rien de très particulier. C'était une petite décapotable de série courante en Allemagne, ni belle, ni laide, de couleur sobre. Un seul détail retenait mon attention : le pneu arrière

crevé. Déjà un passant s'était arrêté pour le signaler à la propriétaire de la voiture. C'était en effet une femme qui conduisait. Blonde et seule, très blonde. Je souriais toujours, un peu étonné de comprendre qu'elle n'avait pas senti que son pneu était à plat et qu'elle venait de constater les dégâts, un peu perplexe, sans aucun énervement cependant. Comme elle me tournait le dos, je remarquai qu'elle était assez petite, plutôt menue, très bien faite et surtout qu'elle avait de bien jolies fesses.

Mais c'est quand elle se retourna que je la vis vraiment. Un mot, mieux que tous les autres, pouvait la définir : lumineuse, voilà ce qu'elle était. Transparente presque, avec sa peau très légèrement hâlée, presque rosée, littéralement noyée de lumière et d'éclat par le soleil intérieur qui semblait irradier de tous ses traits. Des traits qui n'avaient d'exceptionnel que leur harmonie dans la perfection : de ravissants yeux noisette, un nez sans défaut, une bouche qui ne devait pas savoir mimer une moue amère, des dents presque trop blanches, heureusement assez petites et des cheveux blonds coupés court, tellement fins qu'ils paraissaient faits de soie et de reflets. Tout cela aurait pu être banal s'il n'y avait pas eu cette luminosité qui la changeait en une éblouissante définition de la femme considérée comme un objet d'art, une sorte d'aboutissement de tant de millénaires d'éternel féminin. Je crois qu'il était difficile de la regarder sans lui témoigner de façon tacite une sorte de gratitude teintée d'émerveillement. La voir agir n'était pas moins surprenant. Avec la plus grande décontraction, une application un peu enfantine, c'est ainsi qu'elle affrontait les choses. Pour l'instant, sans demander aucune aide, elle avait pris dans sa voiture le manuel concernant les ennuis mécaniques, elle cherchait sans doute le chapitre concernant la réparation d'un pneu crevé. Et tout cela, elle le faisait sans se soucier de personne, en oubliant qu'une centaine de consommateurs n'avaient pas d'autre point de mire que cette adorable créature en difficulté qui agissait comme si elle se trouvait dans un désert, abandonnée, uniquement préoccupée de sa voiture et de sa perplexité devant les gestes à accomplir.

Je me levai, rejoignis la jeune femme qui me tournait le dos. Un instant, je lus par-dessus son épaule.

— Vous comprenez ce que vous lisez ? lui demandai-je.

— Absolument pas.

La simplicité de sa réponse ne m'étonna pas. Je savais qu'il en serait ainsi. Qu'elle serait sans méfiance aucune et sans artifices. À tel point que je n'avais même pas cherché une seule seconde ma première phrase. Je lui avais dit n'importe quoi. Elle se retourna pour me dévisager un instant, me sourire ensuite. Je suppose que je restai

ébloui, figé durant quelques secondes. Jamais je n'avais vu autant de charme, de gaieté et de douceur exploser dans un sourire. On aurait vraiment pu croire qu'elle m'attendait depuis des semaines et qu'elle laissait toute sa joie de me voir enfin lui monter au visage. Je savais cependant que ce n'était qu'une illusion. Son sourire seul la créait, révélant assez de sortilèges pour tout bouleverser.

— Si vous continuez à sourire ainsi, lui dis-je, tout le quartier sera bientôt à votre disposition pour réparer votre pneu.

— J'espère bien que non, dit-elle. J'ai peur du monde. Je remarquai qu'il n'y avait aucune coquetterie, aucune afféterie dans sa façon de parler. Le charme n'était pas voulu ou fabriqué, il jaillissait à l'état pur, comme à son insu. Elle devait en connaître le pouvoir et ne ressentait guère le besoin d'en rajouter.

— Vous avez fait une mauvaise rencontre. Je suis strictement incapable de réparer votre pneu, je ne sais même pas conduire une voiture.

— Nous trouverons bien quelqu'un. Ne vous en faites pas. Vous allez voir.

Cela dit, elle avait raison. Après bien des tâtonnements, j'arrivai à ouvrir le coffre arrière de la voiture, ce qui ne servit à rien parce que je ne pus pas décoincer le cric pris dans un étau de ferraille. Agacé ou attendri par notre maladresse, l'écailler du café vint à notre secours, il se mit au travail, s'encrassa les mains et changea la roue en quelques minutes.

— Et voilà ! déclara-t-il, triomphant.

— Puis-je vous offrir une cigarette ? lui proposa la jeune femme avec infiniment de gentillesse.

Il refusa, il ne fumait pas. Il nous quitta un peu interloqué. Je compris que rien ne pouvait paraître plus déroutant, à certains moments, que la simplicité quand elle prenait ses racines dans un naturel inhabituel.

Aurore, c'était son nom. Il lui allait singulièrement bien, j'avais rarement rencontré une jeune femme donnant une telle sensation d'être à l'aurore d'autant de choses, sûre de sa beauté, de son comportement, de sa capacité d'aimer, bref de tout ce que l'on voulait. J'avais lu son nom sur une petite plaque rivée au tableau de bord de sa voiture et j'en profitai.

— Bonjour, Aurore, lui dis-je.

— Nous pouvons repartir, si vous le voulez, me dit-elle.

— Vous m'enlevez ?

— Bien sûr.

— Sans même connaître mon nom ?

Je me présentai, elle démarra. Elle conduisait comme elle bougeait et comme elle parlait. Les gestes paraissaient couler tout naturellement dans son corps, admirablement mis au point sans avoir été prémédités. La vie, dans toute sa désarmante définition c'était ce qu'elle représentait avant tout. Quelque chose d'aussi simple que l'eau, l'air, le feu. Un compromis des trois éléments pouvait à la rigueur lui servir de passeport. Je me rendais surtout compte que dans ce monde de momifiés, d'assoupis épuisés ou d'agaçants nervosistes, la vibrante vitalité tellement décontractée d'Aurore pouvait passer pour une véritable singularité, presque une anomalie.

Avec quelque ironie, je pensais que j'aurais eu des dizaines de questions à lui poser. Sur elle, son passé, son quotidien, sur son attitude à mon égard, sur sa façon d'agir, sur ses intentions. Heureusement, je n'avais pas la moindre intention de me perdre dans ces bribes d'enquête rituelles. Elles n'auraient eu aucun sens, ne convenaient pas du tout à ce que nous étions en train de vivre en marge de toutes les conventions de la rencontre entre deux inconnus. Sans y mettre aucune ostentation, Aurore avait supprimé le jeu des préliminaires et, sans le vouloir peut-être, elle créait en toute désinvolture l'ambiance idéale du mystère et de l'aventure à multiples inconnues. Celle-là même qui se passait des enquêtes indiscretes sur l'identité, des investigations psychologiques et des amorces de confession intime. Pour la première fois, j'avais la sensation de vivre un véritable imprévu. Et, de plus, un imprévu enivrant, sans heurts, sans scories, sans ombres insidieuses. Une exaltante énigme que je ne tenais pas à analyser. Il faisait bon dehors, la voiture était bien suspendue, il faisait doux sous le sourire d'Aurore, son joli corps sentait le grand air, la vie sans complexes, elle conduisait sans à-coups, avec prudence, tout allait pour le mieux dans la plus ensoleillée des journées d'un printemps précoce.

— Je suis bien avec vous, me déclara-t-elle avant de s'engager sur l'autoroute. Vous êtes pressé ?

— Pas du tout. Je suis simplement pressé de n'arriver nulle part.

Pendant un moment, je dévisageai Aurore dont je ne voyais que le profil. Sous cet angle, elle paraissait moins ravissante, moins radieuse que de face ; je remarquai qu'elle avait des traits assez accusés, très purs, pas tellement classiques, mais fort harmonieux. Quand ce visage ne souriait pas, il paraissait totalement détendu, en marge de toute ombre comme de tout tourment. Et si calme, si paisible, comme s'il n'était qu'une surprenante image, une apparence sans aucun arrière-plan de nerfs, de sang, de miasmes mentaux. C'était cela aussi : alors que la plupart des êtres semblaient faits de tensions, de contradictions et de faux raccords, Aurore, elle, ne semblait faite que de lumière et de douceur, d'équilibre et de charme.

Quant à ce que je ressentais pour elle... Sous le charme, je l'étais depuis le premier instant. Mais une heure avait passé, et chaque seconde de chaque minute m'incarcérait davantage dans l'éblouissante présence de cette inconnue qui semblait incarner avec une telle indolence la joie, le plaisir et l'ivresse d'être en vie sur cette terre dans sa superbe peau de blonde. Il me semblait pressentir que jamais je ne pourrais plus me passer du plaisir ou du besoin de regarder Aurore. La regarder vivre, parler, bouger avec cette aisance qui devait être son monde personnel. Je savais tout cela et, quand j'y pensais, cela me faisait un peu peur. Sans doute parce que la rencontre s'était déroulée avec une telle évidence et que les choses s'enchaînaient en une suite si parfaitement logique dans son absence de tout contretemps, de toute contrariété. Peut-être les apparences étaient-elles trop simples, justement, pour ne pas ressentir en arrière-plan quelque méfiance ? Mais rien ne me poussait à pressentir quoi que ce soit de dérangeant et je me refusais à prévoir ce qui devait arriver ou non dans les heures à venir. Les minutes que je vivais suffisaient à mon étonnement, à ma quiétude d'esprit. La voiture semblait glisser presque silencieuse en dessous de 100 km à l'heure, Aurore conduisait andante avec quelques doigts, une vague pression de ses jambes si minces, heureuse de tout et de rien, de se laisser glisser à la paresseuse dans une solaire journée dont je ne connaissais ni les horaires ni les détails ni même les points de repère.

Nous dérivions ensemble vers un même point, assez proches l'un de l'autre pour que je puisse sentir la chaleur de son corps, effleurer du bout des doigts comme par inadvertance son bras nu, mais nous n'avions échangé au gré des kilomètres parcourus que très peu de phrases.

Elle ne m'avait rien dit de bien révélateur la concernant, elle ne m'avait pas posé de questions beaucoup plus indiscrètes. Elle s'était étonnée à un moment de me voir si disponible alors que les hommes, à ses yeux, fondaient toujours dans leurs journées comme si le sort du monde en dépendait. Cela m'avait fait rire et je me devais de lui avouer que le sort de la planète me laissait aussi froid que celui de la firme pour laquelle je rédigeais de minables lettres publicitaires, raison pour laquelle je m'étais alloué, sans dédommagement, ces deux jours de congé pour cause de trop beau temps.

— Oui, avait-elle approuvé. J'aime bien les êtres qui préfèrent leur liberté à l'argent, mais c'est si rare.

J'en profitai alors pour la traquer dans un semblant de confession en lui faisant remarquer que, de l'argent, elle semblait en avoir.

— C'est vrai, avait-elle reconnu, sans aucune fatuité. Mais pour moi, tout a toujours été si facile.

Avec le rayonnement qui la définissait, cela me paraissait logique, normal. La radieuse tendresse qu'elle dégageait pouvait lui ouvrir toutes les portes, celles des studios comme celles des banques, des manoirs, des entreprises privées et de tout ce qu'il était facile de deviner. Au gré de quelques vagues allusions, je comprenais qu'elle avait dû passer à travers la vie comme on passait à travers un cerceau et elle en avait profité avec allégresse, sans ostentation et sans la moindre vanité. Tout en elle semblait vraiment être spontané, désinvolte, mais sans cynisme, sans amoralité affichée. Elle n'avait rien d'une truqueuse ni même d'une comédienne. Elle m'avait d'ailleurs avoué détester le théâtre, le jeu, les artifices. Son premier emploi de modèle que s'arrachaient les revues de luxe l'avait accablée d'ennui et elle l'avait largué après quelques mois. Elle souriait bien mieux à la vie qu'au faux snobisme et à la prétention des photographes.

Voilà ce que je croyais savoir d'elle, ce que je croyais avoir reconstitué avec de maigres pièces de puzzle qui me suffisaient. Jamais, en effet, je n'avais accepté avec autant de confiance la présence d'une inconnue et elle aussi semblait m'accepter puisqu'elle ne me posait jamais la moindre question.

Nous ne nous connaissions pas, mais nous nous sentions bien ensemble, comme tacitement liés par la part de mystère que nous entretenions, engourdis de bien-être solaire, engagés sur une route départementale depuis qu'elle avait quitté l'autoroute à environ 40 km de la capitale.

Elle agissait sans parler, sans me demander mon avis. En douce, avec un calme détachement, sans le moindre signe d'autorité. Un être vraiment libre, de ses actes, de sa personne, de ses décisions, c'est bien ce qu'elle représentait à mes yeux. On ne pouvait l'imaginer que vivant seule et n'ayant que l'embarras du choix pour rencontrer qui elle voulait, survivant dans le quotidien par le seul sortilège de ce sourire anéantissant, sans entraves, sans famille et sans aucun besoin d'attaches. Je pensais aussi que jamais personne ne m'avait paru aussi dépourvu de toute méfiance. Après tout, nous roulions sur une route déserte loin de toute agglomération, Aurore ne savait rien de moi et qui lui prouvait que je n'étais pas un détraqué sexuel ou même un simple délinquant dont il y avait tout à craindre ? Et fugitivement, en toute connaissance de ma totale absence d'agressivité, je pensai que, de mon côté, je ne savais pas non plus qui elle était. Ce qui me fit sourire un instant, un court instant seulement.

Il commençait à faire très chaud, j'enlevai mon léger blouson.

— Vous avez raison, remarqua-t-elle en arrêtant de rouler. Je vais en faire autant.

Elle enleva le chandail assez élégant qu'elle portait par-dessus sa robe orange d'été et elle apparut assez largement décolletée pour dévoiler des seins de très jeune fille, à la fois chastes et troublants. Toute son attitude recelait les mêmes contradictions : on ne pouvait pas dire qu'elle agissait avec impudeur, mais au contraire avec une naïve décontraction, exactement comme si elle voulait m'aguicher en douce ou comme si elle me connaissait depuis des mois et que nous formions depuis longtemps un couple.

— Vous savez où vous allez ? lui demandai-je soudain pris de curiosité.

— Bien sûr.

Cela donnait un faisceau de suppositions. Allait-elle vers un restaurant de campagne, une chambre d'auberge, chez des amis, dans sa propre maison ? Mais, ces doutes mis à part, elle avait de toute évidence l'air d'une jeune femme qui savait parfaitement ce qu'elle faisait. Cela me fit penser que, malgré son apparence cristalline de blonde aux yeux tellement solaires, elle n'avait rien de futile en elle. Ni surtout rien d'indécis.

— Vous faites une mauvaise affaire en me kidnappant lui dis-je. Mes parents sont morts et mon patron verserait plus volontiers une rançon pour être à jamais débarrassé de moi.

Ce qui surprit Aurore.

— Il pourrait vous licencier, ce serait moins compliqué, ajouta-t-elle.

J'étais d'accord, mais lui expliquais que mes relations avec mon patron n'étaient pas aussi simples que cela, il aurait voulu me renvoyer sans remords, ce qui lui était impossible parce qu'il m'aimait bien tout en me reprochant mon refus de toute soumission, ce qu'il admirait également.

— Oui, approuva Aurore. C'est bien ce qui m'a plu. Votre côté rebelle. Et c'est pour cela que je me sens si bien avec vous.

Que répondre ? Et que croire ? Je ne croyais rien, justement. Je ne savais pas trop pourquoi elle semblait si détendue à mes côtés, pourquoi elle m'avait entraîné sans s'expliquer dans sa journée comme si nous avions pris depuis longtemps ce rendez-vous précis. Et tout cela sans manifester aucun trouble particulier à mon égard, aucun sentiment passionnel ou pervers, aucun fébrile attrait pour le mystère ou l'inconnu. Il n'y avait d'ailleurs jamais la moindre trace d'équivoque dans les quelques phrases qu'elle m'adressait. Elle parlait sans ambiguïté de la façon la plus directe, même si tout passait par le crible d'une voix râpeuse et tendre, câline et imbibée de joie de vivre. J'en étais à croire que si elle avait dû me désirer, elle m'aurait dit en toute innocence qu'elle se sentait toute mouillée intérieurement de ma

présence ou quelque chose du même cru. Mais peut-être les mots n'avaient-ils pas tout à fait pour elle le sens qu'ils avaient pour les autres. Cela me fit sourire parce que l'idée me paraissait insolite et pourtant plausible : une femme qui se serait exprimée avec la plus grande facilité tout en ignorant le sens exact des mots employés. Et pourquoi pas ? Une fois encore je songeai au charme des rencontres inattendues : tous les « pourquoi pas ? » devenaient admissibles, normaux.

Vers 1 heure, après avoir bifurqué vers une vicinale et pris un raccourci pour rejoindre une autre départementale, Aurore s'arrêta devant une petite auberge, non loin d'un village. Parcours qu'elle semblait connaître par cœur, ce qui me prouva au moins qu'elle savait en effet exactement où elle voulait arriver.

— Nous y sommes, dit-elle. Nous serons très bien, vous verrez. Nous pourrions déjeuner dans le jardin.

Cela se passa ainsi.

Le jardin était plutôt déplumé, mais le déjeuner l'était moins. Aurore but pas mal de vin rosé, ce qui ne la rendit ni plus exubérante ni moins naturelle que d'habitude. En réalité, on aurait pu jurer que cela ne lui faisait pas plus d'effet que l'eau que je buvais toujours durant les repas. Je n'avais jamais apprécié le goût du vin que je trouvais simplement écœurant.

J'eus beaucoup de mal à l'inciter à parler d'elle, de sa vie qu'elle prétendait si banale sans rien en dévoiler de révélateur. Elle ne paraissait jamais éviter les questions ou détourner la conversation mais avait au plus haut degré l'art de rendre ses réponses, aussi fluides que de l'eau, précises et évasives en même temps. Jamais le moindre aveu ou quelque confidence ne pouvaient lui être arrachés. Mais plus vains encore furent tous mes essais pour faire glisser le dialogue dans le domaine fluctuant de l'équivoque. Aux compliments, aux phrases tendrement allusives ou franchement d'attaque, elle répondait par le sourire. Son arme favorite. Ce sourire qui s'imposait alors comme un étrange faisceau destructeur, trop gavé de lumière peut-être pour l'affronter de face, pour ne pas le ressentir comme une brûlure. Agissant ainsi, elle ne tombait jamais dans la prudence, ni même dans la prudence, elle restait disponible et très détendue, égale à elle-même, presque sans cesse disposée à se pencher vers moi pour me frôler de son odeur, de même que très souvent elle me prenait les mains pour les enfermer dans les siennes. Parfois il lui arrivait de passer son doigt sur mon visage et, une fois, elle m'effleura la bouche de ses lèvres humides, puis m'embrassa sur les yeux avec une légèreté de papillon.

— Que je suis heureuse avec toi ! s'exclama-t-elle me tutoyant

pour la première fois.

C'est à cet instant que je faillis basculer vers elle, envoyer une de mes mains en plein centre de son slip que j'imaginai blanc et un peu transparent, l'autre main pour se refermer sur un de ses seins. Je voulus agir ainsi, plus poussé par la curiosité que par le désir, ce qui me bloqua toute velléité d'un acte vers elle. Je croyais pressentir qu'il serait trop simpliste et maladroit de profiter de la joie qu'Aurore me disait éprouver à être simplement près de moi.

Et puis se jeter sur elle demandait une brutalité qu'elle attirait si peu en ce moment. Elle paraissait si lisse, si parfaitement lavée de tout défaut, si juvénile avec son corps tellement plus gracieux que sexuel, son visage qui ne trahissait qu'une confiance enfantine. J'éprouvais une véritable gêne à laisser monter mon désir, j'aurais eu la sensation d'être bestial, immonde, ridicule dans mon besoin d'agresser une créature faite de savon et de soleil, de duvet soyeux et de reflets rosés. Peut-être me serais-je déchaîné dans une insoutenable excitation sauvage si j'avais senti que cette fille de rêve à ne pas souiller s'était soudain révélée trempée jusqu'aux cuisses, haletante, littéralement ouverte au seuil de la jouissance et tout en rôles éperdus, en contradiction sidérante avec son aspect presque irréel. Mais il n'en était rien. Aurore avait terminé son deuxième café et ne semblait pas même se douter des fantasmes qui me tournaient dans la tête. Elle avait demandé l'addition et, quand je voulus payer elle s'y opposa, mettant dans son refus une fermeté pourtant éloignée de toute colère.

— Je ne veux pas, dit-elle. C'est moi qui vous ai invité. Et je me moque de l'argent. J'en ai.

Je la laissai faire plus amusé qu'attendri. L'argent n'avait jamais eu d'importance dans ma vie, j'en dépensais beaucoup quand j'en gagnais et je me laissais facilement inviter quand j'en avais peu.

Un instant, je me demandai si Aurore, malgré son attitude plus tendre que sensuelle, n'avait pas eu une arrière-pensée en m'invitant dans cette auberge. Je me renseignai discrètement à l'intérieur et j'appris qu'il était exclu d'avoir une chambre dans cet établissement par ailleurs fort exigü. De toute façon, Aurore ne semblait pas être une habituée, personne n'avait paru la reconnaître. Je lui posai la question, elle me répondit qu'elle y avait dîné une fois, l'an passé, et qu'elle en gardait un bon souvenir.

— Viens, murmura-t-elle en m'entraînant vers la voiture. On rentre.

Il devait être 5 heures de l'après-midi et j'eus la sensation quand elle me prit la main pour marcher jusqu'à sa décapotable, après m'avoir murmuré ces mots d'invite, que c'est dans sa chambre, vers son lit, qu'elle me tirait au ralenti. J'avais eu raison de ne pas

m'abattre trop vite sur elle. Nous avions le temps, la soirée et la nuit devant nous. Et Aurore ne devait pas être de ces femmes que l'on excite et séduit en leur mettant la main aux fesses. Elle m'avait accepté depuis ce matin et rien n'avait dû altérer ce qu'elle ressentait pour moi. Même si l'éclat immuable de son sourire semblait pulvériser toute trace d'un sentiment nettement définissable.

Elle démarra en souplesse et, comme à l'aller, ne dépassa jamais le cent à l'heure pour rentrer vers la capitale.

— Qu'allez-vous faire de moi ? lui demandai-je en jouant tant bien que mal la légèreté.

Une fois de plus, son rire silencieux fut sa seule réponse. Un rire qui ne contenait pas la moindre nervosité, pas la moindre promesse et pas davantage d'invite. Un rire sain et joyeux.

J'avais enfoncé son genou dans une de mes mains, je le caressais en douceur et, de temps en temps, deux de mes doigts montaient au ralenti plus haut sur sa cuisse, comme en exploration d'un terrain d'une telle douceur que j'en croyais à peine mon sens du toucher, mais cette peau n'évoquait pas du tout une notion de charnel et je n'arrivais pas à lui arracher la moindre vibration, pas même un imperceptible tressaillement. Une seule fois, je laissai un de mes doigts se faufiler sous le slip pour se perdre un instant dans un duvet de poils si soyeux qu'ils évoquaient un sexe bien sagement assoupi, encore plus décent et plus chaste que n'importe quel autre carré de chair d'Aurore. Qui d'ailleurs demeura impassible en acceptant cette esquisse de caresse, attentive à la route où la circulation devenait plus dense. On approchait en effet d'une des portes de la ville.

Une demi-heure plus tard, nous étions en plein milieu du trafic assourdissant des heures de pointe, à la pointe normale de la démente automobile.

Je proposai à Aurore un verre dans un café au bout d'une rue relativement calme.

C'était la première fois que je la voyais, non plus inondée de soleil, mais dans une lumière assez faible, presque la pénombre. Aurore n'avait rien perdu de son charme, ni son sourire de sa grâce. Seule sa robe orange, celle-là même qui allait si bien aux blondes, perdait loin du soleil une bonne partie de sa luminosité. — Tu ne peux pas comprendre, murmura Aurore qui n'avait encore jamais parlé si bas, ce que cette journée m'a apporté de calme, de détente. Je l'attendais si peu.

À aucun moment, elle ne m'avait parlé avec autant de gravité et même son regard semblait s'être vaguement assombri.

— Moi non plus je n'attendais pas cette journée. Comment aurais-je même pensé à te rencontrer devant ce café où jamais je n'avais mis

les pieds ?

Son visage parut reprendre sa vie solaire en m'écoutant parler, sa main monta jusqu'à mon visage et ses doigts me caressèrent un instant le front comme pour y chasser les sombres pensées qui allaient très bientôt s'y accumuler. Ses lèvres s'étaient entrouvertes, j'y encastrai en douceur les miennes, elle n'ouvrit pas davantage sa bouche, me légua lentement, tendrement un bout de langue, un peu de salive, et surtout le velouté presque douloureux de ses lèvres qui disait si bien la douceur à peine humide que devait avoir son joli sexe enfantin. Peu de baisers m'avaient autant troublé, surtout que la plupart des femmes embrassaient la bouche grande ouverte, ce qui me donnait toujours une sensation de tomber dans un gouffre.

— Où veux-tu passer la nuit, Aurore ? Chez toi ou chez moi ?

Elle semblait s'être lavée de toute émotion, de toute sensualité, de tout trouble quand elle énonça d'une voix monocorde ces mots que j'aurais pu jurer avoir mal entendus, mal compris :

— Je suis obligée de rentrer ce soir. Mon mari est souffrant. Il faut que je reste près de lui.

Je demeurai figé, incrédule, me sentant à peine témoin de cette scène. On m'aurait annoncé à ce même moment que je devais être fusillé parce que je venais de rencontrer cette jeune femme blonde, je crois que j'aurais été moins frappé de stupeur. Aurore, elle, avait retrouvé toute son exemplaire aisance, sa décontraction comme si elle humait les secondes d'une journée de vacances, la mousseuse ivresse d'une rencontre un peu imprévue.

— Ton mari ? arrivai-je à articuler sans y croire.

— Bien sûr. Il y a cinq ans que nous vivons ensemble. Si tu veux, nous déjeunerons ensemble après-demain.

— Pas demain ? m'endiai-je assez lamentable.

Mais Aurore ne semblait rien remarquer de mon désarroi, de ma dérive en moi, en elle, dans ce qu'elle disait. Elle me quittait comme elle m'avait rencontré : avec un naturel désarmant, déodoré, presque aseptisé, plein de calories malgré tout.

— Non. Demain, je ne peux pas. Après-demain.

Après-demain seulement... J'approuvai machinalement, avec des gestes de lapin en peluche qu'on aurait mal remonté. Je me sentais transi, comme congelé dans un état de somnambulisme. Il me semblait pressentir que le sol s'écroulait, et ce noir éboulement contaminait tout ce que je ressentais, tout ce que j'avais cru, espéré, prévu, redouté même. Me laissant en échange la gluante présence de tout ce qui se révélait et aussi, et surtout, de ce que je ne comprenais pas encore.

Aurore me donna un numéro où je pouvais éventuellement la

joindre, puis m'effleura les lèvres de ses lèvres closes, mettant dans ce geste comme dans son regard plus de simple gentillesse que de tendresse sensuelle. Elle prit ensuite mes coordonnées et promit de me téléphoner dans deux jours parce qu'elle préférait m'appeler elle.

— Il me sera difficile de ne pas te voir demain, lui dis-je.

Elle répondit par ce fascinant sourire qui me donnait toujours cette sensation qu'il biffait du monde toute rancune, toute agressivité, toute question retorse. Qu'il réduisait tout à rien.

Sa voiture s'éloignait déjà.

Je la regardai disparaître, essayant en vain de sortir de l'accablement dans lequel j'avais la sensation de m'enliser, à moitié paralysé, déjà.

Je passai une partie de la nuit à murmurer son nom, comme si je demandais à ce nom radieux son secret, puis je m'endormis pour me réveiller trop tôt et demeurer à regarder le plafond en criblant le vide d'une quantité de questions et d'hypothèses.

Des hypothèses parfois très précises, mais toutes fausses, il faut l'avouer. De même que je m'étais trompé en imaginant que peut-être je ne reverrais jamais Aurore, en tout cas pas avant deux jours.

Je la revis le lendemain, en effet, contre toute attente. Non pas en chair et en os, bien vivante, tellement naturelle et ruisselante de plaisir d'être ainsi faite. Je la vis au contraire figée à tout jamais, glacée, hors d'atteinte. Car c'est à la une de tous les quotidiens que je retrouvai Aurore ce matin-là.

Les faits étaient simples : on l'avait arrêtée chez elle pour le meurtre de son mari. Il y avait plusieurs jours qu'elle l'avait assassiné.

Aurore souriait en gros plan sur la photo choc que publiaient les journaux. Son sourire semblait éclabousser toutes les pages grisailleuses de quelque rayonnante couleur alors que le cliché était en noir et blanc. Ce sourire qui avait l'air d'annoncer l'irruption brutale de l'été dans un monde de mornes informations et de brumes hivernales.

Hypnotisé, réfrigéré, je me sentais ridiculement réduit à une seule obsession, enfermé dans son absurde : Aurore m'avait menti en prétendant que son mari était souffrant alors qu'il était mort.

Faut-il le dire ? Presque tous les journaux appelaient Aurore « La femme au sourire ».

Le modèle

Assez grande, superbement proportionnée, elle avait une présence sexuelle qui pouvait couper le souffle aux plus exigeants et pourtant il n'y eut qu'une seule revue libertine pour prendre l'initiative de consacrer quinze pages à ses charmes de choc. Trop choquants justement pour être demandés par les autres magazines.

En effet, même si d'autres vedettes de la photo érotique avaient un corps aussi éblouissant que le sien, toutes, à côté d'elle, semblaient généralement faites de savon, de talc rosé, de jolis coussinets enduits de soumission, avec toujours dans leurs poses quelque chose d'emprunté ou de frigide, de faussement provocant et de bêttement innocent. Elle seule respirait à un point dérangeant l'obscénité à l'état brut et bestial sans jeu ni préméditation, le charnel offert à cru. Celui-là même qui suscitait tout naturellement le viol par le regard et cela sans mise en scène de sa part, rien qu'en se montrant nue pour exhiber, côté face, un con ténébreux qui donnait une irréprouvable envie de lui mettre la main au cul et, côté pile, deux fesses au sillon assez vertigineux pour inciter à se perdre dans les poils de son sexe.

Pour ce magazine, elle posa une seule fois seulement avec une louable désinvolture dans l'indécence de toutes les positions, à quatre pattes, les cuisses écartelées à angle droit, pelotonnée sur elle-même pour mieux dévoiler son édreton intime, rejetée cambrée en arrière ivre de sa propre jouissance d'exhibitionniste. Ce qui ne l'empêcha pas de raisonner en lucide économiste car elle exigea, non un simple cachet pour sa prestation, mais plus simplement 1 franc sur toutes les branlettes individuelles qu'elle susciterait. Le magazine avait normalement un tirage de 200 000 exemplaires, mais elle fit si bien monter les tensions que ce numéro-là dépassa le million et devint au cours des années une pièce de collection très recherchée. Ce qui lui valut finalement une rente à vie.

Cela ne l'empêcha pas de tenter un autre coup unique, publicitaire celui-là. Elle posa nue, vue de dos, les fesses captées en gros plan, agressivement cambrées devant une baignoire pour le lancement télévisé du savon Palmolave et elle demanda par contrat que cette

annonce n'ait que dix passages. Ensuite, pendant tout un mois, elle enchaîna sur une autre séquence où elle apparaissait entièrement habillée pour affirmer sur un ton tout à fait neutre que son cul avait si bien assuré le succès de Palmolave que ce produit pouvait désormais se passer de cet appât. Astuce qui décupla le chiffre d'affaires de la firme, mais là encore elle avait prévu le coup en exigeant dès le départ, au mépris de toute avance, un impitoyable pourcentage sur toutes les ventes et bénéfices.

C'est alors qu'elle tomba éperdument amoureuse d'un incapable sans charme, et d'ailleurs sans situation, sans intelligence, impuissant de surcroît qu'elle n'arriva jamais à ranimer, ni avec sa bouche, ni avec des mots, ni par les fascinants sortilèges de sa croupe de choc.

Les mots

Je lui disais toujours : « Tu es une fille de rêve. » Phrase peu originale car beaucoup d'hommes amoureux la murmuraient à des femmes bien ancrées dans la plus plate réalité, souvent dépourvues de tout charme, de grâce comme de quelque insolite beauté. Mais Virginie avait vraiment l'air de sortir d'un rêve.

Tout en elle évoquait son côté improbable, son apparence irréelle : ses immenses yeux fiévreux, son teint trop clair de douce vampirisée, sa taille si fine qu'on aurait pu l'enserrer dans un bracelet, son absence de densité charnelle alors qu'elle dégageait de tout son corps ce fluide érotique de certaines filles longues et minces.

Je mis un certain temps à oser lui adresser la parole. Puis des mois et des mois avant de lui avouer l'amour et le désir qu'elle m'inspirait. Enfin, du jour au lendemain, elle accepta de me voir très régulièrement. Le plus souvent, elle se montrait assez distante et ne se laissait inviter que dans des endroits où il fallait observer une certaine réserve. Parfois, au contraire, elle semblait ivre de se laisser séduire, embrasser, caresser, mais refusait invariablement de passer une nuit avec moi.

Un soir, cependant, alors que je m'étais résigné à vivre exalté par sa présence et en manque de son corps, elle me demanda de l'emmener chez moi. Aussi simplement que si elle venait de me rencontrer et qu'elle trouvait naturel de faire l'amour sans inutiles préliminaires.

Et comme j'aurais pu le pressentir, son personnage éthéré, évanescent, exagérément décent, craqua de part en part quand elle se retrouva nue, seule avec moi pour la première fois, et elle se donna au plaisir durant des heures dans un débordement de râles et de spasmes, de fureur et de douceur.

Au bout extrême de notre jouissance commune, englués l'un contre l'autre, à l'aube nous nous écroulions dans le sommeil.

Quand je m'éveillai, au début de l'après-midi, je sortais d'un rêve enjôleur où, en un endroit imprécis, une Virginie plus vraie que nature me caressait du bout des doigts, de façon assez chaste, presque

timidement.

— Tu n'es pas seulement une fille de rêve, murmurai-je en m'étirant avant de me renverser sur elle, je rêvais justement de toi avant de me réveiller.

Mais je ne me réveillai vraiment qu'en comprenant que je basculais dans le vide, sur ce lit, je ne voyais qu'une désertique surface de blanc sans la moindre trace de Virginie auprès de moi.

Impossible de nier les faits : l'oreiller portait l'empreinte de sa tête, mais je n'eus pas besoin de me lever pour la chercher dans l'appartement, je savais qu'elle n'était plus là.

J'avais compris et je tombai au fond de cette aberrante évidence comme dans un puits où seul l'indicible m'attendait : Virginie avait accepté de passer la nuit avec moi et, tout naturellement, après l'amour sauvage elle s'était retrouvée dans mon rêve plein de douceur et plus jamais je ne la retrouverais dans la brutale réalité qui lui convenait si mal. Personne, d'ailleurs, ne l'y revit jamais.

Virginie était vraiment une fille de rêve, comme je le lui disais toujours.

La nuit

Il devait y avoir quinze ans que j'habitais au quatrième étage de ce banal immeuble de quartier résidentiel, mais je n'étais jamais entré dans ma cuisine à 2 heures du matin. Elle donnait sur une cour intérieure que dominait un grand immeuble moderne et déjà délabré.

C'est là que je la vis. Entièrement nue.

Vision qui m'agressa avec une telle fulgurance que je ne crus pas devoir allumer la lumière pour trouver ce que je cherchais. J'allai simplement vers la fenêtre, je ne fus plus qu'un regard.

La jeune femme était encadrée par une fenêtre d'en face, au même niveau que la mienne, à 20 mètres de là, dans une chambre à peine meublée, cernée de murs nus. Elle était là, mise en vitrine, si proche de mes mains, si loin, dans un ailleurs aussi inaccessible que si elle avait évolué dans une autre dimension.

Quel choc ! Il faisait rose chez elle, il faisait laid et douillet, plutôt minable, mais son corps éclatait, sous la lueur ridicule et feutrée de deux lampadaires de boudoir, comme un fantasma censuré au seuil de l'improbable.

Elle évoluait, plus nue que les murs, persuadée d'être seule dans la nuit noire du quartier, dardant pour moi seul, à travers les vitres, un cul qui avait de quoi laisser hébété, éclaté en deux demi-globes d'une stupéfiante perfection, des seins arrogants, un sexe goulu et dodu dont les poils sombres et drus grignotaient des cuisses bien musclées, une chute de reins presque exagérée qui me rejetait au fond de moi, simplifié, rajeuni, lavé de tout souvenir d'un autre corps, dégénéré, sans forces, sans voix et sans autre hantise que celle de me jeter, les doigts et les dents en avant, sur ce corps presque trop femelle pour être vrai.

Elle rangea quelques objets avec des airs de somnambule lourde de toute la sève qu'elle devait contenir, agissant avec une parfaite décontraction, d'autant plus excitante qu'elle prenait des postures oscillant entre la grâce et l'obscénité sans le faire exprès : ramassant des miettes sur la moquette accroupie comme si elle pissait, ce qui pornographiait singulièrement ce con de haute nuit ; rangeant un

bibelot sur une étagère assez haute pour l'obliger à se mettre sur la pointe des pieds et creuser exagérément sa vertigineuse chute de reins ; se cambrant un instant devant un miroir, ventre et sexe en avant comme si elle voulait se prendre elle-même ; déambulant sans but apparent, toujours très lentement, lascive malgré elle, tournoyant sur elle-même dans le vide, un coup pour dévoiler son ventre velu velouté, un autre coup pour montrer son cul d'attaque sournoisement dévoré par cette mousse nocturne que l'on devinait gluante et affamée. Corps soleil de chambre qui avait le rayonnement hautain et la veulerie sournoise, non pas de la chair à vendre ou à louer, mais d'un organisme sexuel à violer, extraordinaire, impossible à saisir ou à séduire, un instant mis en vitrine dans l'incroyable, parfait, nettoyé de toute scorie par la fadeur de cette lumière rosée qui lui donnait une chair trop lisse, trop uniformément colorée. Idéal de la fesse, fesses de l'idéal érotique, explosées comme en rêve sous cet éclairage de vitrine à putes, à la fois minérales et charnelles, vulgaires et hiératiques, galbées exagérément pour inspirer le désir sauvage, jetées en même temps dans cet aquarium désert qui les enduisait d'inaccessible.

Ce fascinant intermède de cinéma muet dura environ cinq minutes, puis la jeune femme se plaqua contre le mur du fond, éteignit brusquement les lumières, biffa du monde son image pour me laisser à l'ombre et au néant.

Je ne fermai pas l'œil de la nuit, trimbalé au gré d'une dure leçon d'humilité. Moi qui avais repéré et abordé tant de femmes, affalé comme des focs tant de slips, écarté tant de cuisses, saccagé tant de ventres offerts ou à moitié refusés, branlé tant de sexes plus ou moins inondés, je n'en voulais plus qu'un seul : celui de cette inconnue dont je ne connaissais ni le nom ni l'âge ni la voix ni la couleur d'yeux ni même le visage que j'avais à peine regardé et qui ne m'avait pas particulièrement frappé.

Quand je me levai, plutôt hagard, il faisait déjà grand jour et je constatai que des volets clos cachaient les deux fenêtres magiques de cette nuit.

Je passai toute la matinée à faire le guet devant la porte d'entrée de son immeuble. Il avait sept étages et parmi les locataires qui sortirent entre 9 heures et 13 heures je ne vis personne susceptible de rappeler de près ou de loin la femme qui me hantait depuis toutes ces heures.

Je me décidai alors à passer aux actes puisque l'oublier me paraissait exclu. L'escalier placé au centre de l'immeuble devait être le sien et elle ne pouvait habiter qu'au quatrième étage, à gauche ou à droite de cet escalier. À droite, un docteur demeurait là d'après la plaque de cuivre. Je sonnai. On vint m'ouvrir pour me dire que le

médecin consultait à l'hôpital et qu'il ne recevait pas avant 15 heures. Je demandai si par hasard je pouvais parler à sa femme... Il était veuf depuis trois ans. Il ne me restait plus qu'à m'adresser en face. Sous la sonnette, il y avait un nom : Catherine Rouard. Cela pouvait être elle, même si ce nom paraissait bien banal pour une femme d'intérieur aussi rare. En appuyant sur le bouton de la sonnette, je sentis une vibration électrique me passer à travers tout le corps, comme si j'avais enfoncé mon doigt dans l'entre cuisses de mon apparition de cette nuit. Je l'imaginai venant m'ouvrir toujours aussi nue, à la fois distante et spasmée silencieusement de la tête au fond du sexe. Mais personne n'ouvrit, personne ne bougea dans l'appartement.

Puisque j'avais un nom à jeter en pâture, je pouvais aborder la concierge. Pour des raisons bancaires, soit les plus plausibles, j'affirmai rechercher une M^{me} Rouard, Catherine ou Christine, domiciliée ici. Et je tentai de la décrire tant bien que mal en la couvrant pudiquement sous un balbutiement d'imprécisions qui la disaient assez grande, la trentaine sans doute, brune châtain, ni maigre ni corpulente. Mon portrait robot lui parut tout à fait fidèle, d'une rare exactitude. Il s'agissait bien de Catherine Rouard. Malheureusement, elle avait déménagé dans la semaine et elle-même était partie ce matin à l'aube. Elle avait un avion à prendre et allait rejoindre l'homme qu'elle devait épouser. Très loin, aux antipodes. Non, elle n'avait pas laissé d'adresse, elle ne recevait jamais de courrier.

J'hésitai à poser la dernière question, je ne pus m'en empêcher :

— Il y a longtemps qu'elle habitait ici ?

— M^{me} Rouard ? Je pense bien. Une dizaine d'années environ.

Même si elle n'avait habité là que depuis quelques semaines, qu'est-ce que cela aurait pu changer ? Vraiment rien. Mais quand même, dix ans ! Penser que depuis dix ans j'avais vécu exactement en face de cette créature issue des tréfonds et des poncifs classiques de l'érotisme déchaîné. Sans jamais avoir soupçonné sa présence.

Dix ans et sans elle, la femme de tous mes fantasmes...

Je sentis mes jambes se couper de leurs nerfs et je crus que j'allais défaillir.

L'orgasme

Lise, à première vue, portait bien son nom que l'on pouvait trouver assez terne.

Son visage, fort peu remarquable, passait inaperçu ; son corps ne frappait pas davantage.

Elle avait les bras trop minces, les jambes assez fortes, les seins presque inexistants, mais d'assez jolies fesses et un sexe bien dessiné qui, pourtant, ne laissait guère présager de l'émerveillement qu'il pouvait susciter dans l'amour.

En effet, de ce ventre simplement appétissant, Lise tirait un plaisir égaré qui la rendait très loquace et, dès lors, tous les sons qu'elle arrachait à sa gorge se révélaient incomparables, obsédants, inoubliables : Ils reproduisaient note par note les plus beaux solos de Charlie Parker, ceux des enregistrements qui remirent en question tout le jazz des années 50.

Quand son orgasme montait en lancinants paliers comme autant d'incantations emportées au ralenti d'une implacable géométrie, elle s'envolait dans le languide solo d'*Embraceable you*.

Quand elle se laissait dériver vers un douloureux plaisir sans cesse rejeté dans un autre instant, elle se noyait dans les brumeuses divagations de l'admirable *Out of nowhere*.

Quand son plaisir allait et venait, haletant, volubile, pressé, pressant, elle se faisait rafaler dans l'apparent désordre fiévreux du *Hot blues*.

Et quand, de spasme en spasme, on la sentait balbutier son plaisir au seuil de l'orgasme pour chaque fois l'effleurer, le manquer, elle ne faisait que revivre le pathétique solo hachuré, essoufflé, du légendaire *Loverman* de février 1947.

Mais le jour où Lise vocalisa soudain le monocorde solo joué si lancinant par Coltrane dans *Naima*, je compris qu'elle m'aimait déjà moins.

L'oubli

Muriel avait pour elle la beauté de son visage et la grâce de son corps d'alangue, mais rien en elle n'était aussi frappant que son regard qui lui donnait un indiscutable pouvoir d'étrangeté : il reflétait en permanence un immuable étonnement plein de douceur et de candeur. Muriel, en effet, était la disponibilité sans méfiance, sans préjugé, sans raisonnement, comme si elle avait toujours vécu en marge de toute morale, de toute contrainte, comme de toute notion de savoir.

Je ne la connaissais que depuis un quart d'heure quand je lui murmurai que je la voulais et une demi-heure plus tard, je me retrouvais chez elle, dans son lit, entre ses cuisses. Je ne pouvais même pas la soupçonner de vénalité ni d'ailleurs de nymphomanie, et j'avais rarement rencontré une fille qui donnait une telle sensation de vivre, légère et insouciante, dans une bulle en marge des miasmes du quotidien.

— Que j'aime faire l'amour avec vous, gémit-elle après me l'avoir prouvé en me rejetant épuisé après avoir été secoué, malaxé, sucé, branlé, inondé, électrisé durant deux heures de planing sauvage dans les vagues du désir.

Muriel pourtant me prouva, en douceur et sans un mot, à quel point elle vivait entièrement reliée aux vibrations de l'instant présent, coupée de toute autre tranche de temps. Après s'être écartelée éperdue dans toutes les positions et toutes les tranches de la jouissance elle me servit un café avec autant de réserve que si elle attendait de me présenter à ses parents. Et quand je voulus l'inviter à dîner, elle refusa courtoisement. Ce qui lui rappela, me dit-elle avec la même neutralité que notre après-midi lui avait fait manquer un rendez-vous avec l'homme qu'elle aimait. Calme révélation qui ne me fit aucun effet. J'avais toujours considéré la jalousie comme une stupide réaction d'amour-propre, et si Muriel tenait à un autre alors qu'elle venait de se révéler capable de si bien s'enfiévrer avec un inconnu, cela me faisait simplement sourire. Et comme je tenais pardessus tout à la revoir, je n'entamai aucune dissection sentimentale, je lui donnai rendez-vous

pour le lendemain au bistrot où nous nous étions rencontrés, et nous irions dîner ensuite.

Mais je l'attendis en vain.

Dans la soirée, je lui téléphonai, je ne lui fis aucun reproche et elle m'expliqua sans aucune émotion qu'elle ne s'était plus souvenue du nom ou de l'adresse du bistrot où nous nous étions connus.

Ce fut le premier déraillement, il en annonçait une longue série. Et cela dès le début de la semaine qui tombait un lundi cette année-là.

Ce jour-là, je lui donnai mon numéro de téléphone en lui demandant de m'appeler en fin d'après-midi, elle le nota, elle promit, mais le confondit avec un autre.

Le mardi, c'est moi qui la rappelais, elle ne reconnut pas ma voix, mon nom ne lui disait absolument rien et elle en arriva à raccrocher après quelques minutes.

Le mercredi, c'est Muriel qui m'appela parce qu'elle avait retrouvé mon numéro noté sous un nom qui lui semblait vaguement familier. Je ne pris pas le risque de lui donner rendez-vous au-dehors et vins la chercher à son domicile pour l'emmener dîner. Je n'y trouvais personne, rien qu'un mot très bref pour me dire qu'à la suite d'un imprévu elle devait s'absenter jusqu'au lendemain.

Le jeudi, au petit matin, je reçus un télégramme de Muriel qui me demandait de l'excuser, elle ne pourrait pas me voir ce soir comme promis. De quoi s'étonner car nous n'étions pas convenus du moindre rendez-vous et elle devait évidemment me confondre avec un autre.

Le vendredi matin, je l'appelai et pour la première fois elle m'avoua qu'elle ne cessait de penser à moi, qu'elle avait envie de moi, qu'elle n'arrivait pas à oublier l'après-midi passé ensemble. Elle ne pouvait pas me voir ce jour-là, le lendemain soir seulement. Dans un café qu'elle connaissait bien, que tout le monde connaissait, elle ne pouvait donc pas se tromper.

Le samedi, elle fit preuve d'une exemplaire ponctualité, elle était déjà assise quand j'arrivai avec deux minutes d'avance. Je la regardai alors qu'elle ne m'avait pas encore vu et je fus stupéfait de découvrir qu'elle était beaucoup plus belle que dans mon souvenir, si svelte et singulièrement gracieuse dans sa fragilité, si distante aussi, et j'étais encore plus étonné d'avoir pu aborder et pousser dans un lit en si peu de temps une jeune femme assez intimidante, qui paraissait d'ailleurs très sûre de sa force de séduction et de son pouvoir de tenir les étrangers à distance.

J'arrivai devant sa table et mon étonnement se changea en glacial effroi quand je compris qu'elle ne me reconnaissait absolument pas. Elle m'avait pourtant balayé un instant du regard puis l'avait laissé se perdre ailleurs, étale, indifférent, pas même allumé par un soupçon de

curiosité. Pris de court, je lui demandai sans assurance, d'un air parfaitement emprunté, si vraiment elle ne me reconnaissait pas. Elle prit à peine le temps de tourner la tête vers moi avant de me dire d'une voix morne :

— De tous les trucs éculés, celui-là est vraiment un des plus stupides.

Je lui donnais raison et m'éloignai de sa table. J'allai m'asseoir plus loin. Personne ne vint la rejoindre et d'ailleurs elle ne donnait pas l'impression d'attendre. Au bout d'une demi-heure, après avoir bu deux petits verres de blanc, elle se leva et sortit.

Je compris tout alors. Ce qui m'avait paru tellement déconcertant depuis une semaine et ce qui me laissait pétrifié dans ce café. Muriel n'était pas, comme je l'avais cru le premier jour, la disponibilité désarmante, mais le changement à vue en permanence. Elle était incapable de relier un souvenir de la veille à la réalité de la journée en cours. Tout pour elle ne pouvait jamais être qu'oubli et recommencement, déconnexion et renouveau sans espoir de continuité. Autant s'avouer qu'on pouvait éventuellement la séduire au gré d'un moment, mais abandonner toute idée de la reconquérir.

Cette vérité me fit mal en la découvrant, mais il me fallut affronter bien des années et un nombre encore plus important de rencontres pour admettre le corollaire de cette vérité : cette Muriel un instant donnée, à jamais perdue, se révélait la femme que j'avais le plus viscéralement désirée.

Celle que je regrettai de plus en plus souvent, le plus sûrement.

Le pari

Depuis quatre ans déjà, elle régnait, invaincue, sur le monde du tennis féminin.

Non seulement personne ne pouvait lui ravir sa première place au classement A. T. P., mais elle laissait inexorablement ses plus proches rivales loin derrière elle. Il était rare de la voir perdre un simple set, même dans des tournois sans grande importance.

On avait de bonnes raisons d'aimer son tennis de virtuose des stades, on avait encore plus de raisons de jalouser son physique de vamp des alcôves. Grande, élancée, superbement cambrée, son beau visage de brune hautaine était aussi frappant que le galbe de ses cuisses d'athlète bien entraînée ou celui de son cul qui fascinait ses admirateurs plus discrets.

Elle venait d'atteindre vingt-trois ans quand elle eut l'idée de lancer un défi unique dans l'histoire du tennis. Elle paria pour 1 million de francs qu'elle batterait en trois sets gagnants le numéro un du tennis masculin qui avait d'ailleurs le même âge qu'elle et une réputation de tueur des courts égale à la sienne. On tenta de la faire changer d'avis en disséquant la folie de l'entreprise : elle n'aurait pas la résistance de tenir peut-être quatre ou cinq sets contre un homme habitué à des marathons de quatre heures et plus, elle était aussi rapide, mais nettement moins puissante et même moins bonne tacticienne, sans parler de son service et de sa volée qui ne pesaient pas lourd à côté de ceux d'un champion que l'on disait le meilleur volleyeur de sa génération.

Elle ne voulut rien entendre, maintint son enjeu et sa proposition, si bien que la rencontre eut lieu sur terre battue devant un public de quelques dizaines de personnes seulement. Elle avait exigé cette discrétion.

La championne prit le premier service et, dès cet échange de balles, son adversaire afficha d'abord sa stupeur, ensuite son trouble ce qui lui fit commettre une série de fautes directes et, visiblement de plus en plus déstabilisé, il perdit ce jeu, puis les deux suivants, sans marquer un seul point. Rien de bien surprenant à cela, car il y avait de

quoi être ébranlé par la situation, par son pouvoir d'imprévu : la jeune femme jouait à son meilleur niveau au départ, comme d'habitude ; et elle jouait en jupette plissée, très courte, également comme d'habitude, mais sans slip.

Célèbre pour ses démarrages à toute allure, sa mobilité sur chaque balle et son extrême agilité, elle avait son petit rideau de soie blanc qui se soulevait et virevoltait à chaque échange, exhibant en toute impudeur des fesses à couper le souffle et un sexe agressivement sombre qui avait tout pour incendier le regard à bout portant.

Elle battit son adversaire par 6/0,6/1,6/4. Au troisième set, en effet, il avait retrouvé une partie de ses moyens en perdant un peu de la fascination ressentie à voir en permanence s'ouvrir et se refermer l'entrecuisse abyssal de la joueuse qu'il affrontait.

Bien entendu, elle avait commis cet acte d'indécente provocation en toute connaissance de cause. Particulièrement, en froide analyste des lois du tennis. Dont la plus élémentaire était que jamais, en aucun cas, à aucun moment, sous peine de manquer le point, il ne fallait quitter du regard la balle en jeu.

Les passantes

La journée avait mal commencé, on pouvait le dire.

La femme avec laquelle je vivais depuis trois ans ne voulait plus rien savoir de moi et m'avait quitté la veille, avec rancune et sans plus aucun sentiment. J'y avais pensé toute la nuit, avec nostalgie et d'insidieux regrets alors qu'en réalité je ne ressentais plus rien pour elle.

Mais je connaissais ce genre de ruptures brutales, je m'en méfiais, je savais qu'elles attireraient irréductiblement le masochisme amoureux si on ne réagissait pas avec la même brutalité : en faisant le vide et en cherchant à remplacer l'absente sans laisser passer un seul jour ; en ne pensant qu'à l'oublier avec une autre, n'importe quelle autre.

Raison pour laquelle dès 9 heures du matin, je me retrouve près du téléphone, mon carnet d'adresses à la main. Ivre de savoir qu'il déborde de noms de filles, dont une majorité de brèves rencontres inscrites dans mon agenda comme autant de possibilités d'aventures dans un avenir plus ou moins cohérent.

Je tape au hasard dans le lot et forme le numéro de Léa qui me laisse le souvenir d'une soirée avortée alors qu'elle ne pouvait mener qu'au lit, mais son message sur répondeur m'apprend qu'elle a dû partir tôt et ne rentrera que très tard. De Léa, je passe très logiquement à Louise qui n'a jamais faim et préfère toujours baiser plutôt qu'aller déjeuner, mais malheureusement elle part dans une heure pour faire des photos publicitaires aux Antilles parce qu'il pleut ce matin en Normandie et même sur la côte d'Azur. Mais je me dis que sa sœur Louise est peut-être libre, car moins demandée par la pub, elle attend en effet mon coup de fil depuis un mois déjà, mais aujourd'hui elle regrette, elle a promis de déjeuner avec le mari de sa sœur qui va poser, je sais, je sais, aux Antilles. Je tente alors, suivant l'ordre alphabétique, de rattraper au vol Lucie, elle est ravie de m'entendre après si longtemps, mais elle a réservé sa journée à un ami puisque son mari doit partir aux Antilles pour photographier son modèle favori en maillot de bain. Je raccroche, agacé par ces gens qui se connaissent tous entre eux, liés par les liens sacrés de la famille et

du travail.

Heureusement, il reste les inconnues, soumises ou perverses, tendres ou échevelées, passagères de tous les points d'interrogation, douces passerelles d'un incongru à un autre, d'une torride promesse à une glaciale déception, toutes celles qui seront toujours plus désirables, plus enjôleuses que les autres parce que, justement, elles sont encore des inconnues. Dont j'ai, souvent par hasard ou par miracle, réussi à arracher le numéro de téléphone. Là encore, j'agis sans trier, au jugé, à l'aveuglette.

Après une sonnerie feutrée, je reçois dans le tympan la voix soyeuse de Kyra, modèle éblouissant d'un célèbre savon qui doit lui garantir un teint de pétale rosé à travers les âges, mais elle est clouée chez elle, défigurée par une crise d'urticaire, ce qui prouve bien que le savon du temps ne fait pas le fond du teint. De Kyra à Kim, il n'y a qu'un pas que je franchis en appelant cette ravissante dactylo intérimaire entrevue tellement disponible voici deux mois alors qu'elle me dit avoir été sacrée secrétaire de direction et ne sera libre à déjeuner ou à dîner que dans six semaines. Déçu par le monde du commerce, je reviens à celui de l'image en appelant Chloé, vedette fétiche des produits Gervais qui m'avoue ne plus sortir depuis quinze jours, car enceinte jusqu'aux dents, peut-être à force d'avoir suçoté tant d'esquimaux glacés avec de si célèbres sous-entendus. Sans me laisser refroidir, je compose le numéro de Zoé qui ne m'a jamais oublié et ne refuse jamais de déjeuner avec moi, même si elle doit décommander un amant, mais j'entends avec étonnement qu'elle ne reconnaît pas ma voix, me prend pour un autre et raccroche brutalement, ce qui me laisse muet à la pensée de ce qui va m'arriver si même mes anciennes amies m'abandonnent à mon sort alors que, si souvent, j'avais pensé douloureusement à elles pendant au moins quelques jours après les avoir abandonnées à leur sort.

Cela me sert de leçon et je décide de ne plus prendre le risque d'appeler celles qui peuvent nourrir de vagues ou acides griefs après une rupture plus ou moins récente. Et de m'en tenir à celles que je vois de temps en temps, avec ou sans désir réciproque, pour des raisons qui peuvent aller de la perversité à la rassurante tendresse.

J'entame cette série en appelant Amélie qui, d'une voix électrisée par le bonheur, me dit sa joie de m'avoir au bout du fil parce qu'elle veut me réserver la primeur de sa rencontre avec l'homme de sa vie qui l'emmène vivre en Australie. Un peu impressionné, j'entre en contact avec Estelle qui ne peut pas me réserver une surprise de ce genre puisque même un bulldozer n'arriverait pas à la pousser hors de son confortable rez-de-chaussée, mais une voix de robot asthmatique me fait savoir que ce numéro de téléphone n'est plus attribué alors qu'il était encore valable hier soir. Les contretemps se paient un

doublé car voulant joindre Françoise qui vit en permanence à l'affût des coups de fil, j'encaisse l'information glaciale : « Inscrite aux abonnés absents. » Je fais un dernier essai en composant le numéro de Christiane, le seul que je sois arrivé à connaître par cœur depuis cinq ans, et une voix anonyme me répond qu'il n'y a jamais eu de Christiane à ce numéro. Je cesse, agacé, parce que je me sens glisser imperceptiblement dans un monde parallèle où j'apprendrai soudain que le téléphone n'a pas encore été inventé.

Et comme, de toute façon, cet appareil ne semble pas me réussir ce matin, je quitte mon appartement pour tenter ma chance à l'air libre. La rue est, de toute évidence, le lieu qui brasse le plus d'inconnues en un flux continu. Donc celui où l'on a le plus de chances de se buter à quelque imprévu, surtout quand il fait beau, ce qui est le cas depuis quelques jours déjà.

En fait d'inconnue, la première femme qui m'accroche le regard, je la connais, je la reconnais. Je l'ai croisée au hasard d'un cocktail où elle faisait de la figuration anonyme dans un magma compact de ratés plus ou moins célèbres. Ce qui m'a permis d'effleurer en douce ses fesses féeriques en rêvant de les caresser un jour avec plus de sauvagerie. Elle paraît ravie de me revoir, me reproche de ne pas l'avoir appelée alors que j'avais ses coordonnées et me dit qu'elle aurait bien voulu déjeuner avec moi mais qu'elle doit s'absenter pour quelques jours.

Je me dis qu'un hasard en cache le plus souvent un autre et que l'un des deux est presque toujours négatif quand il n'est pas corrosif. Nous nous quittons avec la certitude que nous nous reverrons.

Mais, de toute façon, je ne prends pas d'option pour l'avenir, c'est aujourd'hui même que je veux oublier la femme qui m'a quitté.

Et le trottoir que j'arpente semble décidément bénéfique. L'inconnue qui s'avance vers moi me coupe en effet le souffle alors qu'elle est encore à vingt mètres.

Plus elle approche, plus elle a vraiment l'air de surgir de l'improbable : sculptée au plus près par une minirobe de couleur parme qui lui colle au ventre comme au cul, et ne descend pas plus bas, elle dévoile entièrement d'immenses jambes admirablement modelées ; à la fois gazelle gracieuse et fauve arrogant sous sa crinière de rousse, elle affirme de tout son beau visage distant sa fierté d'être en vie dans un aussi superbe corps, son ivresse de sentir ses muscles lui donner cette allure à la fois alanguie et nerveuse. Elle grandit si bien en s'approchant qu'il me faut admettre qu'elle doit avoir une tête de plus que moi, je tente quand même, subjugué, de la harponner par un regard qui n'arrive même pas à monter jusqu'au sien, je la laisse passer paralysé dans ma fascination, je me retourne après m'être

arrêté pour mieux la regarder marcher. De dos, elle me paraît encore plus impressionnante, avec sa croupe haute et ondulante, son corps vibrant sous sa robe qui n'a pas besoin de transparence pour tout dévoiler. Je souris, incrédule. J'ai rarement vu une fille aussi provocante se balader toute seule en minijupe. Sans complexes, comme si elle était chastement dissimulée sous une housse de laine. Logique quand on y pense : elle est trop sûre d'elle, trop hautaine pour ne pas décourager n'importe quel agresseur.

J'en suis à m'envertiger de ces pensées, me mettant malgré moi dans la peau de l'agresseur déchaîné qui ne se laisserait pas impressionner par l'air altier de cette majestueuse cavale du bitume quand je me retrouve en train de suivre une silhouette élancée dont les fesses musclées et les longs cheveux châains me servent d'hameçon, je presse le pas, je pare au plus pressé, je double l'ombre proie que je traque pour me laisser matraquer par le fait que je suis sur le point de draguer un doux éphèbe qui, d'ailleurs, m'adresse le sourire engageant de l'un de ces innombrables minets aux béats minois en quête d'une éternelle imitation de Jésus-Christ.

En revanche, la toute jeune femme que je suis depuis quelques secondes ne peut pas me décevoir parce que je l'ai vue de face, à moins d'un mètre. Elle éclate de blondeur sous l'éclat humide de ses doux yeux verts, elle est toute minceur, toute candeur, toute liane, sans doute s'appelle-t-elle Ondine ou quelque autre rime à pine, parler à ces blondes un peu endormies n'est jamais bien difficile, j'ai déjà la première phrase d'attaque sur le bout de la langue quand je la vois se couler, fluide et ronronnante, dans les bras d'un grand jeune homme qui l'attend devant un café.

Dégoûté, j'entre moi aussi.

C'est un endroit à la mode, bourré de monde, en particulier des femmes encore jeunes, mais déjà sans âge, qui doivent en majorité appartenir au monde du prêt-à-porter, ce qui exclut généralement le prêt-à-coïter. Sœurs de l'efficiencie et filles de la promotion sociale, elles ont presque toutes des allures de chefs de service et ne pensent visiblement, comme les mâles battants, qu'au fric et au fisc, aux horaires et aux heures supplémentaires, au rendement et aux rendez-vous d'affaires.

Moi, exclusivement hanté par les tendres sirènes de l'inutile qui ne pensent qu'à se couler au dodo loin des sirènes du métro-boulot, je regarde avec terreur cette cohorte de mornes besogneuses et d'âpres gagneuses. Et pourtant, par curiosité ou plus simplement par masochisme, je décide de tenter le coup avec d'autant moins de chances de réussite que ces salariées si peu salaces vont presque toujours par deux ou par trois.

J'en avise une qui semble gober en solitaire un œuf, je n'ai pas encore ouvert la bouche que déjà, en rogne et renfrognée, elle me signifie qu'elle attend quelqu'un. Je me replie vers une autre table où une brune plutôt ingrate arbore l'air maussade d'une délaissée, je lui adresse quelques mots, elle me demande en passant de la mauvaise humeur à l'agressivité si je me suis déjà regardé ; je jette un coup d'œil vers la glace et lui dis que je la comprends, je m'excuse de l'avoir importunée. Je bifurque vers deux femmes moins déguisées mode que les autres et visiblement désireuses de montrer qu'elles ont les seins laissés à nu sous leurs chemisiers transparents. La plus jeune me sourit avec tristesse, mais sa compagne, soudain transformée en mégère de bistrot, me crache au visage que je peux aller me branler ailleurs et qu'elles n'ont aucun besoin de notre petit tuyau pour se donner du plaisir. Je balbutie quelques excuses, je recule en renversant le carafon d'eau d'une consommatrice, ce qui pourrait être une façon comme une autre d'entamer la conversation, mais la jeune femme m'injurie en allemand et, d'un revers croisé, me jette à la figure ce qui lui restait d'eau dans son verre.

J'ai mon compte d'avatars pour cette matinée et je marque une pause en allant déjeuner. Seul. Encore toujours seul à cette heure. Compte tenu des efforts déployés pour adresser la parole à la première venue, cela peut sembler inquiétant. Et cela m'inquiète d'ailleurs, à tel point que je ne réponds même pas au sourire que m'adresse une femme au passage. Je deviens méfiant. Je n'y crois plus, aujourd'hui. J'ai sans doute tort. De même que l'on a tort de croire à la chance sous prétexte que tout vous sourit dans une journée qui se terminera à l'hôpital avec un infarctus. Rien n'est jamais joué, ni perdu ni gagné, je vais l'apprendre dans le restaurant où je viens d'entrer alors que jamais je n'y ai mis les pieds.

C'est un de ces établissements au menu modeste, peu copieux, peu coûteux qui attire, entre midi et 13 heures, une nombreuse clientèle de petits employés et d'humbles secrétaires parfois très disponibles car elles sont rarement accompagnées.

Mais je m'installe seul à une petite table pour deux sans chercher à me caser ailleurs. La foi n'y est plus. La stupeur, pourtant, la remplace quand je vois se planter devant ma table, souriante et presque timide, une blonde de charme qui paraît aussi déplacée dans cet endroit que le serait une danseuse nue dans une banque.

— Ça vous dérange si je m'assois en face de vous à la table ? me gazouille-t-elle avec un accent germano-scandinave.

J'arrive à balbutier que non, bien sûr que non. Elle se présente. Elle s'appelle Karen. Entre le hareng et le steak tartare, elle me parle d'elle, de cette voix essoufflée, sans aigus, si troublante quand elle

chuchote comme en confidence amoureuse. Elle déjeune rondement d'une rondelle de tomate et de quelques feuilles pour ne pas gagner un gramme alors qu'elle ne doit pas peser plus de 40 kg légers, elle est cover-girl et doit manger en moins d'une heure car on l'attend au Salon du prêt-à-porter-à-vendre-et-à-exploiter.

Assez grande, aussi mince qu'une branchette, tout étirée en souplesse, harmonieuse, dodue là où il faut, elle est faite de miel et de sourire, de lumière et de gentillesse. Une blonde plus vraie que nature, fluide et alanguide, lisse de visage, de peau et de comportement, si jolie et si nette avec sa bouche pâle mais bien dessinée, ses grands yeux bleus candides, son teint laiteux, son cou de cygne qui dit assez que les jambes doivent être fuselées, ses cuisses longues et lisses, le dos aussi agréable au creux de la main que les seins et les belles fesses rondes. De plus, elle ne dégage pas la moindre méfiance et sourit, au contraire, à tout et à tout le monde, ravie, intriguée, comme si elle découvrait un univers féérique dans cette gargote pourtant encombrée de figurants gris et falots, usés et mornes.

Elle doit avoir vingt ans, donne une telle impression de pureté et de corps bien savonné, de lait et d'eau de toilette qu'on doit sans doute se sentir gêné de lui demander d'enlever son slip. Mais elle a aussi l'équivoque perverse des blondes trop jolies pour être tout à fait honnêtes : je sais déjà qu'elle ne peut que vibrer de toutes ses cellules sans accuser la moindre émotivité, sans aucun doute elle doit être douce à baiser, facile à convaincre, simple à émouvoir par quelques attouchements et c'est d'ailleurs avec une absence totale d'ambiguïté qu'elle me demande de passer au Salon en fin d'après-midi pour lui offrir un verre, après on verrait, elle serait libre de toute façon pour la soirée. Puis, elle s'excuse de partir si tôt, si vite, et m'embrasse tendrement comme si nous étions amants depuis bien longtemps.

Non seulement la malchance semble avoir tourné mais, dans une librairie où j'erre pour tuer le temps, je rencontre Aline, une de mes maîtresses parallèles qui justement vient de rompre avec son amant conjugal et voudrait bien aller l'oublier dans un lit avec moi. Je demeure inflexible, en équilibre entre la courtoisie et l'hypocrisie, je prétexte un après-midi criblé de rendez-vous professionnels et je la quitte sans regrets. À côté de Karen, elle me paraît grasse, courte sur pattes, pas très appétissante, plutôt ingrate et mal habillée. Et surtout, en la voyant quémandeuse, allumée, prête à jouir, faite pour mouiller et baiser, je comprends à quel point je désire Karen parce qu'elle semble tellement immaculée et diaphane, fragile et apparemment inaccessible, innocente et vierge d'orgasmes, de violence sexuelle, de râle et de soubresauts. Je la veux sournoisement, méchamment, parce que je veux la chiffonner, la profaner de la bouche au cul, la salir en l'enduisant de sueur, de stupre et de foutre, l'enlaidir pour la rendre

hagarde, échevelée, suppliante et bestiale.

Autant me laisser avaler par le premier cinéma que je rencontre, là où je ne risque pas d'avoir donné rendez-vous à une femme susceptible de me distraire de Karen. Je somnole en regardant un film à dormir debout joué par des acteurs momifiés que filme un opérateur également assoupi. Mais je supporte la séance jusqu'au bout, fasciné par l'évidence que les trois vedettes surpayées de ce film me semblent de lourds laiderons surmaquillés comparés à la radieuse Karen.

Il est d'ailleurs l'heure d'aller la retrouver, chaque pas que je fais me rapproche d'elle et il me faut me projeter loin en arrière dans mon passé pour retrouver une telle fiévreuse exaltation en dévalant vers l'heure d'un rendez-vous. Je me sens bien, je suis en pleine vie dans mon corps et mon élan vers Karen, tout l'après-midi a passé à travers elle, je la veux, j'ai voulu des dizaines de filles aussi fort que je la veux, je le sais, mais je ne m'en souviens plus, je ne suis plus que mon envie d'elle, je n'ai jamais connu que cela, jamais je n'ai vu un visage aussi lumineux que le sien, et quels seins, quelle chute de reins, quel ventre s'il devient mien, quel cul quand il sera sous mes mains, quel oubli du grand rien quand elle sera ma faim...

J'entre au Salon qui se tient dans un gigantesque hangar où l'on expose habituellement des réfrigérateurs, des voitures ou des jardins préfabriqués alors que, cette semaine à la place de ces ordures ménagères, il n'y a que des femmes, des centaines de femmes toutes également jeunes et minces, belles et photogéniques, languides et rêveuses.

J'en regarde des brassées à ma gauche, à ma droite, en marchant entre des murailles de robes, je me retourne de tous les côtés un peu inquiet d'abord, bientôt gagné par un insidieux malaise qui vire au désarroi car ce que je vois me glace de stupeur : ces femmes aussi fascinantes les unes que les autres ressemblent toutes comme des sœurs jumelles à la jeune femme tellement désirée depuis quelques heures. Je n'en reviens pas, même si je ne suis parti nulle part. Comment retrouver Karen dans ce congrès de sosies qui ont toutes les mêmes seins menus, le même ventre à peine bombé, le même cul charmeur sans rondeurs trop charnues, le même sourire accueillant, la même lumière nordique et brumeuse dans le regard, les mêmes cheveux blonds flous-soyeux, la même bouche entrouverte aussi adorablement mutine qu'un sexe de fillette ? Et je ne connais que son prénom : Karen. Pas même son nom de famille ni sa nationalité, à peine l'assurance qu'elle a un accent étranger.

Alors je vais de stand en stand pour m'informer, mais il me faut admettre que tous les mannequins s'appellent Karen et que l'on pourrait compter sur les doigts d'une seule main celles qui n'ont pas

un accent étranger. Il ne me reste plus qu'à aborder chaque modèle en lui demandant si elle se souvient de moi, du restaurant, de notre rencontre. Jamais, non, aucune, personne. À la quarantième, je renonce. Il me faut avouer que j'ai perdu Karen parce que je la retrouve tirée à trop d'exemplaires.

J'en arrive à me dire que, faute de la vraie Karen, je pourrais me contenter d'une fausse puisqu'elle sera aussi séduisante. J'avise une Suédoise, mais exceptionnellement elle ne parle que le norvégien. Je me propulse vers une Danoise, elle s'indigne et me reproche sans ménagements de la prendre sans doute pour un simple produit de la révolution pornosexuelle de Copenhague. Je me tourne vers une Anglaise, elle me dit que je parle l'anglais avec l'accent de Brooklyn et ne comprend pas un mot de ce que je lui dis. Je m'approche d'une Finlandaise plus blonde que la neige, mais elle est également gelée dans son mutisme du Grand Nord. Je pivote vers une Américaine, elle me dit avoir déjà baisé ce mois-ci et cela lui suffit pour l'instant...

Je capitule, j'ai compris que demeurer dans ce temple du Prêt-à-Rien doit être à peu près aussi vain qu'arpenter, affamé, un palais de la pâtisserie où tous les gâteaux seraient protégés par des vitres blindées.

Au crépuscule, je me dirige malgré moi vers le restaurant où j'ai rencontré Karen sur le coup de midi. Je me dis qu'on ne sait jamais, en sachant parfaitement que ce raisonnement est idiot. J'ai bien plus de chances de retrouver Karen en train de dîner avec un P. -D. G. au *Véfour* que seule dans cette minable gargote. Le paysage féminin me paraît d'une écœurante monotonie, pas étonnant que Karen ait éclaté comme une gerbe de feu doux dans ce haut lieu du banal...

Il est 10 heures du soir quand je descends les marches qui mènent à un bar de nuit en sous-sol dont la pénombre, le calme garanti et le sombre ameublement s'harmonisent avec mes ternes élucubrations. Je ne veux plus voir personne, je ne veux plus appeler qui que ce soit, je veux rester seul, dans mon coin, écroulé dans un profond fauteuil bien douillet, immobile, vidé, et disposé à vider quelques verres de whisky, rien d'autre. Je n'ai plus la force de tenter un autre geste, je ne pense plus à agir, je ne pense plus qu'à boire pour m'alourdir davantage, passer de l'accablement à l'abrutissement.

Machinalement, ma main rampe jusqu'à un magazine qui traîne sur une table. C'est le dernier numéro de *Penthouse*, je l'ouvre, je le feuillette machinalement, je me laisse trimbaler d'une platée de chair rose à une blême, d'une noire Caraïbes à une bronzée sports d'hiver quand je me concentre soudain, je me mets à feuilleter au ralenti page par page, incrédule, pétrifié, frappé mollement de plein fouet par le ridicule de ce que je vois, le dérisoire qui se mélange à la fatigue,

l'absurde à l'imprévisible : la fille du mois que l'on dénude au fil des pages glacées du magazine, c'est Karen, celle-là même que j'ai en vain tenté de retrouver au Salon, celle avec qui logiquement j'aurais dû passer la soirée et sans doute la nuit. Isolée, loin de ses sœurs sosies, je la reconnais sans hésiter : grâce à cette chaînette en or garnie d'un petit cœur rubis que j'avais remarquée, et aussi ce sourire presque désarmé, ce regard à la tendresse recouverte de givre bleuté, cette expression enfantine et lourde de secrètes promesses qui lui appartiennent en propre. Impossible de s'y tromper.

C'est bien Karen, mais surtout, en reportage de choc, une Karen secrète que je n'aurais pas pu deviner dans le quotidien, une Karen que je ne verrai jamais en marge de ce magazine. Et ils sont frappants, les charmes de Karen offerts ektachromés, hi-fi et gros plans, et la caméra n'en dissimule aucun détail dans son souci de les publier à deux millions d'exemplaires. Karen exhibée dans toutes les positions, captée sous tous les angles, d'autant plus choquante qu'on l'imagine si mal se prêtant à toutes ces contorsions pour le seul plaisir des voyeurs : à quatre pattes pour offrir à l'objectif sa croupe bien bombée, les jambes en l'air raides et largement écartées, assise sur un tabouret bas les cuisses ouvertes en grand angulaire, accroupie, obscénale avec l'air d'avoir été surprise dans cette position, et l'objectif glacial ne fait grâce d'aucun détail indécent, la traque de partout, la fouille jusqu'au plus profond du vagin, explore tous ses méandres avec une telle minutie qu'on les sent huileux, lui suce littéralement le bout des seins, dérape dans tous les replis de son entrejambe, s'enfonce avec une telle ivresse dans la jungle de son pubis que l'on pourrait compter un à un tous les poils du con de Karen. Dont on ne cache rien, vraiment rien, sauf son nom de famille, son adresse et son numéro de téléphone. Les seuls détails qui pourraient avoir quelque intérêt à mes yeux.

Je referme rageusement le magazine, je le jette sur la table où je l'ai trouvé, trop fort parce qu'il va s'écraser sur le velours de la banquette.

Voici venue l'heure de commander, non plus un autre verre, mais un double whisky.

Et celle de le vider à petites gorgées pour dédramatiser toutes les âcres pensées qui me tournent dans la tête.

Comment en suis-je arrivé à dégringoler depuis ce matin, de dérapages en ratages, jusqu'à cette apothéose de l'aberrant ? Pourquoi cela doit-il m'arriver à moi ? La réponse est d'une telle évidence : parce que je suis moi, justement.

Ces dégringolades dans l'humiliant et le ridicule, je ne les cherche pas, je les trouve. Tout naturellement, régulièrement.

Je viens de dépasser le cap de la cinquantaine – ce Cap de Morne Désespérance – mais je ne capitulerai qu’au seuil de la décrépitude dont l’idée me donne une lancinante nausée. Rien ne m’arrêtera avant parce que je ne me suis jamais passionné pour rien d’autre que patauger dans l’éternel féminin. Le reste ne m’aura jamais intéressé que par moments, et encore avec si peu de conviction. Les filles auront été mes seuls tourments, mes vrais moments consolants, mes uniques chagrins et mes seules joies de vivre à pleines électrodes. Et surtout l’unique hantise capable de refouler mon obsession de la mort et de l’inutilité de toute entreprise. Hantise futile, bien sûr, j’en ai toujours été conscient. Mais c’était sa futilité, justement, qui pouvait occulter la putride gravité de la fin.

Et cela signifiait fatalement, non pas de vivre un durable amour avec une seule femme, mais de vivre de rencontres éphémères, de surprises, de curiosités assouvies ou refoulées, de coups de foudre vite évanouis, de ruptures et de frustrations, de rebuffades et de viols consentis, d’imprévus idiots ou fascinants, et bien entendu, d’avalanches de contretemps comme ceux de cette journée.

Qui se termine enfin parce que je n’ai pas seulement mon compte, j’ai sommeil aussi.

Je ne suis pas tellement surpris en rentrant chez moi d’y trouver la femme qui ne voulait plus rien savoir de moi et m’a quitté rageusement depuis avant-hier. Elle est déjà au lit, mais n’a pas encore fermé l’œil, ne voulant pas manquer de m’assener à chaud tous les griefs accumulés depuis ces heures d’attente. Et l’attaque se déclenche comme prévu en un feu roulant de mots et d’intonations également prévisibles, hargneux, blessants et blessés, écœurants de banalité.

Je ne réponds rien, je n’objecte rien, je ne provoque pas, je ne me défends pas, je laisse couler, je n’écoute pas non plus puisque je connais chaque nuance de ce morne classique du psychodrame ménager.

Qui sans doute s’étirera jusqu’à épuisement des cordes vocales quand, de façon imprévue, il est interrompu par la sonnerie du téléphone. Je décroche.

— C’est Karen, me souffle une voix râpeuse, celle que l’on pourrait prêter à un chaton s’il avait pu articuler quelques syllabes.

Je demeure stupéfait sans répondre.

Elle s’étonne tristement de ne pas m’avoir vu au Salon « où elle m’a attendu jusqu’au fermeture et elle m’appelle dans l’espérance que pas trop tardive ce n’est ».

Je lui dis que non, je lui demande encore plus étonné comment elle a eu mon numéro.

« Mais c’est toi qui me l’avais écrité sur le nappe de la bistrot si

jamais un improviste devait survenir. »

Je me rends soudain compte que je dois être bien plus ivre que je ne l'imaginais car j'ai complètement oublié ce détail. J'ai même oublié qu'en réalité j'ai bu plusieurs verres dans l'après-midi pour atténuer mon impatience de retrouver Karen, puis pas mal d'autres le soir pour adoucir ma consternation de l'avoir perdue. Et je suis en train d'en vider un autre pour me remettre de la stupeur éblouie d'entendre sa voix.

Karen me demande si je suis déjà endormant, je lui dis que non. Elle me demande si on peut se voir dans le maintenant de la nuit, je lui dis que oui. Elle me donne l'adresse de son hôtel, le numéro de sa chambre, je lui dis que je viens.

Et j'y vais en disant simplement à ma compagne que je reviendrai sans doute demain. Ou peut-être après-demain...

Le prénom

Son premier amour, elle l'avait connu à dix-sept ans et elle était demeurée longtemps dans un état de prostration quand il l'avait quittée quatre ans plus tard.

Il s'appelait Jacques, ce qui frôlait l'extrême banalité, mais ce terne prénom devait avoir son pouvoir souterrain pour la jeune femme qui, au gré de toutes ces années, n'avait connu qu'une seule façon d'exprimer l'explosion finale de son plaisir dans l'amour : en s'arrachant du fond de l'orgasme un hurlement sauvagement modulé sur les deux syllabes de « Jaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaacques ».

Elle ne pouvait plus hurler que ce nom en arrivant au bout de la jouissance, même quand son partenaire s'appelait Robert, Georges, Gérard ou Roland. Cela les choquait tous avec plus ou moins de violence selon la température de leur amour-propre, et la plupart d'entre eux allaient jusqu'à rompre après très peu de temps. Seuls demeuraient sur leurs illusions ceux qui n'arrivaient pas à faire jouir leur excitante compagne. Ils étaient rares parce qu'elle-même avait l'embrasement facile.

Un jour cependant, elle prit la décision de ne se donner qu'à des Jacques, exclusivement, sans exception à la règle. Elle avait la chance d'être non seulement jolie et très bien faite, mais dangereusement allumeuse, ce qui lui permettait de ratisser très large pour ne choisir que des Jacques. Il faut croire qu'elle ne manquait vraiment pas d'abattage car à moins de trente ans elle en avait déjà connu plus d'une centaine.

Elle en épousa un d'ailleurs qui lui donnait encore plus de plaisir que son premier Jacques si difficile à oublier.

Et jamais elle ne sut que l'homme qu'elle épousa avait soupçonné la vérité dès leur première rencontre et, fort habilement, car très épris, il avait toujours caché qu'en réalité il s'appelait Pierre.

La promesse

Elle s'appelait Julie, elle était grande, blonde et belle, mais elle habitait loin, très loin de la ville où il venait de la rencontrer. Il vivait à Paris, elle à San Francisco et c'était la première fois qu'elle débarquait en Europe.

Dans la ville où elle était née elle vivait à la paresseuse en se contentant de peu, logée sans rien payer dans une vieille maison en bois qui surplombait la célèbre baie, un peu entretenue par à-coups, travaillant parfois de-ci de-là, le moins possible, car elle aimait la rêverie, la lecture, la mer, le soleil, l'amour et détestait le travail, l'ambition, la nourriture, le confort et la propriété.

Ils avaient passé deux mois ensemble, enfermés dans une passion jamais connue, pas même en rêve. Il supportait difficilement la vie commune pendant plus de quelques jours, mais il aurait pu vivre avec Julie, il l'avait toujours su, dès le premier soir peut-être. Mais il venait de perdre un modeste emploi sans aucune indemnité, et ne possédait rien, pas la moindre économie, pas même un appartement vraiment habitable pour deux personnes. De toute façon, Julie était résolument allergique au mariage ou à ses succédanés et elle avait résumé en toute lucidité ses intentions à l'homme qui l'aimait : « Je n'ai aucun désir ni aucune volonté de me mettre au travail et je ne veux pas non plus que tu te crèves dix heures par jour pour m'entretenir. Alors tu peux me dire avec combien d'hommes je devrai baiser rien que pour me payer un placard de 15 m² dans cette ville ? »

Il la comprenait et l'aimait pour sa constante sincérité non dénuée de cynisme. Il ne voyait pas ce qu'il aurait pu lui proposer, il la laissa donc retourner à San Francisco. Mais il lui promit de ne penser qu'à se faire une situation, à gagner assez d'argent pour la prendre complètement en charge. Il n'imaginait plus l'avenir sans elle.

Hanté par son absence, il tint parole. Pour la première fois depuis qu'il vivait sur cette planète, il mit toute son énergie au service d'une seule ambition : gagner assez d'argent pour faire revenir Julie, la garder à jamais dans sa vie. Il comprit que, même sans être exceptionnellement doué, faire de l'argent était assez facile. Il suffisait

de le vouloir vraiment, ce qui ne lui était jamais arrivé. Toute sa vitalité, qu'il savait assez agressive, il l'avait toujours employée à perdre agréablement son temps, à survivre entre deux eaux, courir les filles, les séduire et passer de l'une à l'autre.

Mais son amour pour Julie bouleversait tout. Il se retrouvait singulièrement coupé du monde féminin, uniquement obsédé par un seul visage, un seul corps. Et seule la volonté d'avoir un jour les moyens de la faire revenir l'aidait à supporter son absence.

Six mois s'écoulèrent. Au début, il lui écrivait tous les trois jours pour disséquer l'amour qui le déchirait, la soif d'un seul ventre qui le laissait sans aucun désir des autres. Puis, il ne lui écrivit plus qu'une fois par semaine pour lui expliquer, en gros et parfois en détail, tout ce qu'il entreprenait, espérait, réussissait.

Le septième mois, il envisagea de prendre l'avion pour aller à San Francisco et y retrouver Julie. Il n'avait aucune autre femme dans sa vie et, même s'il n'arrivait plus à s'obséder du corps de Julie, l'envie de lui faire l'amour le tenaillait parfois, du moins certains soirs. Il trouva cependant de bons prétextes pour ne pas aller là-bas. Il ne voulait pas la surprendre sur un territoire dont il espérait la faire sortir, c'est elle qui devait venir le rejoindre, non plus pour quelques semaines, mais pour toujours. Et surtout, il n'arrivait pas à oublier le fait que 20 000 km aller-retour en avion, cela faisait un bien long périple pour passer quelques nuits avec une jeune femme dont les quelques photos assez déshabillées qu'il gardait d'elle ne provoquaient plus en lui la moindre excitation.

Un an plus tard, il avait acquis de quoi acheter un trois pièces pour Julie, spacieux et très bien situé, mais il jugea plus sage d'investir cette somme dans une nouvelle affaire à créer. S'appelait-elle vraiment Julie ou n'était-ce pas plutôt Junie ? Il ne savait plus trop. De même, il lui arrivait de se demander quelle était exactement la couleur de ses yeux ou la teinte de ses cheveux. Comme il en avait largement les moyens, il prit l'habitude de lui téléphoner une fois par semaine, peut-être pour attiser des sentiments qui s'estompaient de semaine en semaine. En revanche, il ne lui écrivait plus jamais, il ne savait plus trop que lui dire, et ressasser sans cesse les mêmes anecdotes de son quotidien lui prenait trop de temps. Exclusivement consacré à sa hantise de réussir.

Après deux ans, il aurait pu entretenir dans une aguichante aisance plusieurs femmes, mais il ne comprenait plus du tout ce qu'il avait bien pu ressentir pour Julie, Judie ou Junie. Il se demandait même s'il avait eu quelque désir pour celle qu'il voyait de plus en plus floue dans ses souvenirs.

Ce qui n'avait plus aucune importance car il avait trouvé une autre

maîtresse dont il était tombé éperdument amoureux : son compte en banque.

Le publicitaire

Des idées, il semblait manifestement en avoir à revendre. Et surtout, il avait le sens du choc et de l'audace, sans oublier une obsession perpétuelle du monde féminin. Cela faisait beaucoup d'atouts pour un seul homme. Il le prouva dans les délais les plus brefs.

Il se fit remarquer avec le scénario télévisuel d'une radieuse fillette blonde qui montrait son joli derrière nu et rinçait à l'eau de rose sa ravissante tête très proprement décapitée dans un lavabo. Il fit encore mieux avec son pape qui, en tenue de gala immaculée, pénétrait dans une salle de bains pour bénir le corps féérique d'une jeune femme enduite de la mousse d'un savon de luxe. Il perdit cependant un peu de son crédit quand il exhiba une sémillante nonagénaire qui affirmait que la crème Mivéa qu'elle utilisait depuis soixante-quinze ans avait préservé son teint de jeune fille. Et il déplut franchement en dénudant sans pudeur dans une baignoire un laideron difforme, véritable monstre de tous les jours, qui affirmait que l'emploi régulier de Malmolive n'avait jamais altéré sa laideur.

Mais il signa sa faillite définitive quand il bascula du réalisme dans la fiction en mettant en scène une grande brune gourmande qui suçotait une cuiller enduite de yaourt et murmurait, béate, que, faute d'un homme, avec Chambercy on s'en mettait également plein le gosier.

Le quémandeur

Cela m'arrivait rarement de me retrouver dans un quartier où je n'avais jamais mis les pieds. Celui-là me paraissait plus délabré que pittoresque, pas bien rassurant, mais le petit bistrot peu fréquenté où j'entrai pour prendre un café me donna une sensation de refuge douillet, presque intime.

C'est là que je la rencontrai. Elle buvait un thé, installée immobile, presque hiératique, dans le recoin le plus sombre de l'établissement.

Je sentis qu'elle entrait dans ma journée, à la fois évidente et absente, alors que j'avais la sensation de ne pas l'avoir vraiment regardée. Comme si elle s'était imposée à mon insu. Par sa présence, pas du tout par la beauté de son visage ou de son corps. Je compris en même temps que j'avais envie d'elle, comme ça, sans raisons. De même, je ne m'encombrai d'aucun raisonnement en allant m'installer à une table à côté de la sienne, je suivis une pente aussi naturelle qu'une impulsion.

Et maintenant, je suis arrivé là, je la regarde, je la dévisage de profil puisqu'elle ne se tourne pas vers moi. Je m'applique à boire lentement mon café brûlant, le visage à moitié masqué par la tasse que je porte à ma bouche. Elle a vidé la sienne, elle ne bouge pas, ne fait rien, n'exprime aucune intention de faire quoi que ce soit, impassible, et pourtant elle n'évoque en rien la disponibilité, moins encore la vacuité.

Elle découvre en toute calme impudeur ses belles cuisses jusqu'au plus haut de sa mini-robe. Par temps clair, et c'est le cas aujourd'hui, on peut même affirmer qu'elle porte un minuscule slip noir qui n'arrive pas à contenir la touffeur d'un sexe singulièrement nocturne. Les seins, plus modestes, ne sont pourtant pas moins agressifs, tellement hauts et pleins. Et le visage de la jeune femme n'accuse que la plus stricte neutralité sans trace de méfiance ou de coquetterie, rien que l'incolore réserve qu'aurait pu afficher une modeste employée de bureau consciente de passer inaperçue en n'importe quel lieu.

Employée de bureau, cela m'étonnerait qu'elle le soit parce que l'après-midi tire à sa fin et elle ne donne aucune impression de vouloir

quitter ce café. En revanche, elle ne semble pas non plus s'être posée là pour répondre aux questions d'un inconnu. Les quelques phrases d'approche, sans aller jusqu'à l'attaque, que je lui lance tombent dans le silence et le vide.

Soudain elle se lève et se dirige vers la rue, sans se presser, avec cette démarche des indolentes, à la fois indifférente et languide. Je la suis, la rattrape, et lui demande si cela ne la dérange pas que je l'accompagne. Elle ne répond rien, n'accuse aucune réaction et descend dans le métro, exactement comme si je n'étais pas à ses côtés.

Compressé et jeté contre elle, je laisse tout mon corps se gaver des secousses qui le projettent au hasard du verso d'un paysage féminin très accidenté avec ses vallons très creusés, ses pentes bien fermes, ses gouffres profonds et ses buissons secrets. Son cul superbement galbé ne me provoque pas, ne se rétracte pas. Il subit, comme son dos et toute sa chair qui ne vibre pas, ne tremble pas, comme si elle ne recelait aucun réseau de nerfs ou de sang. À la neuvième station, je commence à accuser les effets d'une excitation de plus en plus difficile à maîtriser et je me demande si j'arriverai à empêcher mes mains de se glisser par-derrière entre les cuisses de cette présence inconnue. Mais elle réduit à zéro cette velléité en descendant à la dixième station. Qui nous rejette en quelques volées d'escalier au principal carrefour commerçant d'un quartier résidentiel assez cosu.

La jeune femme commence par entrer dans une banque où elle encaisse un chèque que je n'ai pas la curiosité de regarder. Inutile d'ajouter à la sensation d'être importun celle d'être indiscret.

Elle sort de là avec l'allure décidée d'une femme qui n'est pas spécialement en retard à un rendez-vous, mais qui semble savoir exactement ce qu'elle doit faire, où elle veut se rendre. Pas un instant, elle ne cède à la tentation de couler vers moi quelque regard inquisiteur pour savoir si je suis toujours à ses côtés. Si je ne pouvais pas jurer que je suis si totalement dans ma peau que je me sens bandouiller tout en marchant, je pourrais presque croire que je suis devenu un proche parent de l'homme invisible.

Je me pose encore ces questions quand elle s'engouffre dans une boutique de chiffons à la mode et je suis presque surpris de constater qu'on nous accueille comme un couple normalement constitué. Elle ne change pas d'attitude pour autant, demeure limitée à son personnage de cliente solitaire qui s'enferme dans la cabine d'essayage sans paraître remarquer que j'y suis entré avec elle. Assis sur un tabouret, le nez à la hauteur de son ventre, les narines emplies de son odeur de fauve bien lavé, je la vois se déshabiller, se rhabiller, s'effeuiller de nouveau pour mieux se refeuilleter, d'autant plus excitante à mes yeux que je ne représente pour elle qu'une pièce du mobilier. Tout juste si

elle ne m'envoie pas sur la tête les robes essayées et rejetées négligemment par-dessus son corps le plus souvent offert les seins nus, hautains et superbement distants, le ventre si bien bombé au-dessus d'un soupçon de slip assez discret pour laisser déborder de toutes parts la sombre toison d'un con voracement gorgé de pulsions, bien plus indécent que s'il était offert à nu.

Elle quitte le magasin sans rien avoir acheté, et après s'être engagée dans la première rue à droite, puis dans la deuxième à gauche, elle pousse la porte d'un immeuble moderne, de style indéfini. Par l'ascenseur, elle arrive jusqu'au quatrième étage. J'en suis à me demander si je ne vais pas débarquer avec elle chez son amant pour un interlude de fin d'après-midi, ce qui risque de me mettre mal à l'aise. Mais, de toute évidence, elle semble chez elle dans le spacieux deux pièces meublé confortable et banal où je pénètre à sa suite. Aucun homme ne traîne dans un coin. Et moi-même je n'entre pas en ligne de compte puisque la jeune femme semble rigoureusement inconsciente de mon irruption dans son appartement. Je ne suis toujours pas entré dans sa ligne de mire.

La preuve ? Elle se déshabille dans la salle de bains pour y prendre une douche, ne pense même pas à refermer la porte derrière elle. Pour ne pas m'enliser à plein-temps dans un rôle de voyeur, je me tiens à l'écart, et flaire les quelques livres qui garnissent une petite bibliothèque à trois étagères. Après quelques minutes seulement, elle surgit, enveloppée dans une mini-gangue de tissu éponge orange qui donne une surprenante présence à ses jambes à peine hâlées. Elle se laisse aller dans un fauteuil assez profond, les cuisses écartées, et s'empare d'un livre qu'elle feuillette négligemment. Elle ne m'a toujours pas adressé un seul mot, pas davantage un seul regard. Mais cette fois, je ne vois pas du tout ce que je pourrais bien lui dire pour lier connaissance, et la regarder ne me suffit plus.

Sans hésiter, je vais vers elle, je la repousse sans tendresse jusqu'au fond du fauteuil, son peignoir s'entrouvre de haut en bas comme déchiré et dévoile un fascinant paysage d'appel et d'inertie, d'obscénité et de perversité contenue. Les seins dardent comme s'ils avaient été caressés depuis des heures, le ventre se creuse, les poils de son sexe évoquent une mousse détrempée par la marée montante, les cuisses s'écartent de plus en plus alors que son visage toujours impassible n'exprime pas même l'attente ou la curiosité. Je le laisse à son absence et lui mets les jambes en l'air, en équerre, je les ouvre ensuite à angle droit, brutalement, pour dégainer une chatte sauvage bavante qui semble m'appeler de tout son souffle et de tous ses poils hérissés de fureur et de rumeurs. Je m'enfonce de tout mon poids dans ce gouffre en fusion avec l'étrange conscience d'une chute à pic jamais ressentie de façon aussi vertigineuse. Impossible de garder quelque

contrôle aspiré et branlé par une telle inondation tropicale qui lui dégouline jusqu'aux cuisses, mais la jeune femme coule également en elle-même en un seul spasme explosif, qui semble baratter autant de stupeur que de douleur, autant de rage que de plaisir.

Ce qui n'empêche pas cette rescapée d'une brutale noyade de récupérer en quelques instants tout son calme, puis d'enfermer en quelques gestes ses appats détrempés dans des vêtements secs, le tout avec des gestes plus secs encore, les fesses serrées, le ventre rentré, les seins refroidis et le visage privé, comme toujours, de toute expression bien définie. Après quoi, elle attrape au vol le sac à main qu'elle avait laissé dans l'entrée, ouvre la porte, sort, referme à double tour derrière moi, appelle ensuite l'ascenseur. Et c'est en repliant la grille devant moi, à ras de mon visage qu'elle m'adresse pour la première fois la parole, les yeux dans les yeux, plus indifférente que jamais, plus distante aussi, à peine légèrement agacée pour me dire :

— Vous allez me foutre la paix, et cesser de me suivre, oui ?

La quête

Des femmes, il en avait connu des dizaines.

Et très souvent des femmes dont il avait été sincèrement amoureux, mais toujours de façon assez éphémère. Ni son désir ni ses sentiments ni sa fascination ne franchissaient sans s'altérer le cap d'une année.

On aurait pu le croire versatile, cynique, superficiel alors qu'il était simplement lucide, intransigeant, incapable de se laisser duper, d'accepter des compromis. Rien, à ses yeux, n'avait jamais eu la moindre importance, la moindre force d'impact, à part la femme. Elle seule comptait pour lui, elle seule pouvait le faire rêver, espérer, s'oublier.

Son plus grand regret, en réalité, était de n'avoir pas réussi à vivre en monogame. Car il n'allait de l'une à l'autre qu'avec la conscience de ne jamais avoir trouvé la femme de sa vie. Celle qui lui aurait été aussi indispensable qu'une drogue dure et douce avivant en permanence tous ses fantasmes, l'adjuvant dont il aurait eu besoin jour et nuit, une femme qui lui aurait distillé l'assouvissement en baisant ou en se refusant, en lui parlant ou en se taisant, en le regardant ou en se détournant, en étant simplement là ou absente au contraire pour le laisser en état de manque. Il n'avait jamais eu que des succédanés de ce qu'il cherchait, des bribes : un corps comme il en rêvait, un regard déchirant, un vrai sens du dialogue, une angoisse sœur, un sens de la dérision ou de l'équivoque si souvent recherchés.

Mais cette quête du tout en une seule restait vaine, chaque nouvelle rencontre lui apportait une déception un peu plus lancinante, chaque année qui passait le rejetait dans un découragement de plus en plus morne. Il persévérait malgré tout, car il savait que cette femme toujours espérée devait exister quelque part, qu'il l'avait peut-être croisée souvent sans le savoir comme il avait pu la manquer à quelques secondes près dans le temps ou à cent mètres près dans l'espace.

Il mourut à cinquante-deux ans sans l'avoir trouvée. On l'enterra dans la plus stricte intimité, ce qui coulait de source car il n'avait pas

de famille, pas d'amis, pas de relations puisqu'il n'avait jamais travaillé et il ne lui était jamais venu à l'esprit de rester en contact avec ses compagnes de passage.

Quelqu'un, pourtant, assistait à son enterrement. Une femme d'une trentaine d'années dont le beau visage grave exprimait autant d'ironie morbide que de lucidité, autant de calme intransigeance que de refus de toute futilité. Impassible, elle disait sa tristesse de tout son corps, de tout son silence, sans un geste, sans un tic nerveux, sans la moindre réaction perceptible.

Elle avait de bonnes raisons d'être triste. Depuis un certain temps déjà, elle cherchait une occasion d'adresser la parole à l'homme qu'on mettait en terre. Elle habitait dans un immeuble en face du sien, mais elle ne l'avait encore jamais croisé dans la rue ou dans un endroit public. Où il l'aurait certainement abordée, elle en était sûre parce qu'elle avait toujours eu la certitude qu'ils étaient faits pour s'aimer, pour vivre ensemble.

Mais elle allait vers lui alors qu'il était à tout jamais trop tard. Et le défunt ne pouvait même plus comprendre qu'il avait enfin rencontré celle qu'il cherchait depuis si longtemps, devenue la femme de sa mort.

La réductrice

Objectivement, elle n'était pas plus belle que beaucoup d'autres, non.

Elle était unique, pourtant, de façon inique puisqu'elle n'avait rien fait pour être ainsi faite. Rien vraiment, pas même dans son comportement, car elle ne se montrait jamais ni coquette, ni racoleuse, ni perverse, ni même aguicheuse. Sa sauvage présence physique ne s'expliquait pas, elle s'imposait avec une désarmante et mystérieuse évidence. De plus, cet explosif impact sexuel se réduisait à peu de choses : d'énormes yeux innocents qui scrutaient le vide comme perpétuellement quémandeurs et une silhouette exagérément cambrée de partout, presque obscène, qui avait de quoi sidérer n'importe quel être normalement constitué. À côté d'elle, en effet, les plus belles filles, les mieux faites, semblaient aseptisées, frigides, asexuées. Improbable, voilà ce qu'elle était dans les strictes limites du quotidien. Mais elle ressemblait d'assez près à beaucoup de ces filles dessinées, esquissées en quelques coups de crayon géniaux par les dessinateurs libertins des années folles. Toujours limitées à quelques courbes exagérées, destinées à susciter en un dixième de seconde le désir à l'état brut, primitif, violeur et ravageur.

Elle ne pouvait être que celle par qui le scandale devait fatalement arriver. D'autant plus qu'elle n'était ni strip-teaseuse, ni danseuse nue, ni comédienne, ni même modèle porno pour jus de fruits, mais plus modestement une banale employée que l'on venait d'engager dans une maison d'édition.

Dans un premier temps, jugeant qu'elle en avait peut-être le profil, on lui confia un poste d'assistante attachée de presse. Ce fut une première erreur de parcours. Comme on l'avait casée dans un minuscule réduit en antichambre du vaste bureau de sa supérieure, aucun auteur n'aurait jamais eu l'idée d'aller plus loin que la table qui soulignait les seins de Corinne et tous passaient leur temps avec la fatale Corinne sans même vouloir s'entretenir avec l'attachée de presse en titre. Que l'on trouva logique de licencier pour mettre son assistante à sa place. Ce qui ne se révéla pas plus rentable. Les

écrivains ne pensaient qu'à lui parler des charmes de son corps au lieu de vanter ceux de leurs œuvres ; et les critiques se dévoraient entre eux pour l'inviter à dîner, ivres de la humer et de la touchoter, éperdus, perdus au fond de leur désir, sourds à tout dialogue concernant des livres dont ils n'avaient rien à branler.

Reconnaissant son erreur, la direction l'installa dans une cage de verre aux commandes du standard téléphonique. Louable tentative pour l'isoler qui devait se révéler une autre bétise commerciale. Corinne excitait à n'importe quelle distance, émettait de telles vibrations que le son de sa voix suffisait à mettre en émoi tous ceux qui téléphonaient de l'extérieur. Et les habitués de la maison, qui avaient vu Corinne en chair et en pulsions, passaient de longs moments à lui téléphoner pour lui arracher des promesses ou des rendez-vous, oubliant avec qui ils voulaient s'entretenir, bloquant par la même occasion tous les autres postes de la maison d'édition. En tenant compte des incessants appels de l'intérieur qui convergeaient vers Corinne pour les mêmes motifs de séduction, on pouvait se demander si cette standardiste si peu standard ne serait pas, à la longue, responsable d'une faillite d'un nouveau type : celle d'une firme moderne qui n'aurait pas su bénéficier de l'invention du téléphone.

On prit une nouvelle décision : celle de faire monter Corinne d'un étage, au service du courrier.

Initiative qui ne fut pas non plus très probante. Corinne avait une façon si provocante de prendre possession de sa chaise de dactylo, de se la rentrer dans ses onctueux replis, de tendre ses fesses en arrière, ses seins d'attaque en avant et de travailler fort appliquée les cuisses ouvertes, que ce spectacle permanent donnait le vertige et le tournis à tous les employés mâles et femelles, si bien que le rendement de ce service de première importance tomba de 70 % en moins d'une semaine.

Cela sans parler des lettres que Corinne rédigeait. Pourtant décentes, commerciales, sans rien d'allusivement érotique, mais rien à faire contre l'ineffable, elles devaient dégager une odeur d'orgasme, de mystérieuses vibrations qui semblaient suggérer à tous les clients sa présence suintante de sexualité, à tel point que toutes ses missives les plus banales lui valaient des réponses pornographiques, hagardes, débraillées, sans rapport avec les contingences commerciales. Tout cela était d'autant plus déconcertant qu'on ne trouvait rien à reprocher à Corinne. Elle était compétente, efficiente, ponctuelle, elle ne perdait jamais son temps, comme les autres, à passer d'un bureau à un autre pour bavarder, n'adressait la parole à personne et seul son travail semblait l'obséder. D'ailleurs, parmi le personnel de l'entreprise, personne n'osait aller franchement vers elle ni pour lui

parler ni surtout pour la toucher en douce. Les hommes n'avaient pas besoin de lui écarter les cuisses ou de lui arracher son slip pour demeurer dans un état d'érection presque permanent : il suffisait de la regarder, de la voir parcourue de vibrations quand elle tapait sagement ses inepties promotionnelles, de la suivre du regard quand elle marchait en violant l'espace de toutes ses courbes charnelles, quand elle s'accroupissait pour ramasser quelque objet et donner à tous l'espoir que sa robe allait craquer de toutes parts pour mettre enfin à nu cette chair tant convoitée ; même quand elle allait décemment s'asseoir, on aurait pu jurer qu'elle se plantait de toute la force de son cul en plein sur le sexe de bois d'un amant.

Et comme vraiment la prose convenait trop bien aux fantasmes que suscitait Corinne, on la déplaça vers la comptabilité. En espérant qu'elle n'arriverait pas à humidifier la légendaire sécheresse des chiffres.

Cette expérience se solda par de nouveaux déraillements. La languide Corinne n'arrivait peut-être pas à altérer la terne implacabilité des chiffres, mais elle altérait sauvagement le comportement de ceux qui maniaient ces mêmes chiffres.

Dans ce service comme dans tous les autres, même si sa fonction ne demandait que peu de déplacements, on ne pouvait pas empêcher Corinne d'aller et de venir, de se lever, de se rasseoir, de passer entre les tables, de se pencher en avant ou de se redresser. Et même quand elle accomplissait d'humbles gestes de salariée, elle dégageait son habituel afflux de globules électrisés que tous les employés recevaient de plein fouet, attaqués, décentrés, déconnectés de leur travail. Ce qui, bien entendu, au sein du monde comptable où la concentration faisait la loi, ne pouvait donner qu'une suite de calculs tous faux, de soustractions tronquées, d'additions où il manquait des zéros et de divisions où il y en avait trop. De quoi aller à la débâcle bancaire dans les délais les plus brefs.

On envisagea bien de la licencier, mais on recula devant cette décision pourtant simple à prendre, élémentaire. Corinne, en effet, alimentait si bien les rêves et les fantasmes de tout le personnel, soit 150 personnes, que son renvoi aurait soulevé une véritable révolution. D'autant plus qu'on n'avait pas le moindre grief valable à lui balancer : elle était de toute évidence la maîtresse rêvée de tous ceux qui n'étaient pas incurablement impuissants, mais on ne lui connaissait aucune liaison, pas la moindre aventure salace ou platonique, et on ne pouvait même pas lui reprocher quelque branlette furtive au fond d'un placard ou dans les toilettes succursales des chambres de passe.

On comprit cependant qu'il convenait de se rendre à l'évidence :

on ne pouvait plus laisser Corinne travailler au milieu d'autres employés. Rien qu'en apparaissant elle devait provoquer la perturbation, semer le trouble et récolter la tempête des sens.

On décida alors de l'affecter, en solitaire, à une tâche de surveillance qui ne la mettrait en contact qu'avec le principal ordinateur de l'entreprise. Celui-là même qui avait coûté une fortune et dirigeait, depuis cinq ans déjà, tous les services en se passant des avis indécis des hauts responsables, ce qui avait eu pour effet de décupler le chiffre d'affaires.

Corinne prit sa fonction très au sérieux, avec toute sa louable conscience professionnelle. Et, dès le deuxième jour, cela donna une situation aberrante qui laissa la direction hébétée. La présence silencieuse, simplement attentive, de cette jeune femelle débordante d'ondes pornotisées et de souterraine obscénité, alerta l'ordinateur qui, même à distance, accusa les effets de ce magnétisme jusqu'au plus profond de ses circuits électroniques. De glacial calculateur qu'il était, il se transforma brusquement en détonateur torride.

Pour commencer, alors que l'on attendait de lui le relevé de la situation financière de la maison en fin de mois, l'ordinateur passa toute sa journée à envoyer, en lettres de feu, des messages pour Corinne que l'on ne devait vraiment pas décoder pour les comprendre : TU M'EXCITES – BRANLE-TOI POUR MOI – MONTRE-MOI TON CUL – MOUILLE TES CUISSSES.

Et quand le chef comptable vint demander des informations précises à l'ordinateur, celui-ci le somma d'aller se faire sucer ailleurs, ce qui signifiait en clair qu'il ne supportait plus la présence d'un tiers entre Corinne et lui. Et, au gré des jours qui s'écoulèrent, il prouva sa passion exclusive en rédigeant à un rythme inexorablement soutenu une seule interminable lettre pour Corinne, aussi indécente que délirante, d'ailleurs admirablement écrite et riche d'un imaginaire tout à fait déconcertant.

Cela provoqua un tel scandale que personne, dans cette maison d'édition, ne songea à publier cette lettre, chef-d'œuvre de l'érotisme qui aurait éclaté comme une bombe dans un genre en perte de pulsions depuis bien des décennies. Mais on négligea la littérature pour ne penser qu'au rendement de l'ordinateur et on prit la décision ridicule de réduire sa complexité trop dérangeante en supprimant provisoirement une partie de ses facultés. On en fit donc une gigantesque machine à calculer, évidemment capable de sidérantes prouesses mathématiques, en marge de cette imagination ravageuse que le corps de Corinne avait si bien titillée.

Mais Corinne était toujours là, à surveiller cette trop grosse machine et rien n'avait été résolu, on s'en aperçut très vite. Avec une

obstination de monomaniaque, à la fin de n'importe quelle opération bancaire, au débit ou au crédit de n'importe quel relevé de comptes, en conclusion de tout bilan ou de toute prévision financière, l'ordinateur notait invariablement deux chiffres, rien que deux chiffres, toujours les mêmes : 69.

On dut se résigner à licencier Corinne, en secret, pour ne pas faire de vagues.

Et on tripota les circuits de l'ordinateur pour lui rendre le plein-emploi de toutes ses possibilités. Sans la maléfique et perversissante aura de Corinne, on ne risquait plus rien.

Rien, en effet, à part un contretemps qui sema la stupeur. Le soir même, quelques hauts responsables vinrent humer en secret les premiers résultats du bilan de fin de mois demandé et ils constatèrent soulagés que l'ordinateur faisait du rendement à haute dose ; il semblait bien crachoter des informations à un rythme accéléré, mais quand le directeur commercial prit l'accordéon de listing dégueulé, il en crut à peine ses yeux. Il lut, et murmura pour lui seul ce qu'il lisait :

CORINNE CORINNE CORINNE CORINNE CORINNE
CORINNE CORINNE CORINNE CORINNE CORINNE
CORINNE CORINNE CORINNE CORINNE CORINNE

Rien d'autre. Rien que ce nom inlassablement répété. Il y avait déjà environ un kilomètre de papier barbouillé de ce seul nom.

On remit au lendemain les décisions à prendre.

Quand les responsables revinrent sur les lieux de la démence, ils trouvèrent deux kilomètres de plus de ce barbouillage indéfiniment répétitif. Mais l'ordinateur semblait s'être lassé cependant. Et, à la dernière ligne, il manquait deux CORINNE, sans parler d'un inachevé, réduit à CORR I...

On reprit espoir, on crut même retrouver l'espérance.

Cela ne dura que quelques secondes. Le temps de constater que l'ordinateur ne serait plus jamais en état de marche. Désespéré, abandonné, il s'était sabordé. Avec la redoutable efficacité dont il était capable, il s'était fait sauter tous les circuits que personne n'aurait pu réparer.

On étouffa évidemment cet incident qui aurait mérité d'entrer dans la légende. Une machine capable de plus d'amour qu'un humain, quelle révolution !

Le rescapé

C'est au cœur de l'hiver, sur une plage déserte, à marée basse, qu'il rencontra la Mort.

Elle faisait semblant de se promener, se donnait même une allure somnambulique, mais en réalité elle n'attendait que lui.

Fidèle à sa légende, la Mort était assez mince, avec un visage émacié, de grands yeux noirs fiévreux qui semblaient hantés par le solennel et le nocturnal. Elle avait aussi de longs cheveux très sombres et une peau mate de tragédienne mystique.

Il lui échappa le plus facilement du monde, sans se donner beaucoup de mal. Quand elle lui adressa la parole, sûre de son pouvoir maléfique, il ne lui répondit même pas et lui tourna le dos pour s'éloigner : en effet, il avait toujours détesté les brunes au type exotique qui se prenaient très au sérieux et ne s'intéressait qu'aux petites blondes ironiques et brumeuses.

La retrouvée

Par désœuvrement, il répondit un jour à une annonce aussi perverse que libertine parue dans un journal réputé pour son intellectualisme à la mode.

Il joignit la signataire de l'annonce, échangea avec elle quelques lettres assez équivoques qui le décidèrent à lui donner rendez-vous dans un café très fréquenté.

Il crut s'évanouir en la voyant s'asseoir à sa table, très calme, protégée par un sourire gavé de haine revancharde et de profonde satisfaction.

En quelques secondes, il sentit monter à travers tout son corps, le submerger ensuite, un sentiment de terreur, de nausée et d'exaspération qu'il avait si bien connu en face de cette même femme.

Une très jeune femme admirablement faite, ivre d'elle-même, exaspérante, folle de séduction maniérée, qu'il avait désirée pendant quelques semaines pour tomber brutalement dans une véritable allergie impossible à surmonter. Alors qu'elle prétendait l'aimer à travers tout, à tout jamais, contre temps et marées houleuses.

Avec une sécheresse jamais soupçonnée, une glaciale violence qu'il ne se connaissait pas, il avait rompu. Ou plus exactement il avait essayé de rompre, car il avait mis plus de six mois à tenter en vain de lui faire lâcher prise alors qu'elle consacrait tout son temps à lui téléphoner, le suivre, l'épier et le raccrocher à but perdu. Et il lui avait fallu près d'un an pour brouiller toute piste, en changeant de domicile, de téléphone, de travail, de quartier, éliminer un à un tous les risques de se faire happer par elle. Mais voilà, il l'avait retrouvée.

Le rêve

Quand je demandai à Isabelle, quelques instants après notre rencontre, de venir vivre avec moi, elle accepta en souriant. Elle souriait presque sans cesse, d'ailleurs, sans joie et sans tristesse. Son beau visage si pâle semblait vraiment fait pour une fascinante absence de sentiments bien définis.

Quelques mois passèrent.

Presque tous les jours, en s'éveillant, elle me disait d'une voix égale :

« C'est drôle, je fais toutes les nuits le même rêve. »

Connaître ce rêve qu'Isabelle ne me racontait jamais... Ce désir devint bientôt une obsession.

Un soir, alors que j'allais m'endormir, je sentis qu'un profond vertige s'ouvrait en moi, j'y tombais au ralenti pour me retrouver dans une pièce sans mobilier tapissée de grandes dalles livides. Isabelle était là. Souriante, comme toujours.

Elle avançait vers moi. J'étais dans son rêve, implacablement là.

Il paraît que l'on me retrouva à l'aube sur le carrelage de la salle de bains, la gorge tranchée.

C'est en effet avec un rasoir qu'Isabelle me tuait dans son rêve.

Le rôle

Pas plus jolie qu'une autre, pas tellement douée comme comédienne ni particulièrement bien faite, elle avait cependant pour elle un atout de choc : son inébranlable culot qui lui avait permis de faire à Hollywood une très longue carrière d'actrice cantonnée dans les seconds rôles.

Tout cela parce que au départ, en 1940, elle s'était vantée d'avoir tourné dans *Autant en emporte le vent*, ce qui jetait au vent toutes les réactions de méfiance et lui valut de nombreuses propositions.

Jamais personne n'aurait pu deviner la vérité et peut-être ne l'aurait-on pas crue si la jeune femme avait dû l'avouer. Elle avait en effet décroché un rôle dans le film le plus célèbre de l'histoire du cinéma. C'était vrai : Dans la légendaire et grandiose séquence des blessés, morts et moribonds posés comme des traverses de rail à la gare d'Atlanta, la caméra arrimée à une grue de construction montait et découvrait en travelling arrière un stupéfiant paysage de mort, de mutilation et de charpie. Et à la cent dixième rangée de corps, il y avait en effet une infirmière qui se penchait avec sollicitude sur un agonisant, évidemment réduite à la taille d'une fourmi.

Le roman

Comme il ne croyait vraiment à rien si ce n'est aux pièges constants du hasard hagard, il avait toujours été hanté par la conscience que n'importe quelle seconde, chaque pas de plus ou de moins, pouvaient changer – anéantir même – toute une vie.

Mais il ne voyait pas, ce mardi soir-là, les choses basculer à cause d'un imperceptible déraillement. Sans doute parce qu'il venait déjà de vivre en fin d'après-midi un imprévu, assez lourd celui-là, pour remettre tout son avenir en question.

Et, de fait, jamais il n'aurait dû logiquement rencontrer Catrine. Leurs routes ne devaient guère avoir plus d'une chance sur un million de se croiser. Surtout qu'en plus ils évoluaient dans des temps parallèles : il dérivait vers l'âge du déclin alors qu'elle avait à peine vingt-cinq ans.

Mais, tout – l'espace et le temps réel – allait se jouer à quelques minutes et quelques mètres près.

Catrine prenait une consommation dans un bistrot où elle s'était retrouvée par hasard. Elle venait à peine d'arriver de Rome par le train et n'avait jamais habité à Paris qu'elle supportait difficilement. Quant à lui, il connaissait bien ce quartier, jamais cependant, il ne s'y était retrouvé à 8 heures du soir. Mais il revenait à pied de chez son éditeur et leur entretien, fort orageux, avait duré plus de deux heures : on lui refusait sans ménagements son quinzième roman, un manuscrit de 800 pages qu'il avait mis plus de quatre ans à écrire avec la conviction d'y avoir exprimé toute sa hargne, sa panique, son désespoir et ses derniers sursauts de révolte. C'est dire qu'il marchait dans un état intermédiaire entre l'écoeurement et le somnambulisme, aussi hébété que si le plafond directorial lui était tombé sur la tête. Cela ressemblait d'assez près au dessalage en dériveur : on savait bien que cela risquait d'arriver par mauvais coup de vent, mais on était invariablement stupéfait de se retrouver éjecté dans l'océan. Là aussi, l'écrivain avait le plus grand mal à admettre que ce brutal refus lui venait d'un éditeur où il était mensualisé et publié depuis une dizaine d'années avec plus de hauts que de bas.

C'est exactement à ce carrefour de hasards enchevêtrés qu'il la rencontra.

Ou plutôt, à cet instant, à cet endroit, à la terrasse d'un café qu'elle lui explosa dans le regard alors qu'il frôlait presque la table où elle s'était installée, buvant un thé tout en griffonnant des notes. Le choc fut si fulgurant qu'en une brutale intuition il se sentit étranger au refus à peine encaissé pour ne plus penser qu'à cette inconnue à peine rencontrée.

Jamais sans doute il n'avait capté une vision fugitive avec une telle force, une telle évidence.

Avec ses yeux gris si pâles qu'ils paraissaient recouverts de givre et distillaient pourtant un regard aussi lucide que désespéré, avec sa bouche aux contours incertains qui trahissait en permanence des sentiments contradictoires, ses cheveux blonds de soie décoiffés de façon anarchique, son air à la fois sauvage et souriant, elle lui parut la sœur jumelle de certains personnages féminins qui surgissaient dans beaucoup de ses romans. On aurait vraiment dit l'irruption improbable en trois dimensions de l'une de ces filles belles et laides, farouches et paumées, narquoises et veules, indifférentes et désarmées, apparemment insouciantes, mais viscéralement inconsolables, une de ces jeunes femmes si décalées quand on les voyait évoluer au fil du quotidien alors qu'au gré des pages de l'écrivain, elles agissaient toujours avec un tel naturel.

Jamais cependant il n'avait eu une telle certitude de voir une de ces filles imaginaires, tant imaginées, soudain projetée dans la réalité la plus plate. Celle de la rue où jamais il n'avait abordé aucune femme. Où jamais il n'aurait eu l'idée ou l'audace d'en aborder une.

Cette fois, il ne parcourut que cinquante mètres avant de s'arrêter pour revenir sur ses pas. Il ne pouvait pas la laisser derrière lui, à peine entrevue, à jamais perdue, sans avoir au moins tenté de lui parler. Il aurait sans cesse pensé à cette brumeuse vision au crépuscule. Il s'en serait voulu pendant des semaines et, de toute façon, il ne risquait pas grand-chose : se faire rabrouer, même grossièrement par une inconnue, ne pouvait guère peser bien lourd à côté du refus énervé annoncé par un éditeur qui l'avait soutenu pendant bien des années.

Cette sensation de n'avoir rien à perdre le priva de tout complexe. Même s'il affrontait la certitude que cette très jeune femme avait vraiment trop d'atouts pour elle, alors que lui, défait par l'âge et l'échec encaissé de plein fouet, en avait fort peu.

Et pour ces raisons justement, avec une telle conscience de se jeter dans le vide, par masochisme suicidaire, adresser la parole à Catrine se révéla d'une dérisoire facilité. Il commença par lui dire tout

simplement ce qui l'obsédait : son étonnement de la trouver à la terrasse d'un café, si réelle alors qu'il l'avait si souvent décrite dans ses livres. Et comme elle comprenait mieux les sous-entendus ambigus que les évidences pesantes, cela la fit sourire. Presque tout, il allait l'apprendre, la faisait d'ailleurs sourire ou rire en silence, avec une désarmante gentillesse toujours teintée de dérision et de quelque inaltérable tristesse.

Celles, de toute évidence, de la lucidité toujours en éveil. Mais une lucidité si rare, qui singulièrement semblait la rafaler, non vers la neurasthénie, plutôt vers une équivoque légèreté. Jamais, à première vue, l'écrivain n'avait rencontré de fille aussi peu méfiante, fluide et accueillante, allègre et disponible. Si remuante aussi, sensuelle et vibrante de tout son corps de très jeune fille presque gracie, petite et menue, mais si joliment faite.

Il la croyait hollandaise ou scandinave. Il ne devait apprendre que bien plus tard qu'elle était d'origine lorraine et norvégienne. Banale révélation qu'elle ne laissa échapper que par inadvertance. Catrine en effet ne parlait jamais d'elle-même, se refusait à toute confiance, fuyait la moindre investigation. À charge de revanche, elle ne fouillait pas non plus la vie des autres. Elle ne s'inquiéta pas de savoir si celui qui l'avait abordée était vraiment écrivain ni surtout de le faire parler de ses écrits alors que la lecture était sa plus évidente passion. Et, parallèlement, la distraction risquait d'être une de ses plus sûres obsessions. Elle en donna la preuve en se levant soudain, l'air un peu égaré.

— J'ai dû me tromper d'endroit, fit-elle remarquer avec une complicité qui aurait pu donner à croire qu'ils se connaissaient depuis longtemps. C'est à la gare sans doute qu'on m'a donné rendez-vous.

Catrine parlait toujours assez lentement, butant souvent sur la première syllabe d'une phrase, mais là en quelques secondes et, malgré un discours aussi saccadé qu'hésitant, son interlocuteur allait en apprendre assez pour s'écrouler au fond de son étonnement, de sa déception.

Catrine, après quelques jours de vacances chez des amis à Rome ne faisait que passer par Paris, soit d'une gare à une autre où l'attendait l'homme avec lequel elle vivait. Elle avait résidé dans plusieurs villes de province et séjournait actuellement à Montpellier avec celui qui était dans sa vie depuis qu'elle avait seize ans. Lui allait sur ses trente-trois ans, s'était toujours occupé d'elle, et de toute façon elle se refusait à travailler ce qui lui semblait la pire perte de temps puisque sa famille pouvait également la prendre en charge dans leur maison au pied des Corbières.

L'écrivain demeurait transi. Avec une insolite décontraction, il

venait d'aborder une inconnue qui l'avait fasciné, charmé, dès le premier regard ; jamais il n'avait entamé un équivoque prologue avec autant de naturel et de sincérité, tout cela pour apprendre que Catrine avait à peine le temps de prendre un taxi pour ne pas manquer son train, qu'elle habitait à tellement de kilomètres de la capitale, qu'il ne pouvait rien lui proposer, rien faire pour elle et qu'en supplément il avait largement l'âge d'être le père de son amant.

Très spontanément, pourtant, même si elle était pressée, Catrine prit l'initiative de lui donner son adresse, son numéro de téléphone. Il en fit autant. Elle eut un léger rire un peu étonné en apprenant son nom.

— Ah ! c'est vous Claude Habner ?

C'était moi, oui.

— C'est ce que dit ma carte d'identité en tout cas. Ça vous surprend ?

— Non, mais ça me fait sourire.

Elle m'avoua alors qu'elle ne m'avait jamais lu, qu'elle avait souvent failli le faire parce que beaucoup de ses amis lui parlaient de moi en lui disant qu'elle devrait me lire. Je fus touché de voir qu'elle ne m'accordait pas, soudain, plus d'intérêt sous prétexte que j'avais peut-être l'air d'un passant anonyme alors que j'étais en réalité relativement connu. Cette vérité ne lui donna ni plus ni moins de température, aucune montée d'intérêt, aucune perte de spontanéité. Elle ne devait pas être très impressionnable ni bien vénale et ne cherchait rien de très précis puisqu'elle avait l'essentiel : la liberté. C'était d'ailleurs, cela me frappa à cet instant-là comme une révélation, ce qu'elle dégageait de plus vrai, de plus insolite aussi : cette impression d'être un jeune animal impossible à tenir en laisse, facile à caresser un instant, difficile sans doute à apprivoiser, apparemment simple à comprendre, mais secrètement en marge de tous nos raisonnements trop humains.

Elle me quitta avec autant de simplicité que si nous avions pris très souvent un verre entre deux trains, sans le moindre maniérisme, sans cordialité exagérée, sans sentiments bien définissables. À peine un peu équivoque, mais en douceur.

Je ne téléphonai à Catrine que dix jours plus tard, un matin. Je pensais sans cesse à elle. Je remettais pourtant chaque fois à plus tard, ne prévoyant pas du tout comment elle accueillerait mon appel. Je ne l'imaginais pas hypocrite : si mon coup de fil l'agaçait, je le sentirais à distance. Peut-être raccrocherait-elle sans prononcer un mot.

Je la retrouvai sur le coup de 10 heures désarmante de naturel, plutôt amusée de m'entendre, ni surprise ni dérangée ni coquette. Impossible même de savoir si oui ou non elle s'attendait à mon coup

de fil. De sa voix basse et rauque, presque déchirante, plus déchirante au téléphone qu'au naturel, elle me dit que mes livres n'étaient pas faciles à trouver et que les libraires conventionnels ne les aimaient pas, surtout parce qu'ils les vendaient très difficilement. Elle avait commandé ceux qu'ils détestaient le plus. Et n'ajouta aucun autre commentaire.

À mes questions, ou bien elle répondait par un doux balbutiement ou bien par une phrase elliptique, parfois tronquée, suspendue dans le vide ou alors trop vague pour être interprétable. Et elle énonçait rarement deux phrases de suite. Quant à sonder ses sentiments, il fallait y renoncer. Mais même si elle demeurait secrète, avide de pénombre, peu soucieuse d'en sortir, je sentais qu'elle s'intéressait à moi, sa curiosité était en éveil : le fait d'être un auteur méprisé par la majorité et admiré par quelques-uns ne pouvait que fasciner une jeune femme aussi visiblement allergique au sérieux, au conventionnel et au réalisme analytique qui régissait ce monde.

Quand je reçus, quelques jours plus tard, sa première lettre, j'eus la sensation de vivre le prolongement de l'éblouissement ressenti en la voyant surgir pour la première fois dans mon regard. En ouvrant l'enveloppe, en dépliant sa lettre, en passant de sa première phrase à la deuxième, puis aux autres, je subissais, haletant, l'emprise de suivre un suspense que bien peu de livres auraient pu m'inoculer. Sa lettre pouvait paraître décousue, confuse, sans cesse divagante, elle ne parlait pas du tout de ma littérature ou de notre rencontre et ne contenait pas un gramme d'aveu, d'anecdote ou de psychologie appliquée, mais on sentait Catrine si proche, bouleversée, bouleversante, ondoyant d'un sujet fantomal à un autre, asentimentale, singulièrement sûre d'elle, sûre de moi, sourde aux complications, superbement en vie dans son ivresse d'imprévu, d'élans et de calme audace.

Dès lors, elle m'adressa régulièrement des bribes de missives, des papiers découpés et anotés, messages parfois hagards et toujours inattendus, souvent indéchiffrables car tellement en marge de toute dissection du quotidien. Mes lettres étaient plus banales, plus avides de provoquer des réactions, de mener une enquête à laquelle Catrine ne répondit jamais, louvoyant à travers tous les pièges en virtuose de l'équivoque et de la dérive parallèle. Mais je n'étais pas dupe : je me passais de toute déclaration passionnelle, le fait même que Catrine m'écrivait tous les jours ou m'envoyait au moins un signe graphique, parfois deux fois par jour, en disait suffisamment long, distillait une lancinante dose de complicité, de perversité, de tendre humour et de désir de venir un jour vers moi. Elle le ferait, je le savais alors qu'elle ne m'en parlait jamais et, de toute façon, sonder ce qu'une femme ressentait pour moi ne m'intéressait pas tellement, être fasciné par elle

me paraissait beaucoup plus important.

J'en étais là avec Catrine et, dans le même temps, mon roman avait déjà été refusé par trois autres éditeurs qui s'intéressaient à moi, mais reculaient devant le coût de fabrication d'un livre de 800 pages qu'ils jugeaient trop touffu, trop difficile à lire, donc voué à une carrière commerciale à hauts risques.

Et quand soudain Catrine débarqua à l'improviste dans une de mes journées, je venais de me heurter à un autre refus, celui-là même qui risquait de me sonner pour le compte car il pulvérisait mon dernier espoir. Mais la stupeur émerveillée de revoir soudain Catrine devant moi, contre moi, pour la première fois, réduisit en poussière tout problème d'édition. Plus rien n'existait à part sa présence.

Catrine me retrouva en fin d'après-midi dans un café, parla très peu, se colla contre moi, me prit les mains, pour s'agripper à moi, plus ronronnante qu'excitée, me laissant en quelques secondes la sensation d'avoir déjà vécu avec elle et de la retrouver après une longue absence.

De ce café je l'entraînai vers un bar plus calme et je passai des heures à lui parler, à boire, à la boire, à la humer, à la rêver, à l'écouter, à la toucher, à l'essouffler, à nous envertiger sans penser à aller dîner ou nous écrouler dans un lit. Nous passâmes toute la nuit à errer de bars envahis de pénombre à des bistrots trop lugubres pour ne pas être vides, perdus en nous, au hasard de notre dialogue somnambulique, hantés par notre besoin de nous chercher sans tellement vouloir nous trouver, comme titubant dans un monde parallèle où tout aurait été ambiguïté, tendre perversité, confession hachurée et tâtonnements sensuels noyés dans un flot continu de whisky. Il nous fallut attendre le lendemain pour nous retrouver tout habillés, collés l'un contre l'autre, sur le lit de hasard d'un hôtel délabré. Nous étions non seulement épuisés mais vidés de tout désir brutal, donc charnel. Nos attouchements ne furent jamais que très vagues, inachevés, beaucoup plus chastes que les caresses échangées dans des endroits publics.

Mais nous avons le temps, nous le savions, même si Catrine repartit par le train du soir pour regagner sa lointaine province. Elle me laissa ivre de ses mots, camé, refoulé et déjà en manque d'elle alors que je venais à peine de la manquer.

Elle était entrée furtivement dans cette semaine, sur la pointe des pieds, si légère de corps et d'humeur, elle revint de la même façon dans d'autres semaines, pour deux ou trois jours, à un rythme irrégulier, mais au moins une fois par mois, souvent tous les quinze jours. Et il lui arriva même de faire l'aller-retour Montpellier-Paris pour passer avec moi un après-midi.

Je lui parlais beaucoup de ce qu'elle éveillait en moi, mais je ne lui demandais jamais d'analyser ce qu'elle pouvait bien éprouver pour moi. Elle n'aurait rien dit, ou bien elle aurait souri, ou alors elle aurait émis en sourdine un de ces doux gloussements qui pouvaient signifier beaucoup de choses ou rien du tout. Savoir qu'elle me revenait de temps en temps me suffisait, je la voyais mal agir contre son gré ou ses impulsions par veulerie, soumission stupide ou compassion.

Je lui faisais confiance et elle me le rendait bien. Nous savions à quoi nous en tenir, nous n'étions ni très méfiants ni trahis par nos intuitions. Nous avons toujours ressenti l'essentiel dès les premières minutes de notre rencontre. Moi, j'avais immédiatement capté la vérité souterraine de Catrine : cette surprenante expression de lucidité, son regard de voyeuse narquoise, son angoisse constamment à fleur de peau sous le glacis fragile d'une immuable gaieté, son incapacité à s'intégrer à la banalité ambiante. Quant à elle : dès que je m'étais approché de sa table, elle avait dû comprendre que je ne pouvais pas être un dragueur des rues en quête d'une proie, mais plus tragiquement un homme perdu dans son âge et soudain en perdition devant un visage qui le déchirait. Jamais, en somme, je n'avais vécu une rencontre aussi épurée, réduite à la simple rencontre justement, sans jeu, sans fausses notes, sans affrontement de force, sans phrases hypocrites d'attaque ou de défense, sans minauderie. Je n'avais pas observé, regardé, jugé, jaugé Catrine dans ce bistrot la première fois ; je l'avais vue, vraiment vue, comme elle était. Et, elle, de son côté, savait tout cela. Elle était partie, elle avait pensé à moi, avait dû lire une dizaine de mes livres qui lui en apprenaient évidemment bien plus que de longs discours, d'inépuisables analyses ou confessions, elle était venue vers moi, revenue plusieurs fois et nous en étions là, réduits à notre plus simple dénominateur commun : ce que nous ressentions l'un pour l'autre, sans trop savoir exactement de quoi ces sentiments étaient faits. Peut-être limités à ce qu'ils contenaient de trouble, de flou et de viscéral, d'irréel et surtout de si peu raisonnable, de part et d'autre.

Je me donnais, au début, bien peu de raisons de me lasser de Catrine, mais j'aurais pu m'habituer à elle, alors que mon obsession d'elle ne fit que s'amplifier au gré des mois. Elle m'étonnait très souvent, me déroutait même, toujours imprévisible, peu expansive sans être refermée sur elle-même ; invariablement allergique à toute approche de psychologie, peu attirée par les innombrables variétés de la futilité et jamais je n'avais pu la prendre en flagrant délit de banalité, de mesquinerie involontaire ou de terne stupidité de tous les jours. Ce que j'attendais patiemment, avec indulgence aussi, puisque j'avais vu vivre tant de femmes dans ma vie et que toutes tombaient si facilement dans les pièges de la médiocrité attendue. Mais avec

Catrine j'en étais pour mes frais, j'attendais en vain de la voir trébucher. Et chaque instant passé avec elle me laissait en marge du rassurant, du prévisible, je demeurais sans cesse entre l'étonnement et l'émerveillement, sans jamais basculer dans le déjà entendu mille fois et surtout le déjà vécu avec d'autres.

Catrine, en effet, ne ressemblait à personne et n'agissait pas du tout comme les autres.

Elle tenait difficilement en place, bougeait à tout propos, marchait souvent en sautillant, pas du tout nervosiste, plutôt avide de gambader dans son temps de vie, sauf quand elle s'immobilisait durant de longs moments au fond de quelque baignoire remplie d'eau glacée, peut-être pour lui rappeler la mer où elle nageait comme une loutre dont elle avait d'ailleurs l'agilité et la constante fébrilité. Son intelligence n'était pas moins nerveuse, vierge de toute tendance à l'analyse, vide de tout besoin de questionner, d'enquêter. Il était difficile de prendre sa lucidité souriante ou son sens de l'humour en défaut et son imagination paraissait constamment aux aguets, avide de saisir au vol tout ce qui lui semblait idiot, ridicule, dérisoire ou incongru. Tout en elle était fluidité, son humeur toujours égale, comme si rien de ce qui touchait au monotone et sordide quotidien ne pouvait la troubler un instant. Jamais je ne l'avais vue se mettre en colère, se vexer ou se révolter ; jamais je ne l'avais entendue prononcer une remarque acerbe ou hargneuse.

Elle vivait exclusivement dans le présent, la fugacité du présent. Il était impossible de lui arracher des aveux ou quelque bribe informe d'anecdote concernant son passé, sa vie privée ou ses projets d'avenir. Jamais personne ne m'avait donné, au fil des heures, une telle sensation de gaieté et de curiosité de vivre, d'aisance à survivre de presque rien, sans projet et sans emploi, sans jamais faire la moindre allusion aux sourdes angoisses que dissimulait son visage déchiré. Fermée au monologue confessionnel, elle avait en revanche une constante aptitude à la divagation balbutiée et surtout au dialogue mouvant, surréel, toujours décalé par rapport à ce que l'on attendait, équivoque et allusif quand il basculait dans la sensualité. De même, elle refusait constamment ce qui paraissait normal aux yeux des autres et les détails les moins insolites pouvaient lui inspirer une tendre dérision ou de surprenants commentaires. En revanche, elle ne parlait jamais pour ne rien dire ou remplir les temps morts, et les questions qui traînaient dans tous les gosiers la laissaient sans réponse, sans réaction.

Et ce qu'elle avait encore de plus déroutant, de plus rare dans ce monde régi par le pompeux, c'était son incapacité de prendre quoi que ce soit au sérieux ou au tragique. Ni les sentiments – les siens ou ceux des autres – ni les situations ou les servitudes de chaque minute ni les

plongées dans la métaphysique, ni le côté phthisique des prétentieux voyages au bout de la connaissance. Elle préférait certainement mettre son ravissant physique à l'air libre, dans le vent, sous le soleil ou dans les vagues de la mer qu'elle semblait aimer autant que les animaux. Normal, il n'y avait rien de bestial en elle, mais elle évoquait plus sûrement certains jeunes animaux qu'un être humain femelle dotée de son appellation contrôlée.

De toute façon, c'est en étant ce qu'elle était avec tant de charme et de gentillesse, de désinvolture et de grâce qu'elle me sortit du marasme dans lequel j'aurais dû me perdre, livres, corps et biens.

Sans sa somnambulique irruption tellement imprévue à ce carrefour de l'échec, peut-être aurais-je jeté au fond d'une armoire ce gigantesque échafaudage de phrases névrotiques crachées avec une telle conscience d'écrire un des livres de ma vie. Après quoi, je serais tombé de fille en fille, au hasard, en vidant l'un après l'autre des verres de whisky. Mais Catrine remit tout en question parce qu'elle changea toute ma vision des choses en quelques phrases très simples. Elle ne prit pas un seul instant au tragique des refus qu'elle considérait avec un silencieux mépris. Elle me fit remarquer non seulement que je ne m'étais adressé qu'à des éditeurs avides de coups rentables sans la moindre ambition littéraire, mais qu'il y en avait d'autres, moins importants sans doute par la superficie de leurs bureaux, plus à l'affût de manuscrits délirants que personne n'osait prendre le risque de publier. Je ne passai pas immédiatement aux actes parce que je retravaillais fiévreusement mon texte pour bien me faire comprendre que j'y tenais et me promis de reprendre un jour mes démarches demeurées au point mort.

Quelques mois passèrent ainsi sans altération, sans changement de température, sans distorsion de sentiments, sans heurts et sans malentendus, ce que je n'avais encore jamais vécu avec une femme. Catrine, en effet, ne donnait jamais de la voix et du grief, elle n'élevait jamais le ton. Elle n'exigeait jamais rien, ne refusait rien, acceptait en douceur, en souriant le plus souvent, en silence.

En fait, si Catrine savait tout de moi jusqu'à la moelle, en revanche moi je ne la connaissais ni mieux ni moins bien qu'aux premiers jours puisqu'elle demeurait immuablement lovée dans ses brumes et ses secrets qu'elle préservait avec tant de naturel tout en se montrant pourtant loquace, jamais maussade ou agressive, au contraire souvent électrisée et disponible à tout. Ce qui lui donnait cette allure de petite loubarde de bonne famille, éveillée et bien élevée, qui avait dû subir des années d'études supérieures pour devenir simplement une autodidacte très sûre de ses dégoûts et de ses silencieuses passions. Elle ne jouait jamais à l'inconnue mystérieuse, elle était, en toute simplicité, le mystère lui-même.

Tout cela était si vrai que, même au gré de ses absences si régulières, je me retrouvais singulièrement coupé du monde des femmes, ce qui ne m'était jamais arrivé : leur conversation tellement prévisible m'agaçait dès les premières syllabes, leur banalité incurable me consternait, leur manque d'humour et de toute relativité m'assommait et même le son criard de leur voix m'écorchait le tympan alors que j'étais camé de la voix écorchée, douce et rauque de Catrine.

Et curieusement, je ne désirais pas non plus d'autres femmes alors que je n'avais pas un si grand désir physique pour Catrine, mais inutile de me leurrer : même si nous ne faisons pas vraiment l'amour, ou alors de façon tellement erratique, elle répondait à ma soif de perversité, celle qui me venait inexorablement avec l'âge, et avec elle je titubais incontrôlé, égaré, dans des situations jamais affrontées, peut-être demeurées à l'état larvaire de fantasmes.

Jeté malgré moi dans une situation misérable, dégradante quand on avait souvent frôlé la célébrité, affronté à une femme si jeune à l'air tellement innocent, candide même, je me défoulai avec elle, en elle, contre elle, du sordide de ma réalité vécue en me jetant à corps perdu dans la violence de l'irréel. Je pris une fois pour toutes, malgré moi, l'habitude de traiter Catrine avec infiniment de tendresse dans les endroits publics et une brutalité maladroite, un égocentrisme sexuel absolu dans les lits, ce qui m'était assez étranger. Alors que son corps ravissant évoquait plus sûrement une ondoyante sirène des mers du Nord qu'une lourde génisse gémissante, il m'arriva souvent de la considérer comme une inconnue que je manipulais sans sentiments, sans égards, avec la conscience – qui me laissait sans remords – de me donner bien plus de plaisir que je ne lui en donnais. Je ne m'en souciais guère, cela me paraissait une revanche et une façon brutale de m'en sortir : sa peau lisse juvénile me servait à sauver la mienne que je sentais si durement en danger. Tout m'était bon alors que j'ignorais avec indifférence ce qui pouvait être agréable pour elle. De toute façon, elle se pliait avec soumission à tout ce que j'exigeais d'elle et c'est en vain que j'avais vaguement tenté de savoir ce qu'elle aurait voulu de moi.

J'agissais comme aspiré dans un monde parallèle, uniquement motivé par le désespoir que mon égoïste violence atténuait, emporté dans un surprenant mélange d'amour et d'humilité masochiste, de démission et d'attaque affolée, de dégoût de moi-même comme de mon sort, et bien entendu de fureur de dégringoler encore plus bas alors que ma fascination pour Catrine ne faisait que prendre de la densité. Mais, justement, l'admiration que j'avais pour sa beauté et la singularité de son visage ne faisait que m'exciter davantage, comme l'âpre délectation de rejeter toute dignité, toute retenue.

Pas impossible de croire que ce manque d'égards et de complexes culpabilisants l'ait fascinée alors qu'elle savait si bien le pouvoir mental qu'elle avait sur moi quand nous nous retrouvions face à face dans ces bistrots minables et déserts qu'elle aimait elle aussi. Peut-être était-ce aussi la seule façon désordonnée de la traiter dans l'amour pour satisfaire ses fantasmes inavoués, sa perversité jamais suggérée de vive voix et surtout son évidente méfiance vis-à-vis de toute forme de banalité, sa plus sûre aversion sur cette planète.

Catrine, Catrine, pouvais-je me douter à ces instants-là, en remuant toutes ces idées, que tu serais non seulement la dernière femme dans ma vie, mais que cette année-là serait également la dernière de ma vie ?

Les choses, en effet, se déroulèrent très rapidement dès le jour où un éditeur qui ne publiait que dix livres par an me signa un contrat pour mon dernier roman. Il parut un mois après la signature du contrat et la presse, toujours très perplexe quand elle devait juger mes livres les plus déroutants, fit un sort à ce roman-là, avec un enthousiasme et une célérité jamais connus. Critiques littéraires, émissions de radio et de télévision, je décrochai tout sans rien demander et le livre s'envola vers le succès.

Catrine demeura tout un mois sans venir me retrouver, ce qui ne lui était jamais arrivé. Et quand elle vint enfin, elle ne resta qu'une nuit, ce qui me surprit. Elle ne pouvait pas faire autrement, murmura-t-elle. Mais dans son attitude, je croyais déceler un léger décalage, une mise en veilleuse que je ne lui connaissais pas.

Quinze jours plus tard, au téléphone, elle m'apprit qu'elle ne pourrait pas venir comme prévu, elle avait un empêchement. Cela me donna froid dans le dos. Depuis plus d'un an, c'était toujours Catrine qui m'appelait pour me dire à quelle heure elle arriverait par le train et me demander à quel endroit je voulais la retrouver. Jamais encore je ne l'avais connue empêtrée dans un empêchement, je ne la soupçonnais même pas de connaître la signification de ce mot qui avait fait tous les trottoirs.

Cela me fit penser que, depuis bien des semaines, elle ne m'avait plus envoyé le moindre petit mot, pas un graffiti pour me léguer simplement un signe, ce qui lui était si coutumier, presque comme un rite tacite. Je lui écrivis pour lui demander ce qui lui arrivait, requête idiote qui, je le savais, resterait sans réponse. Je lui téléphonai et, pour la première fois, j'eus la terrifiante impression de la perdre : elle avait la voix qui se ouatait dans une sorte de brume, ne savait pas quoi dire, articulait à peine, ne trouvait pas ses syllabes et toute sa personne d'habitude si présente, même à mille kilomètres de distance, semblait s'enliser dans un énorme gouffre de grisaille, de flou et de

silence.

Je m'étais toujours dit, dès les premiers temps, que si un jour Catrine ne devait plus ressentir le besoin de me voir, elle ne donnerait aucune explication, elle se diluerait dans le silence. J'avais vu clair : comme si obscurément redouté, elle se dissolvait dans l'absence. Sans doute définitive. Et d'autres pensées se greffèrent, impitoyablement logiques, à ma panique de voir Catrine se gommer de ma vie, loin de moi, loin de tout ce qui me concernait : souvent, dans le courant des premières semaines émerveillantes, je m'étais dit que si Catrine me témoignait une telle tendre soumission quand tout allait si mal pour l'écrivain sur le déclin, peut-être m'abandonnerait-elle à mon sort dès que les choses sembleraient s'arranger ; qu'en somme elle n'aurait ressenti une fascination ambiguë qu'en jouant avec infiniment de douceur et de naturel un rôle de sœur du pauvre, une sœur passablement incestueuse, plus chaotique que catholique, plus branleuse que branlante, plus vibrante que vigilante.

Je l'avais pensé, ce devait être la vérité si bien dissimulée ; souterraine quand je l'avais effleurée sans trop y croire ; implacablement réelle maintenant, impossible à nier. Autant dire que ce n'était pas une vague idée assez morose qui m'avait, à l'époque, tournoyé un instant dans le regard, mais une fulgurante intuition.

Catrine n'écirait plus. Elle n'enverrait même plus un gribouillis de temps à autre, comme un rappel nostalgique. Un jour, elle ne répondrait plus au téléphone. Et je ne la reverrais plus jamais, elle ne reviendrait plus vers moi. Ne penserait même plus à revenir.

J'admis cette évidence et je compris en même temps que je ne le supporterais jamais. Je ne pourrais pas m'y faire, Catrine était le seul bien que je n'accepterais jamais de perdre. Tout me paraissait tolérable, sauf cela.

Elle seule avait une réalité dans ce qui me restait à vivre.

Claude Habner se donna la mort alors que son livre venait de franchir le cap des 200 000 exemplaires. Il ne laissait aucune lettre d'explication.

La route

Ils avaient quitté la côte normande très tôt dans la matinée et, juchés sur leurs vélomoteurs, ils avalaient les cinquante derniers kilomètres qui les séparaient de la capitale. Il faisait soleil en cet après-midi de juin. Poussés par une douce brise, ils étaient ivres de soleil, d'air rafraîchissant, de kilomètres engloutis à vitesse constante. Ils se sentaient bien dans leur peau bronzée par le vent du large affronté à bord de leur voilier durant quinze jours.

Ils se connaissaient depuis un mois à peine, ils avaient tous les deux vingt ans et chaque regard qu'ils échangeaient en souriant contenait autant de tendresse et de gaieté que de désir. Les roues de leurs vélomoteurs se touchaient presque et tous deux roulaient à moitié nus, exhibant des corps admirablement proportionnés, musclés, souples et lisses. Leurs visages avaient la même insolente beauté, celle des adolescents conscients de vivre à pleines pulsions, sans entraves et sans complexes, leurs plus belles années. Ils s'enivraient chaque seconde de cette journée privilégiée ; ils étaient la joie triomphale de vivre en toute impunité, en toute liberté.

Ils venaient de prendre à toute allure les virages d'une route vicinale très pittoresque quand ils arrivèrent dans l'avenue beaucoup plus sévère d'un hospice de vieillards. Sous les arbres, sur une double rangée de bancs aspergés d'ombre, des dizaines de petits vieux prenaient l'air, immobiles, momifiés dans leurs rêvasseries, perdus dans leur grand vide, rongés par chaque seconde de ce temps qui leur était si impitoyablement compté. Oppressés malgré eux au milieu de ces silhouettes encore vaguement en vie au seuil du royaume des morts, les deux jeunes gens d'un commun accord actionnèrent leur décélérateur et roulèrent, silencieux, à quinze kilomètres à l'heure seulement.

De toutes parts, ils sentaient monter vers eux des regards vitreux remplis de haine et de rancœur, et ces dizaines de regards finissaient par donner un seul faisceau d'envie, de glaciale rancune qui convergeait vers ce couple si éloigné de la décrépitude, si agressivement en vie.

— Il fait presque froid, ici, murmura la jeune femme à son compagnon.

Mais déjà ils étaient arrivés au bout de la grande allée, ils reprirent de la vitesse sous le soleil retrouvé loin des arbres.

C'est à cent mètres de la route nationale, dans un virage à faible visibilité, qu'ils se firent faucher par une camionnette qui arrivait en sens inverse. Tous deux sous la violence du choc se retrouvèrent dans le coma, sans aucune chance de s'en sortir.

La voiture qui les avait réduits en charpie les transporta vers l'hospice. Elle appartenait en effet à cet établissement dont elle assurait le ravitaillement.

Mais quel genre de ravitaillement apportait exactement cette camionnette aux agonisants perpétuels de l'hospice ? Ces rapaces toujours en quête d'un ultime influx vital...

La rupture

Il ne l'aimait plus, il ne la désirait plus, il ne savait pas comment rompre avec elle.

Il avait tout essayé, rien ne réussissait, rien n'arrivait à la détacher de lui. Elle acceptait tout et même s'il lui arrivait d'être blessée, ulcérée ou ivre de rage sur le moment, elle oubliait tout le lendemain et reprenait tout de zéro.

Lui écrire des lettres de rupture affolées ne servait à rien, elle les prenait pour des messages passionnels. Les brutales et simplement injurieuses ne menaient pas plus loin, elle les déchirait sans oser y croire. L'injurier de vive voix, la réduire en miettes, délabrer son assurance d'être irrésistible avaient encore moins de sens, ne pouvaient que nourrir son incurable masochisme. Cafouiller misérablement en lui faisant l'amour n'entamait pas son désir, elle pouvait s'exciter et jouir de n'importe quelle façon avec une insatiable voracité. La tenir à distance et ne plus lui témoigner le moindre désir n'avait guère plus de sens et ne pouvait qu'attiser sa soif de perversité. Et s'intéresser à une autre femme décuplait sa jalousie malade pour donner à sa névrose une pâture de premier choix. Faire le silence et le mort, ne plus lui donner signe de vie par téléphone, ne plus l'affronter se révélaient sans effet, elle consacrait toutes ses journées à se mettre en chasse et retrouver sa proie. Et la décevoir à jet continu, accumuler les actes les plus mesquins, pédaler en permanence dans le minable n'avaient pas plus de sens ou d'efficacité, elle n'était pas assez naïve pour y croire et se laisser duper.

Mais être aimé sans plus ressentir aucun amour lui était insupportable, le rendait malade et il fallait bien trouver une solution.

Alors il se souvint que de seize ans à vingt-deux ans, elle avait vécu une tumultueuse passion avec un intellectuel névrosé, incurablement alcoolique et qu'elle avait fini par le quitter, encore très amoureuse, mais désespérée de reconnaître qu'elle n'arrivait pas à le libérer de l'alcool. Et cet échec l'avait profondément marquée, détruite même puisqu'elle l'avait vécu à l'aurore de sa vie amoureuse.

Lui aussi avait beaucoup bu au large de la quarantaine, mais s'il

aimait assez les effets consolants de l'ivresse, la dépendance lui faisait peur et, depuis cinq ans déjà il ne touchait plus à un verre d'alcool.

Cela lui donna une idée, il la testa en douceur en jetant un jour une vague amorce dans un café où ils prenaient tous les jours un express bien serré.

Il joua l'agacement d'attendre une réponse d'éditeur dont il n'avait en réalité rien à faire et dit avec une louable légèreté à son amie :

— Et si, pour une fois, je me prenais un whisky ? Il y a si longtemps que je ne l'ai pas fait.

— Là, je te quitterais immédiatement. Sans hésiter.

Elle-même n'avait jamais bu un verre de vin de toute sa vie. Rien que de l'eau ou du thé.

Il laissa aller, n'ajouta rien. L'idée prit du poids, de la densité. Mais il hésitait parce qu'il s'était juré de ne plus jamais boire un seul verre, même par défi, il savait trop bien qu'un verre risquait fatalement d'en entraîner un autre. De même que cette crainte entraîna une autre idée.

Il la mit à exécution quelques jours plus tard dans le même café. Sans se faire remarquer, il demanda à un serveur qui le connaissait depuis longtemps de lui préparer dans un grand verre un thé froid rappelant par sa couleur une bonne dose de whisky et de le lui servir avec le seau des glaçons et l'eau de Selz comme autrefois quand il en consommait cinq ou six par soirée.

Il annonça à son amie que ce soir il ne tenait plus le coup avec elle, qu'il s'était commandé un whisky soda pour retrouver un peu de tonus, il n'en pouvait plus.

— Tu vas le boire ? demanda-t-elle déjà livide en s'enlisant dans ces quelques syllabes.

— J'aurais pu le faire derrière ton dos, mais je ne veux pas agir en enfant sournois. Je le bois à cause de toi, devant toi.

D'ailleurs, le garçon venait de lui apporter à sa table le faux whisky parfaitement imité, l'eau de Selz gicla en minitorrent dans le verre, les glaçons y déboulèrent en un gai cliquetis, et la jeune femme reprit sa question, minée par une rage difficilement contenue :

— Tu le bois vraiment ?

Il avait déjà avalé, non sans avidité, les deux premières gorgées.

Elle se leva, lui jeta un regard vert assombri par un orage imminent, se crispa de tout son corps, se détourna en une seule secousse, se rua vers la sortie sans se retourner.

Il ne la revit jamais.

Le secret

Ils se connaissaient depuis longtemps déjà puisqu'ils travaillaient dans la même grande entreprise, ils s'aimaient sans se l'avouer depuis deux ans, ils étaient devenus amants cette année seulement. Dès lors, comme pour rattraper le temps perdu, ils se voyaient tous les jours, à l'insu de tous, mettant toute leur duplicité à garder secrète cette liaison pourtant assez passionnelle.

Si passionnelle, justement, qu'il fallait à tout prix la vivre dans l'ombre pour lui garder toute sa spontanéité, son climat d'interdit. En effet, tous les deux étaient non seulement mariés, mais ni l'un ni l'autre ne pouvait envisager de tout larguer pour refaire leur vie ensemble. Il avait quarante-cinq ans, elle en avait trente et ils étaient assez lucides pour admettre que leur amour ne pouvait survivre que dans la dissimulation et qu'il devait se nourrir exclusivement d'instant volés, de bribes en marge de toute idée de continuité.

Lui, avait déjà quitté sa femme pour aller vivre avec la maîtresse qu'il connaissait depuis cinq ans. Ce qui n'avait fait en réalité qu'aviver la jalousie malade qu'elle avait à plein-temps, car de toute évidence elle appartenait à la race des femmes qui n'ont qu'une seule devise : « Plutôt mort qu'à une autre. » Quant à son amie, mariée depuis dix ans à un doux raté qui ne lui inspirait que des sentiments de tendre compassion, elle avait décroché une situation inespérée – beaucoup d'argent en échange de peu de travail – parce que son patron lui vouait une passion exclusive d'homme assez fatigué pour se contenter de quelques manipulations buccales. Mais il n'aurait pas supporté la moindre preuve d'infidélité de sa part. Et son amant qui végétait à un poste subalterne aurait été viré sans explication.

Voilà pourquoi le couple vivait dans la clandestinité la plus vigilante. Jamais le moindre déjeuner avec des amis, de vagues relations, ou des collègues de bureau ; aucun échange de confidences avec des proches, surtout pas avec ceux que l'on jugeait dignes de confiance. Le secret dans l'anonymat constamment respecté. Et, par excès de prudence, les amants changeaient souvent de quartier pour leurs rencontres. Ils se méfiaient des circuits toujours retrouvés. Ce qui

leur aurait donné un statut d'habitueés que l'on devait fatalement reconnaître.

Ce jour-là, ils avaient décidé de passer la soirée dans un petit hôtel assez misérable, perdu au fond d'un quartier encore plus délabré et ils s'étaient donné rendez-vous sur le quai d'un métro dont même le nom ne leur disait rien du tout.

Ils se retrouvèrent en même temps, à quelques secondes près, alors qu'ils venaient de directions différentes. Ils prirent place sur le banc défraîchi de cette station tellement oubliée qu'elle paraissait décolorée. À part eux, il n'y avait personne sur le quai. Ils se laissaient envahir par cette sensation de rendez-vous souterrain dans un lieu où jamais ils n'auraient cru arriver et, en douceur, s'infiltrait l'illusion qu'ils se connaissaient à peine, qu'ils vivaient le prélude de leur aventure. Avec une maladresse fiévreuse, une certaine timidité gonflée de curiosité, leurs mains se crispèrent, rampèrent à la recherche du désir qui s'éveilla facilement, les laissant bientôt essoufflés l'un contre l'autre.

C'est à ce moment-là qu'une rame arriva en grondant, puis s'arrêta le long du quai toujours désert. Personne ne descendit. Mais tous les voyageurs dévisageaient avec une fixité minérale le couple, sans étonnement apparent, sans rien exprimer d'autre qu'un glacial reproche. En effet, dans tous les wagons, aussi immobiles que des mannequins, avaient pris place toutes les relations proches ou lointaines qui tenaient un rôle dans la vie du couple si soucieux de passer inaperçu.

Il ne manquait absolument personne, de même qu'il n'y avait aucun autre voyageur dans ce train à part ces témoins momifiés dans leur indignation. On retrouvait en gros plan, à ras de la vitre, le patron despote, sa secrétaire ingrate et le mari minable de la femme adultère ; ses parents, ses amis ou ses ennemis intimes ainsi que tout le personnel qu'elle avait sous ses ordres. Et, bien entendu, il ne manquait pas non plus l'ex-femme de l'homme adultère, son hystérique maîtresse légitimée, ses patrons ou relations de travail, et, en supplément assez superflu, ce qui restait de sa famille et ses rares amis.

Personne ne bougea, personne ne descendit, les portières se refermèrent et les wagons s'ébranlèrent avec leur cargaison déjugés muets, mais gavés d'une seule et même vision dans laquelle germait déjà tout un réseau d'irréductibles conséquences.

La séparation

Il y avait plusieurs mois déjà qu'ils s'étaient rencontrés, et des contretemps les avaient empêchés de se retrouver.

Ils étaient mariés tous les deux, ne fréquentaient pas les mêmes milieux, n'exerçaient pas le même métier : il était dessinateur, elle infirmière. Un soir, par hasard, ils se croisèrent devant un café qu'elle quittait alors que lui allait y entrer.

C'est là, entre deux whiskies, qu'ils s'embrassèrent, se caressèrent pour basculer dans un même désir taciturne, endigué dans son indécence par leur conscience d'être malgré tout dans un endroit public.

Il ne lui demanda rien, persuadé qu'ils avaient la nuit devant eux, que personne ne pourrait la leur prendre. Personne, non ; mais le quotidien, oui.

C'est en effet vers 11 heures et demie que sa compagne rajusta son slip et murmura qu'elle devait prendre son service de nuit à l'hôpital. Un peu sonnés, ils échangèrent leurs numéros de téléphone, elle sauta dans un taxi, il enfourcha plus rageusement son vélomoteur.

Ivre de pas mal de verres et d'encore plus de visions perturbantes, il se fit accrocher par une voiture qui lui refusa la priorité à un carrefour mal éclairé.

Deux heures plus tard, après une longue intervention aux urgences, il retrouvait son infirmière : elle travaillait au service réanimation.

Les souvenirs

Elle avait eu beaucoup d'amants, elle en avait sincèrement aimé quelques-uns et elle n'arrivait pas à endiguer son penchant pour un sentimentalisme parfois exagéré.

Ainsi, depuis plus de trente ans, elle entassait sur des étagères et dans des vitrines les objets ou les matériaux les plus hétéroclites, généralement d'une extrême banalité : des brindilles d'arbres, des cailloux, des coquillages jamais exotiques, des feuilles desséchées, des boîtes vides, des emballages, des tickets usagés, des bouts de tissu, n'importe quoi, vraiment. Mais ces petits riens, elle ne les gardait jamais sans raisons ni surtout par goût de ramasser tout ce qui lui tombait sous la main.

Un sachet de sable pouvait rappeler la plage où elle avait connu le plus d'orgasmes ; une branchette pouvait être celle qu'elle tripotait nerveusement au cours d'une rupture ; une cigarette entamée celle qu'elle avait abandonnée sous les premières caresses d'un homme aimé ; un morceau de papier, un aveu d'amour qu'elle avait préféré déchirer.

On peut dire que, d'une certaine façon, elle avait consacré toute sa vie à cette collection un peu particulière. Et assez inutile, surtout : en effet, comme elle n'avait aucune mémoire, il lui était strictement impossible de se rappeler à quels souvenirs évanouis ces milliers d'objets pouvaient bien se rattacher.

La star

Il venait d'atteindre la quarantaine et son bilan personnel lui paraissait plutôt morne.

Après des années de refus dans toutes les maisons d'édition, il avait enfin été publié par l'éditeur le plus difficile à conquérir. Son roman avait connu un réel succès d'estime pour se solder par la vente de 276 exemplaires et la mise au pilon de 3 500 livres. Depuis, il avait publié deux autres romans que la critique négligea et que le public ignore, avec cette faculté d'être aussi sensible au silence indifférent qu'à la publicité assourdissante.

La parution de ces trois livres lui valait un imperceptible sillage d'intérêt dans les milieux de la littérature marginale, mais cela n'avait rien changé à sa vie quotidienne particulièrement médiocre : comme il se refusait à se laisser accaparer et déformer par le journalisme, il rédigeait machinalement le morne courrier d'un club de lecteurs.

Il en était là quand, une nuit, il fit ce rêve qui le laissa assez songeur au réveil.

Avec cette évidence qui se passe de toute logique comme de tout prologue dans les rêves, il avait fait la connaissance de Brigitte Bardot au sommet de sa gloire, dans tout l'éclat de sa fulgurante beauté, et elle était profondément amoureuse de lui. Il ne savait pas comment cela avait pu arriver, mais le fait était acquis, d'autant plus absurde que lui-même ne ressentait aucun trouble sensuel dans cette situation alors qu'il était, en revanche, ébloui par une renversante certitude : celle de tenir enfin un atout de choc pour gagner la célébrité. Entraîné dans le tumultueux remous d'une vedette mythique comme elle, il deviendrait vite la proie de tous les journalistes et se verrait catapulté des maigres notules de La Quinzaine littéraire à la une de la grande presse, au sommaire des hebdomadaires et mensuels dans le vent. C'était la gloire garantie et cela sans avoir besoin de jeter un nouveau roman en pâture à des critiques blasés.

Alors, avec autant de froideur que de duplicité, il décida de tenter un essai et de susciter la première explosion de stupeur dans un certain climat d'intimisme : en présentant sa conquête de choc à ses

meilleurs amis, donc fatalement envieux et, bien entendu, fort cancaniers.

Avec son amoureuse, plus éblouissante encore que dans les gros plans qui avaient fasciné le monde entier, il se retrouva, faussement modeste, dans le café à la mode où il prenait régulièrement un whisky en fin d'après-midi. Son rêve lui servait un jour faste : au moins cinq tables garnies de gens qui le connaissaient, une tablée où buvaient et discutaient une douzaine de ses plus fidèles compagnons de bistrot.

Il jeta un regard circulaire et fut assez étonné de constater que son irruption avec la femme la plus photographiée de la planète – et cela depuis J. -C. certainement – ne suscitait aucun remous, pas même quelques discrètes ondes de curiosité. Il s'approcha de la table de ses amis toujours ravis d'être présentés à peu de frais à de jolies filles, mais personne ne prêta la moindre attention à celle qui l'accompagnait. Il crut devoir pousser la politesse jusqu'à la présenter : « M^{lle} Brigitte Bardot... » on jetait alors un vague regard à l'intéressée en marmonnant distraitemment : « Bonjour, mademoiselle », puis on se détournait pour reprendre la conversation culturelle un instant interrompue.

Il fallait s'y faire : non seulement dans son rêve personne ne la reconnaissait, mais on prenait à peine le temps de lui jeter un furtif regard comme si elle avait été particulièrement ingrate.

Trois ans passèrent.

Il publia un roman plus commercial que les autres qui lui valut des critiques dans quelques journaux où on l'avait toujours ignoré. Il eut même droit à un passage à la télévision qui lui permit de racoler mille lecteurs de plus. Et, pour survivre, il avait décroché une fonction de directeur littéraire dans une maison d'édition sans gros moyens, mais peu soucieuse de forts tirages.

C'est à un cocktail très confidentiel donné dans un bar à la mode qu'il aperçut pour la première fois en chair et en courbes la star de son rêve devenu un simple souvenir : Brigitte Bardot plus belle que jamais, plus éclatante encore que dans ses films, ceux-là mêmes qui n'existaient que par sa seule présence.

Elle était accoudée au bar, juchée sur un tabouret, et sa position lui donnait une cambrure qui amplifiait encore celle, si triomphalement sidérante, qu'elle avait au naturel. Coincée de près par deux hommes, et pourtant sans entraves, libre d'elle-même, insensible à ce qu'ils pouvaient dire, elle souriait à la vie, au verre qu'elle vidait, insouciant, inaccessible aux tentatives d'approche ; à la fois offerte à n'importe qui et refusée à tous, elle tournait ostensiblement le dos à ce cocktail mondain en offrant à l'espace

l'incomparable galbe de son cul. De temps en temps, un invité allait vers elle, tentait de se faire remarquer, d'exister à ses yeux, mais en vain. Même s'il avait quelque séduction, sa présence se volatilisait, toute sa personne se trouvait gommée sous le regard animal, le sourire explosif et les vibrations de cette fille débordante de vie, de violence et de douceur, de fureur et d'angoisse, d'indolence et de passion à tel point que n'importe quel humain paraissait un ectoplasme à côté d'elle.

L'écrivain la regardait et souriait en pensant à son rêve qu'il s'amusait à comparer à la réalité. Il la voyait bouger, s'offrir pour mieux se refuser, cette jeune femme de pleine chair qui débordait en force du mythe de papier qu'elle représentait depuis des années. Et il revoyait la B. B. de son rêve, semblable à elle-même mais amoureuse de lui et strictement anonyme aux yeux des autres.

Rarement dans sa vie, il avait eu une conscience aussi perturbante d'être coincé, enlisé, rejeté à une telle distance des divagantes évasions du rêve. De quoi ruminer de la dérision quand il pensait à l'éblouissante B. B. rêvée que lui-même n'avait pas désirée alors qu'il était là, maintenant, derrière elle, foudroyé par sa présence, obsédé par la vision de cette croupe si bien tendue qu'elle paraissait sur le point de déchirer à l'improviste la robe d'été qui la recouvrait tout en la sculptant avec une insolente impudeur.

Il pensa alors qu'il ferait sans doute encore des rêves plus terrifiants, plus insolites aussi ou plus troublants, mais qu'il avait peu de chances de tomber dans un rêve plus stupide par rapport à la réalité.

Le succès

Il avait toujours eu la passion des romans, jamais pourtant il n'avait ressenti le besoin d'en écrire un. Justement parce qu'il se jugeait tellement saturé et trouvait en toute lucidité que non seulement tout avait été écrit, mais que depuis bien longtemps déjà on ressassait inlassablement à la chaîne les mêmes sujets, de la même façon.

En revanche, dans la réalité de tous les jours, il avait vécu, avec une très jeune femme à laquelle il rendait quarante ans, un bien singulier roman d'amour que personne n'aurait pu imaginer. Tant il est vrai que tout a été écrit, mais que tout n'a pas été pensé. Et cette histoire-là, il fallait l'avoir vécue, acceptée, supportée, rejetée, reprise pour y croire : une aventure improbable, saugrenue même, vécue dans l'obscénité et la haine, la fascination et le rejet affolé, la pureté et le morbide, la révolte et l'abandon, la rage et la soumission.

Comme cette liaison assez récente s'était étirée sur un an et qu'elle l'avait laissé coupé de toute pulsion, apte à accepter la nauséuse approche de la vieillesse, il eut une dernière impulsion, celle de se vider de cette histoire, de s'en défouler en la dégueulant sur papier. Il en fit un roman échevelé, fiévreux, chaotique sans doute, plein de bruit et de rumeurs ; un seul cri écorché de 360 pages, texte hagar qu'il proposa simultanément à une dizaine d'importantes maisons d'édition qui le refusèrent toutes avec les mêmes arguments. Ceux-là mêmes que dictaient toujours la raison, la peur du risque, le sens de la mesure.

Il accepta avec indifférence le fait d'avoir écrit ce manuscrit pour lui seul, comme une confession secrète, quand l'amie qu'il avait depuis plusieurs années dans sa vie manifesta le désir de lire ce texte si implacablement refusé par tout le monde. De quoi s'étonner, car il n'aurait jamais pu prendre Sandrine en flagrant délit de feuilleter ou de parcourir un livre, pas même un magazine ou un journal.

La belle Sandrine – tout le monde l'appelait toujours ainsi – ne risquait guère de passer pour une intellectuelle. C'était une douce créature aussi ravissante de corps que de visage, presque toujours

souriante, invariablement d'humeur égale, qui semblait vivre de son charme, de sa lancinante force de séduction. Rien d'autre ne semblait l'intéresser à part aimer et se faire aimer, en vivre, en survivre. Victime d'une enfance particulièrement désordonnée, elle n'avait presque pas été à l'école, elle ne pouvait écrire qu'en accumulant les fautes d'orthographe, ne possédait que quelques bribes anarchiques de culture et ne s'intéressait à rien en particulier, pas même à la télévision. Mais elle avait connu beaucoup d'hommes, traversé pas mal d'existences en douceur, affronté un certain nombre de situations exacerbantes et son intelligence de la vie était toujours en éveil, de même que son intuition de la face cachée des êtres humains. Avec son visage à la fois sensuel et assez morne, elle affichait l'allure d'une fille plutôt passive, un peu stupide, et facile à aguicher. Mais ce n'était qu'un leurre et il semblait au contraire aussi difficile de la séduire vraiment que de l'intéresser à l'histoire du monde et de ses succédanés.

Sandrine garda le manuscrit de l'homme qu'elle aimait pendant un mois. Sans rien en dire. Lui non plus n'en parlait pas, persuadé qu'elle n'en lirait que quelques pages et sans les comprendre, évidemment. Il fut donc assez surpris de voir un jour son amie lui rendre son manuscrit en lui disant avec une parfaite neutralité, sans aucun effet dramatique :

— C'est une des plus belles histoires d'amour qu'on puisse lire.

Il demeura sans voix. D'abord, parce qu'il n'avait jamais entendu Sandrine donner son avis sur un texte littéraire. Ensuite, parce qu'il lui avait remis 360 pages tapées à la diable sur une vieille machine mécanique et criblée de corrections alors qu'elle venait de lui rendre un manuscrit de 120 pages seulement sans la moindre rature, toutes lisses, empreintes de ce glacis impersonnel qui trahissait la machine électronique.

— C'est quoi, ça ? demanda-t-il.

— C'est ton roman. Je l'ai lu, j'ai trouvé ça déchirant, mais j'ai enlevé tout ce que je ne comprenais pas bien. Puis je l'ai donné à retaper à une amie qui manie un ordinateur dans une boîte de publicité.

Il croyait rêver assis et se demandait même s'il arriverait à s'arracher à ce fauteuil. Sandrine qui aurait été incapable de faire la différence entre une page de Céline et une de Malraux, prétendait avoir épuré, corrigé son texte.

— Tu ne vas pas me dire que tu as récrit mon livre ? arriva-t-il à balbutier désorienté.

Sandrine ne se démontait pas pour autant. Il faut dire qu'il lui en fallait beaucoup pour lui faire perdre son impassibilité qui ressemblait

souvent à de la torpeur.

— Je n'ai pas récrit une ligne, dit-elle. J'en serais incapable. J'ai tout simplifié en supprimant ce qui me semblait sans intérêt pour l'intrigue ou trop bavard. J'ai aussi coupé tout ce que je trouvais prétentieux ou ennuyeux. C'est tout. Ça m'a été assez facile.

— Est-ce que tu te rends compte que tu as enlevé 240 pages en tout ? Tu as fait de mon texte un simple récit.

— Ah bon ! répondit-elle toujours aussi calme. Quand un roman rétrécit au lavage, il devient un récit, c'est ça ?

C'était ça, en effet.

Mais ce n'était pas que ça. En relisant son texte métamorphosé par des coupures d'une inexplicable sagacité, l'auteur crut découvrir un texte qui lui était presque inconnu : celui qu'il aurait dû écrire s'il avait été capable de se maîtriser, de se contenir, de ne pas céder aux miasmes et aux facilités de la complaisance.

Très sûr de lui, il changea le titre et n'envoya son manuscrit que personne ne pouvait reconnaître qu'à l'éditeur le plus exigeant de la capitale. Cinq jours plus tard, il recevait une réponse enthousiaste. Dix jours plus tard, il signait son contrat. Le livre parut à la rentrée littéraire, annoncé souterrainement comme la révélation de l'année. Toute la presse et toutes les émissions de radio ou de télévision le saluèrent comme un véritable événement. On avait rarement connu dans la littérature contemporaine un tel concentré de violence, d'indécence passionnelle et d'insolite. Au bout d'une semaine, le livre avait déjà épuisé un tirage de 100 000 exemplaires. On ne jugea pas indispensable de lui décerner, en prime, le Goncourt, le Fémina ou le Renaudot. Ce qui fit le bonheur des jurés, plus exigeants, du Médicis que ce livre emporta, faute de concurrents, à l'unanimité.

Quant à l'auteur, ce succès inespéré lui permit d'écrire quelques autres livres d'une exemplaire banalité, ceux-là, qui lui valurent un surcroît de lecteurs moyens. Et, satisfait de lui, content de son sort, il put aborder l'âge de la retraite dans l'aisance et la sérénité, imbibé de la dignité d'un homme respecté, respectable, pasteurisé et définitivement à l'abri de tout coup de cœur ou de tripes comme de tout coup de génie.

La survie

Ils s'étaient rencontrés en été, au bord de la mer, et avaient passé toutes leurs journées à naviguer, ivres de soleil à bord d'un dériveur et leurs nuits à faire l'amour, ivres d'eux-mêmes.

Ils partageaient en effet une égale passion pour ces deux activités, barrer et baiser, qui leur paraissaient vraiment plus grisantes que toutes les autres. Surtout qu'ils avaient vingt ans et poursuivaient de molles études qui devaient les mener à l'acceptation de végéter dans de mornes besognes bureaucratiques, ce qu'ils détestaient par-dessus tout.

Comme ils habitaient une grande ville traversée par un fleuve-égout, ils se retrouvèrent, dès l'automne, sevrés des plaisirs de la dérive et cela durant de longs mois. Ils se défoulaient en achetant toutes les revues et tous les livres où l'on ne parlait que d'écoutes et de drisses, de safrans et de taquets. Ils ne manquaient jamais un film vaguement marin ni surtout aucun festival de documentaires vantant les ivresses de la glisse et, en janvier, ils passèrent dix heures par jour à l'annuel Salon de la Plaisance.

Il leur arrivait aussi, mais plus rarement, d'errer sans grand enthousiasme dans les salles généralement désertes du musée de la Marine. C'est pourtant là qu'un jour, ils eurent cette impulsion incongrue qui se concrétisa en acte à peine prémédité.

Allergiques à tout ce qui concernait les fastes putrides de la marine de guerre, les deux jeunes gens ne s'intéressaient qu'à la grande saga de la voile, ses drames, ses épopées, ses sidérants défis et ses implacables cauchemars. Ses cauchemars surtout, toujours si faciles à visualiser quand on avait l'habitude de défier la mer à la voile. Raison pour laquelle, un jour d'hiver, ils furent particulièrement subjugués par un gros canot pneumatique de survie posé sur le parquet d'une salle réservée aux épaves et aux souvenirs des drames nautiques demeurés légendaires. Cet énorme pneu à moitié recouvert d'une bâche moisie semblait bien avoir dérivé au gré de milliers de milles et on pouvait presque jurer qu'il venait de s'échouer là, recraché par les dernières déferlantes, après avoir affronté toutes les

lames et tous les effrois dont l'océan pouvait être un si grand dispensateur.

Tous les deux, sans se concerter, eurent la même idée au même moment : rester dissimulés dans quelque recoin de cette salle en attendant la fermeture du musée et passer la nuit dans ce canot de survie comme s'ils étaient largués sur un océan après avoir abandonné leur bateau en perdition.

Se cacher fut aisé et après la fermeture de toutes les portes, ils se fauilèrent dans les ténèbres à bord du canot de leurs fantasmes. À la lueur d'une lampe de poche ils découvrirent qu'il y avait dans leur refuge marin tout ce qu'il fallait pour survivre au hasard des vagues : un sextant, une boussole, un compas, des cartes, des pagaies, une petite voile de secours, des couvertures, une trousse de pharmacie, un réchaud à butagaz, des fusées de détresse, un matériel de pêche au large. Mais ils ne trouvèrent évidemment aucune réserve de nourriture ou d'eau potable. On n'avait pas l'habitude d'exposer du dégradable dans un musée. La jeune fille se reprocha un instant de ne pas avoir pensé à emporter quelques sandwiches pour un fru-

gai repas du soir, mais jouer le jeu donnait un charme supplémentaire à l'aventure. Et, de toute façon, ils se pelotonnèrent très tôt dans leur abri en caoutchouc et la faim qu'ils avaient l'un de l'autre leur fit oublier leur jeûne forcé.

Ils dormirent longtemps et profondément. Non sans penser, au réveil, que jetés détrempés au fond de ce même esquif au gré des lames d'une tempête, la nuit aurait été beaucoup moins sereine.

Mais plusieurs détails les perturbèrent quand ils s'extirpèrent de leur repaire de survie océanique. D'abord, il était 10 heures et ils n'entendaient pas le moindre bruit, aucun signe de vie. Ensuite, ils s'étaient laissé enfermer dans une sorte de vaste enclave sans fenêtre ni lucarne et même si elle s'ouvrait sur une salle du musée, elle en était séparée par un grillage coulissant caché par un mur pour aller se souder dans celui d'en face et ces barreaux semblaient aussi solides que ceux d'une cellule de prison. Enfin, non seulement les naufragés du parquet auraient donné cher pour une tasse de café chaud, mais ils commençaient à avoir assez faim. Ils fouillèrent leurs cent mètres carrés d'espace bourré de maquettes, de tableaux, de vieux cordages, de grappins, d'objets en bois ou en cuivre, en fonte ou en bronze, mais ils ne trouvèrent aucun robinet d'eau et pas le moindre aliment à se mettre sous la dent, pas même un poisson congelé, une boîte de conserve ou un paquet de biscuits de mer.

Personne ne pénétra dans le bâtiment au cours de la journée. Pas un visiteur, pas un gardien, pas même un surveillant. Ils en arrivèrent à se dire que ce devait être le jour de la fermeture hebdomadaire. Mais

le lendemain n'apporta aucun changement : toujours personne, aucun signe de vie, aucun bruit de pas.

Le surlendemain, ils n'eurent plus qu'une seule hantise : s'évader de leur cage et arriver jusqu'à une porte de sortie.

Mais ils s'acharnèrent en vain durant des heures pour tenter de débloquent le grillage d'acier qui ne pouvait s'ouvrir que de l'extérieur par un système électronique. Ils cherchèrent ensuite comment trouver quelques gouttes d'eau ou quoi grignoter. En vain. La faim, la soif finissaient par ronger leurs forces, les mener au seuil du délire. Et peu à peu, inexorablement, au gré des heures, la révolte bascula dans les dérèglements de la terreur, jusqu'au grand froid de la panique et au déraillement de la logique.

Logique si banale en dehors du lieu clos où ils croupissaient, tellement quotidienne. Depuis le soir où le couple s'était laissé enfermer dans ce mausolée nautique, les gardiens de musée s'étaient mis en grève après les traditionnels préavis. Les tractations traînaient en longueur, on n'arrivait pas à un accord.

La grève dura douze jours, très exactement.

Le trajet

Ne me déplaçant qu'en Solex depuis bien des années, je ne prenais jamais le métro. Sauf quand il pleuvait sans interruption comme ce matin d'été.

Il devait être environ 10 heures quand je dus courir pour m'engouffrer dans un wagon juste avant la fermeture des portières et je trouvai une place assise, la dernière, en face d'une jeune femme que, dès les premières secondes, je regrettai de ne pas avoir rencontrée dans un café, un restaurant ou un train ; n'importe où en somme, mais pas dans ce lieu clos où tous semblaient n'avoir qu'une seule distraction : scruter, épier les autres voyageurs. Tenter d'aborder une inconnue dans ces conditions avait quelque chose d'un jeu improvisé pour des spectateurs que cela ne regardait pas. Et de toute façon, le métro, plutôt qu'un lieu de rencontres électives, évoquait plus simplement le morne paradis du tripotage aux heures de grosse affluence.

Je n'aurais certainement pas remué toutes ces pensées dérangeantes si la femme jetée par le hasard en face de moi, inaccessible et pourtant à portée de mes mains, ne m'avait pas troublé, au premier regard, avec une inquiétante intensité. Elle n'était pas particulièrement belle, ni même très insolite, mais tout son visage exprimait une poignante et calme lassitude, contredite par un regard vibrant de lucidité, de sombre ironie aussi. Et elle avait aussi une façon alanguie de suggérer son corps à travers les creux ou les renflements de son léger imperméable qui lui donnait une présence presque dérangeante, comme si on pouvait la soupçonner de ne rien porter en dessous de ce vêtement, ce qui n'était pourtant visiblement pas le cas.

Je la regardais sans trop d'insistance mais également sans avoir l'air de l'ignorer, elle savait qu'il en était ainsi ; et même si elle mettait une certaine application à suivre le fascinant paysage de tuyauteries, je voyais que, par moments très brefs, non dépouillés de vibrations, elle aussi me regardait en douce. Et surtout, je sentais avec une évidence de plus en plus nette que non seulement cette inconnue

m'attirait fort insidieusement, mais aussi qu'elle me répondrait si je lui adressais la parole, que quelque chose se nouerait entre nous.

Je demeurais immobile pourtant, muet, indécis, déstabilisé, pris entre plusieurs velléités, sans trop savoir comment agir. Aucune phrase imprévue ne me venait à l'esprit. Rien de spontané non plus. Je cherchais, énervé par le fait implacable que le trajet se raccourcissait de seconde en seconde, qu'il ne me restait plus que peu de temps pour tenter quoi que ce fût.

Et je devais descendre à la station en bas des Champs-Élysées, j'avais un rendez-vous dans une maison de production, celui que j'attendais depuis un an. Un metteur en scène très connu m'avait commandé un scénario, il avait enfin trouvé un producteur et nous allions signer notre contrat.

Je ne pouvais pas arriver en retard à ce rendez-vous, je devais donc descendre à une station bien précise alors que la ligne du métro s'étirait jusqu'à une des portes les plus lointaines du centre. Ce qui me força à prendre une décision. Si la jeune femme descendait en même temps que moi, je l'aborderais. Il y avait finalement au moins une chance sur deux de la voir sortir à ce carrefour, l'un des centres nerveux de la capitale. Mais si elle allait plus loin, je ne pourrais pas la suivre, me laisser entraîner de station en station. Et en arriver à manquer l'heure d'une entrevue tellement attendue pour l'espoir d'une aventure aussi hypothétique.

C'est alors que j'eus une idée qui amorçait en réalité une curieuse astuce d'approche à la fois discrète, silencieuse, et certainement assez inattendue. Je tenais en effet sur mes genoux un des exemplaires photocopié de mon scénario, broché sous une couverture qui mentionnait simplement le titre du film en lettres violettes sur fond noir goudron, sans aucune mention d'auteur. J'attendis le moment de capter à coup sûr le regard de l'inconnue et très lentement je retournai vers elle le manuscrit pour qu'elle puisse lire : LOVE, LOVE FOR EVER.

Je lui faisais confiance, j'étais presque persuadé que sa réaction ne serait ni tapageuse ni même démonstrative. Elle n'éclata pas de rire, ne fut ni exagérément surprise ou flattée ni choquée bien sûr. Simplet, elle esquissa avec une douceur tamisée un demi-sourire qui pouvait exprimer beaucoup de choses confuses et surtout une narquoise curiosité en attendant la suite des événements.

Qui se précipita quand je compris que j'allais arriver à destination. Je faillis lui griffonner sur un bout de papier un numéro de téléphone où elle pourrait me joindre, il me restait à peine le temps de le faire, j'hésitai trop longtemps et me résignai en me disant que, sans doute, elle aussi descendrait à cette station et que, dès lors, lui parler s'imposerait avec la logique des évidences.

Mais je perdis toute contenance, je sentis tout mon corps devenir une mécanique et mon cerveau une sorte d'éponge molle quand je réalisai que je quittais ma place alors qu'elle restait clouée à la sienne. Déjà les portières s'ouvraient, je me retournai pour jeter un dernier regard à la jeune femme. Et c'est avec une certaine incrédulité, une incroyable inertie, que je la vis m'adresser une moue de déception, puis ses mains ouvertes se soulevèrent un instant pour mimer, elles aussi, un geste de regret. Si lent si triste, comme si elle avait exprimé de tout son corps pourtant immobile un « Pourquoi ? » plus déchirant que si elle l'avait crié.

En automate hagard, j'étais déjà sur le quai quand la force de percussion de son geste à peine esquissé m'explosa à travers tout le corps. Je ne compris pas seulement ce qu'il signifiait, mais tout ce qu'il mettait en cause.

Le temps de me ressaisir, de vouloir me ruer dans le wagon pour revenir en arrière, les portières s'étaient refermées et la rame s'enfonçait dans les ténèbres, à tout jamais.

Je n'oubliai jamais le subtil déroulement de cette rencontre sans un mot qui bascula dans la stupide mollesse d'un acte manqué. Il me passa en film dans le regard pendant bien des mois, puis s'estompa, ne s'effaça jamais et s'enfonça dans les sables mouvants des souvenirs nostalgiques. Je ne connus même pas le nom de la jeune femme du métro, je ne la revis jamais.

Elle s'appelait Agathe.

Il serait vain de prétendre deviner comment la vie d'Agathe aurait évolué si elle avait fait la connaissance de l'homme aperçu un matin dans le métro. En revanche, il est plus simple de dire ce que fut la vie d'Agathe sans cet inconnu entrevu par hasard. Ou plus précisément, ce qu'elle fut parce que tous deux manquèrent cette rencontre qui avait été sur le point de se concrétiser.

Ce matin d'été pluvieux, Agathe revenait des beaux quartiers de Boulogne où il y a plus de jardins que de trottoirs. Elle avait passé la nuit dans la petite maison très provinciale que possédait son amant. Elle le connaissait depuis quelques mois et n'avait jamais été vraiment amoureuse de lui.

Elle travaillait sans grande conviction comme lectrice d'une maison d'édition quand elle l'avait rencontré au hasard d'un cocktail. Il gagnait beaucoup d'argent dans des affaires dont il ne parlait presque pas. Il avait aimé Agathe dès le premier regard et, dans le courant du premier mois de leur liaison, il lui avait demandé de quitter son travail alors qu'elle ne vivait pas constamment avec lui. Il

n'aimait pas les femmes trop préoccupées par leur vie professionnelle ; quant à elle, même si elle était passionnée par la lecture, elle détestait lire pour de l'argent des manuscrits qu'elle trouvait idiots ou illisibles.

Tout semblait donc s'emboîter pour le mieux. Apparemment du moins.

L'homme qui avait choisi Agathe était dans la force de l'âge, la quarantaine, alors qu'elle frôlait la trentaine et ses aventures amoureuses duraient rarement plus de quelques mois. Il était séduisant, plutôt humble pour un homme à qui tout réussissait, fort et faible, peu cultivé mais pas stupide, généreux, pas du tout égocentrique, et fasciné par Agathe dans tous ses états, toutes ses contradictions et toutes les situations même les plus quotidiennes. Mais, en revanche, lui ne la fascinait pas, elle l'aimait bien, avec une constance modérée, sans plus.

Et, ce matin-là, en prenant le métro pour rentrer vers la République dans son modeste deux pièces, elle trouvait justement que les choses étaient sans doute allées trop loin avec cet homme qui ne lui inspirait aucun élan, aucun sentiment perturbant, aucune marée sexuelle. Mais elle était assez peu disposée à prendre une quelconque décision, elle se sentait un peu veule, mollement emportée entre deux eaux tièdes, et si peu avide de reprendre un emploi.

Elle eut la bizarre sensation de basculer dans une lucidité retrouvée quand, sur le coup de 10 heures, cet inconnu vint s'asseoir juste en face d'elle, presque genoux contre genoux. Elle fut immédiatement frappée, non par son visage qui n'avait rien de très saisissant, mais par son regard ironique et fiévreux, sa vitalité qui trahissait autant d'angoisse que de rage de vivre, sa fébrilité de gestes et d'expressions. Le hasard faisait rarement aussi bien les choses, il n'y avait plus que cette place de libre et c'était la première fois qu'elle prenait cette ligne : elle appelait toujours un taxi pour rentrer chez elle, mais par ce jour de pluie elle n'en avait trouvé aucun.

Les sourdes vibrations qu'elle ressentait en l'observant à la dérobée, elle savait que lui aussi les percevait en la dévisageant beaucoup plus franchement. Elle était persuadée qu'à un moment ou un autre, il l'aborderait aussi ouvertement. Elle le souhaitait. Cet homme dont elle ne savait rien lui semblait un frère de race, un être de sa famille élective, quelqu'un qui pouvait jouer dans sa vie un rôle de choc, désaxant ou exaltant. Quelqu'un qui, de façon positive ou négative, pouvait changer quelque chose, apporter ou enlever autre chose. Alors que son amant si constamment remis en question ne pouvait être qu'une dérive dans le raisonnable, l'étalé, le rentable, le stabilisant.

Elle se sentit tellement excitée quand cet inconnu mit au point sa

drague muette qu'elle serra les cuisses sur son slip qui s'humidifiait et fut sur le point de jouir, plus silencieusement encore. Et quand le même homme si déterminé, si stratège, si inventif, perdit soudain, inexplicablement, son sang-froid jusqu'à ne pas trouver comment lui adresser la parole, ne même pas lui laisser un bref message, pour se lever et descendre à la station attendue, elle demeura frappée de stupeur, en croyant à peine ses yeux, incapable de la moindre réaction, à part un vague et maladroit appel de regret, presque un misérable geste de détresse. Qu'il eut le temps de capter, mais en vain puisque la rame venait de se mettre en marche.

Agathe n'oublia jamais cette rencontre manquée. Qui changea en réalité toute sa vie. Parce qu'elle avait été manquée, justement.

Si Agathe ne s'était pas retrouvée, par hasard, face à cet inconnu, elle aurait rompu avec son amant quelques semaines plus tard, poussée par sa panique de la tiédeur, d'une liaison sans fièvre et sans dérapages. Souterrainement, elle avait déjà pris sa décision.

Mais cette rencontre avortée qui aurait dû, elle le savait, déboucher sur une aventure la laissa hébétée et démissionnaire, soudain lâche et vidée de toute vitalité. Résignée, en somme.

Quelques jours plus tard, elle fit exactement le contraire de ce qu'elle avait décidé : au lieu de rompre avec son amant, elle alla vivre dans sa ravissante maison de Boulogne comme il le lui demandait depuis le premier jour. La maison d'édition où elle avait travaillé la regrettait et lui proposa un poste plus intéressant, mais elle le refusa puisqu'elle était entretenue, ce qui lui paraissait, faute de désir essoufflant, une raison plausible de rester avec un homme.

Au début de sa nouvelle vie, se sentant en sécurité, bien enlisée dans le morne et l'assuré, elle eut la tentation d'oublier son inconnu avec un autre inconnu, mais elle était assez lucide pour savoir que l'on ne trouvait le déclic passionnel qu'au moment où on ne pensait pas du tout à le chercher. Plus tard, elle eut quelques aventures plutôt décevantes qui ne lui servirent ni de revanche sur le sort ni de remède contre la monotonie équilibrée de sa liaison avec un homme qui faisait plutôt mieux l'amour que ses amants de passage.

Deux ans plus tard, elle l'épousait. Elle attendait d'ailleurs un enfant qu'elle désirait un peu alors qu'elle avait toujours juré sur la tête de sa mère qu'elle ne deviendrait jamais mère. Elle en eut même un deuxième alors qu'elle venait d'avoir trente-cinq ans. Tout cela occupa non seulement la plus grande partie de ses journées, mais pas mal d'années. De toute façon, Agathe n'était jamais désœuvrée, lire, rêver, écouter de la musique, marcher lui suffisaient et elle ne s'ennuyait jamais avec elle-même. Depuis longtemps, elle ne ressentait plus le besoin d'affronter la névrose de la capitale et préférait son

quartier rustique aux autres. Elle vivait repliée sur elle-même, faisait son temps en marge du temps des autres, ni heureuse ni malheureuse, en veilleuse au gré des années qui passaient, la fanaient peu à peu, l'éteignaient du bout des heures, presque tendrement.

Après sa rencontre dans le métro, elle s'en souvenait parfaitement, durant quelques mois, elle s'était dit qu'un jour elle verrait éclater dans les programmes un film appelé Love, love for ever. Elle se disait qu'alors elle connaîtrait le nom du scénariste et tenterait de le joindre. Curieusement, intuitivement sans doute, elle avait toujours su que l'homme rencontré ne pouvait être qu'un écrivain, l'auteur du scénario, et pas le metteur en scène, encore moins le producteur ou l'un des acteurs.

Mais elle ne vit jamais ce titre s'inscrire sur une affiche et se dit que l'affaire ne s'était pas faite. Elle se trompait. Le film avait été programmé, il eut même beaucoup de succès, mais le titre initial déplaisait aux producteurs. On l'avait changé juste avant la sortie du film.

Le transfert

Elle devait avoir dix-sept ans, lui n'avait guère qu'un ou deux ans de plus.

Ils venaient de se rencontrer dans la rue et, comme il pleuvait, ils s'étaient réfugiés dans un petit bistrot. À peine assis, ils s'embrassaient déjà, se humaient, se caressaient avec une telle fébrilité, un désir si évident que le patron les avait priés de déguerpir.

Heureusement en face, il y avait un cinéma où ils trouvèrent refuge et ils se recroquevillèrent au dernier rang.

Sur le grand écran, sous le soleil d'un radieux matin de la Louisiane, la chaste héroïne prenait son petit déjeuner au seuil d'un jardin où tout respirait l'opulence et la distinction des temps révolus.

Les yeux fermés, le couple haletait au bouche à bouche et leurs mains titubaient, électrisées. Après quelques minutes, égarée, perdue en elle-même, la jeune fille s'arqua de tout son corps pour retomber toute ouverte sur les doigts de son compagnon qui s'enfoncèrent jusqu'au plus profond de son sexe. Elle se cabra, s'inonda, mais arriva à contenir ses cris en les étouffant de ses mains.

Pendant que, sur l'écran, la pure héroïne sudiste plongeait délicatement sa cuiller dans sa tasse de thé et poussait soudain, à ce moment-là, un sidérant hurlement de jouissance dont le sens échappa à tous les spectateurs hébétés.

Le tricot

Jamais je ne l'avais vue sans ses aiguilles à tricoter. Qu'elle maniait avec une sidérante dextérité. C'était sa seule passion, son unique occupation.

Étrange malaise, celui qui naissait de la superbe indécence du corps de Lise et de la désolante banalité du travail qu'elle accomplissait en permanence.

Il me fallut plusieurs mois pour décider Lise à abandonner un instant son tricot et ses aiguilles.

Je l'entraînai vers le lit. J'allais enfin la déshabiller quand je vis dans ses cheveux un petit fil de laine enfoui entre deux mèches blondes. Je le tirai.

Je le tirai pendant deux heures. Quand j'en vis la fin, j'avais défait Lise et à sa place j'avais entre les mains une énorme boule de laine.

La vénalité

La ravissante Danièle, il l'avait connue enfant et il la désirait secrètement, sauvagement, depuis qu'elle avait quinze ans alors que lui venait d'atteindre la quarantaine.

Il lui avoua son désir quelques années plus tard et elle lui légua en échange un vibrant éclat de rire. Il ne pouvait ni l'oublier ni l'éviter, puisqu'il tenait depuis toujours le rôle de vieil ami de la famille, ce qui lui permettait d'être trimbalé mollement entre l'hypocrisie et la perversité.

Quand Danièle entra, bien cambrée, avec une triomphante insolence dans sa vingtième année, son éternel soupirant passa des timides aveux aux brutales propositions. Qu'elle accueillit avec autant de sarcasme que de froideur.

Mais au cours des années qui suivirent alors qu'elle devenait de plus en plus désirable, lui gagnait de plus en plus d'argent. Si bien qu'il jugea le moment venu d'abandonner toute idée de séduction pour parler simplement de transaction. Son envie de Danièle était devenue une hantise : il voulait la posséder au moins une fois, à n'importe quel prix. Ce qui pouvait surprendre car il avait des maîtresses fort séduisantes qui ne lui coûtaient presque rien et la prostitution lui faisait horreur.

Il l'invita à dîner et lui proposa, de but en blanc entre deux verres de rosé, cinquante mille francs pour faire l'amour une seule fois avec lui.

— Non, lui répondit-elle. Mais pour cent mille francs, je suis d'accord.

Il accepta et ils prirent rendez-vous pour le lendemain soir.

Ils se retrouvèrent au bar d'un hôtel doté de plusieurs étoiles, et prirent possession de leur chambre après n'avoir bu qu'un seul whisky. À peine entré, il déposa sur la table quatre liasses de cinquante billets de 500 frs.

— Si tu veux compter, dit-il.

Mais Danièle avait vu la couleur des billets et elle lui faisait

confiance. Elle se déshabillait déjà. Une heure plus tard, elle se rhabillait. Refoulé depuis tant d'années, son amant ne s'était guère montré bien convaincant, comme elle aurait pu le prévoir. Il avait cependant tenu à respecter les termes de son marché, et s'était retiré de la chambre après avoir fait une seule fois l'amour avec la jeune femme qui n'eut guère de mal à calculer que jamais encore elle n'avait gagné 100 000 frs en si peu de temps, surtout qu'elle n'était douée pour rien en particulier, pas même pour l'amour et encore moins pour l'arnaque préméditée ou le jeu.

C'est seulement en venant humer sa petite fortune qu'elle crut défaillir. Mais pas de plaisir. De stupeur hagarde plutôt. En touchant les billets de la première liasse, elle en crut à peine ses yeux. Elle dut pourtant se rendre à l'évidence en examinant les trois autres. L'homme qui venait de quitter son lit avait peut-être possédé maladroitement son corps, mais il l'avait possédée, elle, avec autrement de subtilité : il avait noirci, en véritable miniaturiste, tous les numéros des deux cents billets. Aucun d'eux n'était utilisable.

Il avait cependant eu le tact de glisser au hasard d'une des liasses une coupure en parfait état. Un billet de 50 frs.

Le verso

Il y avait des semaines déjà qu'elle se refusait alors qu'il tentait en vain de l'attirer jusqu'à son appartement. Jamais encore il n'avait réussi à la voir en dehors d'un lieu public, pas même dans un ascenseur ou un corridor désert.

Il en était à désespérer quand elle l'invita un jour, très simplement, à venir à son domicile alors qu'elle n'avait encore jamais consenti à lui donner son numéro de téléphone.

Elle habitait au fond d'un quartier résidentiel très cossu, dans une petite rue fort provinciale où toutes les maisons de deux ou trois étages devaient être des hôtels particuliers.

— Je suis contente de vous voir, dit la jeune femme en lui ouvrant la porte verte de sa demeure dont la façade semblait avoir été récemment repeinte.

Dès l'entrée, on sentait que tout, dans cet intérieur, respirait le goût et l'harmonie, la quiétude intime. La jeune femme elle-même avait l'air de flotter, alanguie, dans un déshabillé arachnéen qui révélait au hasard des mouvements la courbure d'un sein, le galbe d'une cuisse, parfois même le renflement au seuil du sexe.

Elle évita l'escalier de bois sombre, lui désigna le couloir. Il crut qu'elle allait ouvrir une des portes qui devaient donner dans des pièces sobres, tout en bois ciré, en reflets cuivrés, comme on en voyait encore dans les maisons de campagne du siècle dernier. Et puis non, elle alla jusqu'au bout du corridor qui traversait la maison de part en part.

Elle s'arrêta enfin et, sans marquer aucun temps de pause, se tourna vers lui pour tendre la main et sourire, comme essoufflée par des heures de joie inespérée, en disant :

— Je suis tellement heureuse d'avoir pu vous recevoir chez moi.

Elle ouvrit ensuite la porte de sortie qui ressemblait exactement à celle de l'entrée avec la différence qu'elle était en bois verni très clair. Et il se retrouva dans une petite rue très provinciale où toutes les maisons de deux ou trois étages devaient être des hôtels particuliers.

Une rue qui était le reflet exact de celle qu'il avait empruntée en arrivant.

Au-dessus de la porte verte une plaque indiquait le numéro 93. De ce côté-ci, la façade portait le numéro 39.

La vitre

J'avais toujours accordé une grande attention aux rencontres de hasard que l'on pouvait faire dans une ville au cours d'une journée que, normalement, on aurait dû passer ailleurs. Ces rencontres qui, pour cette raison, m'avaient toujours semblé appartenir à l'improbable.

Ce lundi-là, c'était prévu depuis une semaine, je devais prendre le train du matin pour passer quelques heures à la mer, mais je venais de le manquer à quelques minutes près.

Voilà pourquoi je me retrouve dans le quartier d'une gare dont je ne connais en réalité que la gare justement. J'entre dans un bistrot pour y prendre un café et la plaque de la rue me frappe parce qu'elle porte un nom qui m'est familier. C'est en effet l'adresse d'un petit éditeur que j'ai souvent voulu contacter tout en pensant que jamais je n'irais jusque-là.

Cette fois, j'y vais puisque je ne suis qu'à vingt mètres de l'immeuble où cet éditeur occupe le rez-de-chaussée et, à peine entré, je demeure figé dans mon étonnement. À tel point que je crois déjà savoir que non seulement je n'irai pas plus loin, mais je n'aurai plus rien à demander concernant les activités de cette maison. Pour moi, son intérêt, son sens et son éthique s'arrêtent à la jeune femme qui, enfermée dans une vaste cage de verre, doit sans doute exercer la double fonction de standardiste et d'employée à la réception.

À part elle et moi, il n'y a personne dans ce hall où je reste à la regarder sans rien dire, sans bouger. Paralysé peut-être, pourtant intérieurement emporté dans les vagues molles d'une silencieuse tempête. Mais la vague de fond qui me flagelle en continuité n'est jamais qu'une simple question : « Comment et par quelle aberration a-t-on pu mettre en cage, presque au secret, une créature aussi fascinante alors qu'on a toujours lâché en liberté dans les rues des millions de monstres ? » À moins d'imaginer au contraire que la jugeant justement si surprenante on a pris la précaution de la mettre sous verre. Avec d'ailleurs un écriteau qui peut laisser songeur :
DÉFENSE DE TOUCHER.

Une autre petite pancarte indique que la jeune femme s'appelle Diane et même ce nom peu banal pour une employée de bureau a peu de poids par rapport à l'insolite de la situation : se retrouver en face d'une dérangeante créature si lourde de présence, exposée en relief, et pourtant inaccessible, comme rejetée dans un monde parallèle.

Depuis que je l'observe, elle n'a pas encore changé d'expression, pas non plus d'attitude, tout au plus si elle a esquissé deux ou trois gestes dans un insolite ralenti comme si elle n'était qu'une algue se déplaçant sous une eau parfaitement transparente. C'est bien cela d'ailleurs, elle semble échouée au fond d'un énorme aquarium, presque aussi diaphane que sa robe jaune, à la fois distante et accueillante, brûlante et glacée, hiératique et amollie dans sa beauté tellement lisse qu'elle en devient inquiétante, mimant l'attente comme une anémone de mer capable de se refermer sur n'importe quelle proie pour l'engluer dans une tendresse morbide faite de sève et de succion.

Tout dans son visage a quelque chose de liquide, de flou : sa superbe bouche aux lèvres à peine rosées, ses yeux gris si pâles qu'ils semblent incolores, ses cheveux si soyeux qu'aucune couleur bien définie ne peut s'y accrocher. Tout dans son corps à peine deviné évoque le même climat translucide, fantomal, languide, à peine charnel. Et pourtant rarement une femme m'a donné à un tel point l'impression d'être un monde refermé sur lui-même, un cocon de brume qui doit dissimuler un noyau de chaleur, de langueur et de moite douceur où il doit faire bon s'enliser.

J'en suis à ce point de rêvasserie quand Diane se tourne vers moi, très lentement, puis semble me dévisager comme si elle voyait soudain devant elle le premier habitant mâle de cette planète.

— Que puis-je faire pour vous ?

Tout en me léguant la sonorité veloutée de sa voix atonale, avec en supplément le déchirant désarroi d'un sourire encore jamais rêvé.

Que pourrait-elle faire, en vérité, pour moi ? Rien de concret ou de commercial, vraiment. Rien, à part me laisser entrer dans son repaire de verre pour commencer, saouler mes mains et ma bouche au contact de cet éternel féminin si curieusement utilisé à contre-emploi, basculer sur elle, en elle, jusqu'au plus profond du silence pour y traquer sa vérité des ténèbres, lui arracher un premier gémissement, puis un premier balbutiement.

C'est en pensant à tout cela qu'un détail me frappe soudain avec la force du jamais vu : il n'y a pas le moindre guichet, aucune trace d'une ouverture ou d'une fissure quelconque dans sa cage transparente qui n'est qu'un vaste cube de verre lisse et clos. Et on ne peut communiquer avec la jeune femme que par un jeu de micros incrustés de part et d'autre de la paroi vitrée. Diane, justement, y insuffle son

fascinant souffle de voix pour me dire :

— Vous m'excuserez un instant. On m'appelle de l'extérieur.

Elle coupe alors le son qui la relie à moi et mime un lent ballet parfaitement réglé pour deux mains et quelques dizaines de fiches. Bouts de cuivre qui annexent la jeune employée à un tableau de commande où scintillent des ampoules faites pour exploser dans des couleurs différentes à chaque appel téléphonique. Diane devient tour à tour aussi rose qu'une crevette, plus verte qu'une rescapée de film d'épouvante, toute bleue ou plus orange qu'une de ces putes de vitrine exhibées sous les lampadaires de la fausse luxure ; et, avec des grâces de nénuphar, une de ses mains sert de fiche mobile pour les différents trous du tableau, l'autre arrache et déplace les fiches avec une certaine lenteur, mais une si grande précision qu'on pourrait jurer qu'elle dispose de mains supplémentaires alors que les fils s'enchevêtrent dans le désordre apparent de l'extrême précision.

— Je suis à vous, me dit-elle après dix minutes de ce spectacle du travail considéré comme une succursale de l'érotisme.

Son allusion me trouble, mais je la soupçonne de n'y avoir mis aucun sous-entendu de séduction. Il y a une telle innocence dans son sourire, tellement de gentillesse naïve dans son absence d'expressivité que je la crois vraiment incapable de jeu pervers, de coquetterie, de rouerie amoureuse. J'opte donc pour la franche simplicité et lui avoue que je ne vois pas exactement quoi lui demander mais qu'en revanche je serais heureux d'aller prendre un café avec elle au bistrot du coin.

Sans affectation, mais non sans une louable application, Diane m'explique qu'elle aurait été très heureuse d'accepter mon offre, mais elle ne peut absolument pas laisser le standard en suspens, elle n'a pas de remplaçante et, de toute façon, on a tout prévu, elle dispose d'une petite machine automatique à distribuer du café chaud. Je l'écoute parler, incrédule. On pourrait jurer qu'elle est inconsciente de sa beauté, de son charme, de sa présence souterrainement sexuelle, de l'effet qu'elle peut produire et du désir qu'elle peut susciter. Alors qu'elle semble se considérer simplement comme une subalterne ingrate ou peut-être un prolongement humain du bazar électronique qu'elle manipule, humble et tout entière à son entreprise attachée.

J'en arrive à m'imaginer revenant tous les jours devant cette cage de verre pour contempler, comme au zoo, ce doux fauve innocemment femelle, et demeurer là durant des heures, paralysé par le désir refoulé, à la fois aiguisé et rongé par l'impossibilité de la faire sortir de son repaire, de plus en plus excité par nos mornes relations sans espoir, de plus en plus hanté par elle, par ma soif d'elle, passant mes journées à trouver un moyen de refermer mes mains sur un carré de chair et mes nuits à rêver que les parois de verre n'existent plus.

J'imagine que je peux en arriver là, je dois déjà faire un effort pour admettre que je n'y suis pas encore. Et pour commencer, puisque je me suis déjà trahi en l'invitant, je ne risque pas grand-chose en lui demandant de déjeuner avec moi. En contre-chant de sa voix de nuit orgasmée, elle me communique une réponse aussi impersonnelle que si je lui avais demandé de commenter le catalogue des parutions récentes.

— C'est malheureusement impossible, on ne m'accorde qu'une demi-heure pour déjeuner et je ne bouge pas d'ici.

Ce qui me permet de lui répondre que, dans ce cas, j'aimerais autant l'inviter à dîner. Ce soir d'ailleurs, si par hasard elle est libre.

— Ce n'est pas possible non plus. Je ne dîne jamais dehors.

— Vous n'allez pas me dire qu'on vous oblige à prendre vos repas du soir au bureau ?

— Au bureau, non. Mais ici même. Mes repas, c'est beaucoup dire, d'ailleurs. Vous voyez, tous ces fils du téléphone ont donné une idée à la direction. Dans ce réseau, on a bricolé deux tuyaux qui servent à me nourrir.

— On vous nourrit au goutte-à-goutte ?

— Exactement.

— Et à quelle heure quittez-vous votre cage ?

— Je ne la quitte jamais.

Je commence à en avoir le tournis qui, d'ailleurs, vire au vertige dans cette calme escalade de l'absurde et le ton posé de Diane, comme indifférent aux faits énoncés, n'arrange rien, bien au contraire.

— Ça veut dire quoi « jamais » ?

— Ça veut dire que je passe également mes nuits ici. On a même prévu une distribution, par perfusion, de somnifère léger quand j'ai du mal à dormir. Sur ma chaise, ce n'est pas toujours tellement facile. Je ne suis pas simplement employée ici, je suis attachée à la maison. Vous comprenez ?

Je comprends ? Non, je ne comprends pas du tout.

En revanche, avec une surprenante évidence, je comprends que j'ai rarement ressenti une envie de prendre une femme comparable à celle que je subis en ce moment même face à Diane, à quelques centimètres d'elle, à des kilomètres de tout acte. Et tout, dans cette situation incongrue dégringole en vrac pour aviver mon pervers désir : l'immobilisme résigné de Diane et sa soumission de victime qui en fait une proie de choix, le morne appel de sa bouche d'indolente sans imagination, l'inexpressivité de son regard vide de couleur comme de toute vitalité, la torride torpeur de ce corps qui semble si bien dériver entre le sommeil et l'appel muet, et surtout l'absurde impossibilité de

se plaquer contre cette créature résignée à être incarcérée entre quatre murs de verre.

C'est alors que soudain je remarquai dans un des murs une petite vitrine qui exhibait un seul objet : une hachette trapue, apparemment solide, posée en oblique sous un écriteau : BRISER LA VITRE EN CAS D'INCENDIE.

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions Denoël

Dictionnaire des idées revues, 1985.
Dans la collection « Présence du Futur » :
La Sortie est au fond de l'espace, 1956.
Entre deux mondes incertains, 1957
188 contes à régler, 1988.

Chez d'autres éditeurs

L'Employé, Éditions de Minuit, 1958.
Un jour ouvrable, Le Terrain vague, 1961.
Toi, ma nuit, Éric Losfeld, 1965.
Futurs sans avenir, Laffont, 1971.
Le Cœur froid, Christian Bourgois, 1972.
Contes glacés, Marabout, 1974.
Sophie, la mer et la nuit, Albin Michel,
1976. Le Navigateur, Albin Michel, 1977.
Agathe et Béatrice, Albin Michel, 1979.
L'Anonyme, Albin Michel, 1982.
Le Shlemihl, Julliard, 1989.